Marius BOISSON

ANTHOLOGIE UNIVERSELLE DES BAISERS

I

ASIE

Hindoustan, Perse, Chine, Japon, Arabie, Asie-Mineure

H. DARAGON
Éditeur
PARIS

KALOZ

ANTHOLOGIE DES BAISERS

I. — ASIE

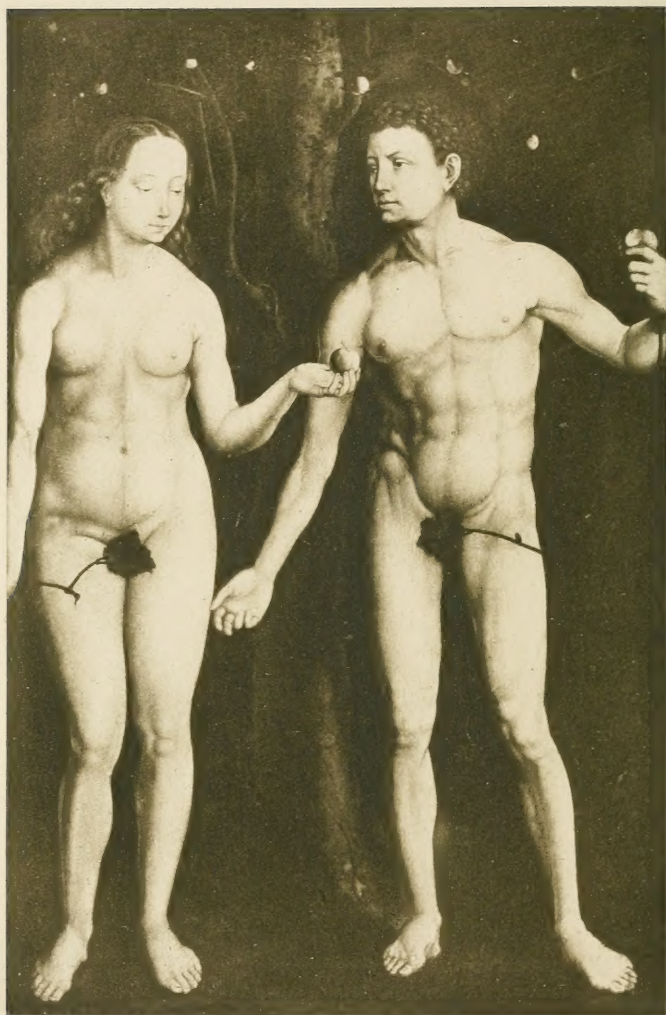
Il a été fait de cette série
un tirage limité à 15 exemplaires numérotés et signés par
l'auteur et l'éditeur
sur papier des Manufactures Impériales du Japon,

Au prix de 120 francs les six volumes

Comprenant ; une couverture spéciale et six états du frontispice ; trois avec la lettre et trois avant la lettre, de couleurs différentes,

Il n'est pas accepté de souscriptions pour des volumes séparés.

Le souscripteur s'engage à prendre les six volumes sur papier du Japon.



École Néerlandaise — H Daragon Edit.

Adam et Eve

(Musée de Bruxelles)

MARIUS BOISSON

ANTHOLOGIE UNIVERSELLE

DES

BAISERS

Le Baiser dans les cinq parties du Monde
Le Baiser dans l'Histoire, la Littérature, la Poésie, la Chanson, le Théâtre et les Arts.
Le Baiser dans les Sciences.
Le Baiser Maternel. — Le Baiser d'Époux. — Le Baiser d'Amant. — Le Baiser Chaste. — Le Baiser Pervers.
Le Baiser de la Vie. — Le Baiser de la Mort.

I

ASIE

L'INDOUSTAN. — LA PERSE. — LA CHINE. — LE JAPON. — L'ARABIE. — L'ASIE MINEURE.



PARIS (IXe)
H. DARAGON, Éditeur
96-98, Rue Blanche, 96-98

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

(Chez H. DARAGON, éditeur)

La Flagellomanie .... 1 vol. **8** fr.
(*Etude des perversions modernes*).

L'Ame Sceptique .... 1 vol. **5** fr.

SOUS PRESSE :

ANTHOLOGIE UNIVERSELLE DES BAISERS :

II. —	*L'Europe*..........................	1 vol.	**10** fr.
III. —	*La France*..........................	—	**10** fr.
IV. —	*L'Afrique*..........................	—	**10** fr.
V. —	*L'Amérique et l'Océanie*............	—	**10** fr.
VI. —	*Supplément*........................	—	**10** fr.

EN PRÉPARATION :

L'Archifripe, *étude sociale.*

PRÉFACE

L'amour sous tous les cieux ! Le baiser et l'étreinte à travers les âges et chez tous les peuples !... Tel est l'esprit du nouvel ouvrage que nous présentons au public et à notre clientèle.

Cet ouvrage, pensé et préparé depuis longtemps, n'est d'ailleurs édité que pour répondre au besoin de nombreux lecteurs et curieux. Il existe peu — pour ne pas dire point — de travaux sur le baiser. La savante bibliographie du comte d'I..., des ouvrages relatifs à l'amour, n'indique au mot « baiser », (avec diverses brochures sans importance) que deux petits volumes classiques : les Baisers *de Dorat, les* Baisers *de Jean Second.*

A part les études de Bagneux de Villeneuve, publiées par nous, nous ne connaissons guère en librairie que le joli livre de luxe édité par la maison Berger-Levrault, orné de 7 vignettes de G. Fraipont.

Au théâtre, même pénurie. Notre auteur, qui possède une des plus complètes collections théâtrales, ne trouve à son répertoire de plusieurs milliers de pièces, que trois œuvres consacrées au baiser : « Le baiser donné et le baiser rendu », « Le baiser au porteur, » et « Le baiser par la fenêtre ». L'on dirait que ce mot : baiser, *dont vivent toutes les littératures et tous les arts, ait toujours effaré les auteurs et les libraires.*

Après mûre réflexion, nous n'hésitons pas à lancer une Anthologie universelle du Baiser. *Nous sommes d'avance persuadé qu'elle sera utile aux amateurs, aux écrivains, aux artistes, aux savants, et aussi aux gens du monde.*

Il nous faut aller au-devant d'une objection que l'on ne manquera pas de nous faire ; cette anthologie ne sera pas complète au gré de tous. C'est, hélas ! — répondrons-nous, — le sort de toute anthologie. Alors qu'une encyclopédie, rédigée par vingt collaborateurs, est toujours augmentée de suppléments, il semble assez normal qu'une humble anthologie puisse être incomplète. Encyclopédie dit : exactitude ; anthologie : goût dans le choix. Nous offrons par conséquent à nos lecteurs de belles pages littéraires.

Mais puisque ce mot magistral : encyclopédie, vient d'être prononcé, ajoutons que nous publierons, si le succès présumé couronne nos efforts, une Encyclopédie du Baiser. Dès aujourd'hui nous nous préparons à ce travail gigantesque, unique en son genre, auquel nous n'hésiterons point à consacrer notre carrière d'éditeur.

*
* *

Abandonnons pour l'instant — du moins dans ce court préambule, — un aussi grand dessein ; revenons à notre Anthologie du Baiser. Elle sera composée de six volumes. Le premier sera réservé à l'Asie, le second à l'Europe, (moins la France), le troisième à la France seule, le quatrième à l'Afrique, le cinquième à l'Amérique et à l'Océanie ; le sixième comprendra un supplément, plus l'étude du baiser au ciel — à l'Olympe, — et en Enfer ; le lecteur y trouvera les descriptions d'é-

treintes d'incubes, de succubes, les amours des larves, des lémures, des élémenthals.

Il nous reste à parler de notre auteur.

Disserter du baiser à travers les âges et les peuples eût été, à l'avis de certains, besogne de savant. Pour un tel sujet, nous avons préféré nous adresser à un Poète, — un poète qui fût en même temps un érudit et un bibliophile. Le lecteur approuvera certainement notre choix.

L'Éditeur.

PETIT ESSAI SUR LE BAISER

PETIT ESSAI SUR LE BAISER

Nous naissons d'un baiser.

Voilà un fait qui nous permet de tout rapporter au baiser. Du baiser de l'amour, effectif, au baiser de la mort, symbolique, l'homme vit pour le baiser, idéal.

Baiser chaste ou charnel, baiser conjugal ou baiser maternel, le baiser est un principal geste humain.

*
* *

Fontenelle, l'homme le plus froid qui fût, et qui, lorsqu'on lui demandait : « Avez-vous jamais ri, monsieur Fontenelle? » — répondait gravement : « Non, je n'ai jamais fait : ah ! ah ! » — Fontenelle n'avait-il jamais fait : miûmm, miùmm? L'histoire ne le dit point. Il nous est permis de penser que le grand philosophe ne fut point insensible au baiser.

Toutes les monstruosités sont supposables ; il n'est pas admissible qu'un homme ait vécu sans avoir donné un baiser.

*
* *

Autres aphorismes : Pas un poète qui n'ait parlé du baiser ; pas de littérateur, même très sévère, qui n'ait eu d'occasion de parler du baiser ; pas d'artiste, peintre, sculpteur, qui n'ait reproduit un baiser, ce baiser fût-il religieux.

Nous soutiendrons plus loin que le baiser est la meilleure chose de la vie. Pour un baiser, — et ses

conséquences, — des hommes riches ont donné leur fortune ; des hommes d'élite ont donné plus que leur fortune :

J'aime et je veux pâtir ; j'aime et je veux souffrir,
J'aime, et pour un baiser, je donne mon génie.

A. de Musset

* * *

Le mot *baiser* a d'importantes définitions grammaticales. Pris comme substantif ou comme verbe, il est dans la plupart des langues, — au moins dans les langues latines, — tout l'amour. Substantif, il évoque l'amour dans ce qu'il a de plus pur ; verbe, — et par une extension acceptée dans toutes les classes de la société, — il évoque l'amour dans ce qu'il a de plus brutal.

On baise une vierge au front :
On dépose *un baiser* sur un front blanc.
On baise sa maîtresse :
On *la possède.*

Les poètes ont constamment joué dans ce sens sur le mot : baiser. Théodore de Banville a dit :

Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Béranger, lui aussi, a souvent jonglé avec le mot « baiser ». Au fait, puisque nous composons une anthologie, n'ayons crainte de citer ! Puisons dans nos notes ! Effaçons-nous discrètement, et autant de fois qu'il le faudra, pour faire place aux autres, nos aînés et nos contemporains, lorsqu'ils parleront du baiser.

Voici donc un couplet, de Béranger employant le mot baiser, — verbe... actif :

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présents,
A sa nièce, enfant de seize ans,
Il dit parfois : Mignonne,

Cache-moi bien ce qu'on fera ;
Le diable aura ce qu'il pourra.
Eh ! zon, zon
Baise-moi Suzon
Et ne damnons personne !

Cette chanson a pour titre *Mon Curé*. Le bon curé ne demandait probablement pas à Suzon, charmante baiseuse de seize ans, le service d'un baiser... sur la joue.

Voici encore la fameuse *Margot*, de Béranger :

MARGOT

Chantons Margot, *nos amours*,
Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut *baiser* toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
Quoi ! l'*embrasser*? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Moquons-nous de ce Blaise :
Viens, Margot, viens *qu'on te baise*.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe ;
Mais par elle il est souvent
Traité par-dessous la jambe.
Quoi, par-dessous? dit un sot..
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Il faut bien qu'il s'y plaise :
Viens, Margot, viens qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse ;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi ! pour broder? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Que fais-tu sur cette chaise?
Viens, Margot, viens qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
S'écriera cette brunette :
A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette !
Quoi ! douze ou rien? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Nous t'en promettons treize :
Viens, Margot, viens qu'on te baise.

Cette fois, pas d'équivoque :

Viens *qu'on* te baise ! veut absolument dire... le contraire d'un baiser chaste. N'abandonnons point cette question grammaticale sans bien préciser la règle suivante : *un baiser* ne veut pas dire le *baiser*. Un baiser — nous insistons — peut être la caresse d'une mère pour son enfant. Le baiser traduit pour nous — comme pour tout le monde, et l'on ne s'y méprendra pas au cours de notre anthologie, — le « cuissage », permettons-nous de parler vieux français : le baisage. L'on peut dire : le manger, le boire, le coucher, et le *baiser*, — l'« embrasser », comme disait Brantôme :

« Or, quand à l'attouchement, il faut avouer, qu'il est très délectable, d'autant que la perfection de l'amour c'est de jouir, et que jouir ne se peut faire sans l'attouchement ; car, ainsi que la faim et la soif ne se peut soulager et apaiser sinon par le manger et le boire, aussi l'amour ne se passe ni par l'ouïe, ni par la vue, mais par le toucher et l'embrasser. »

Embrasser, à notre époque, est devenu impropre : on dit embrassei pour donner un baiser. Embrasser veut simplement dire : étreindre, — les dictionnaires sont formels sur ce point ; et l'artiste de café-concert qui chante : je n'veux pas que tu m'embrasses sur la bouche », parle un français bien impur.

Terminons ce petit débat par un quatrain philosophique, cueilli dans le recueil *Nos Maîtresses* :

QUATRAIN POUR LUCIENNE

Pâles, défaits, l'œil mi-fermé,
Dans les entrailles de la braise...
Les chairs s'épuisent, l'on se baise.
. . . .
Dès lors, on croit avoir aimé.

*
* *

C'était le jour béni de ton premier baiser.
St. Mallarmé.

Dans toutes les religions, on baise les idoles. On baise le Christ, l'image du Christ. Pendant la célébration de la messe, le prêtre baise plusieurs fois l'autel. Les premiers chrétiens échangeaient le baiser de la foi.

Sous la féodalité, les vassaux allaient, à certaine époque de l'année, baiser le verrou de la poterne du château. Ils baisaient aussi le bas de la jupe de la châtelaine, ou les vêtements sacerdotaux des prélats, lors de processions religieuses. A la confirmation, l'on baise encore l'anneau de l'évêque ; lorsqu'on va à l'offrande, il est d'usage de baiser la patène. L'on baise les pieds — à présent, la mule — de N. S. P. le Pape, — coutume orientale et que l'on retrouve notamment en Perse.

Le baisemain, très en usage autrefois, abandonné aujourd'hui, avait lieu entre hommes aussi bien qu'entre hommes et femmes. Le vassal baisait à toute occasion la main du seigneur. Dans presque toutes les cours d'Europe, la cérémonie du baisemain a encore lieu ; on baise la main au roi et à la reine. Les rois et seigneurs baisaient leurs vassaux lorsqu'ils leur rendaient hommage à genoux. Dans l'antiquité, les ennemis réconciliés échangeaient le baiser de la paix.

Lorsque les croisés rentraient en France, souvent après quelques années d'absence, ils baisaient la terre chérie en se prosternant, ou bien posaient leur main sur le sol et la baisaient ensuite.

Autrefois, l'on ne savait saluer les dames qu'en les baisant à la bouche.

Dans la famille, on baise un enfant au front, sa mère aux joues, une dame à la main. En Suède, par respect et vénération de la maternité, l'on baisait les femmes (à travers leurs vêtements !) sur le ventre.

Le baiser maternel est le premier qui accueille l'homme à sa naissance. Au musée du Luxembourg, de Paris, deux sculptures célèbrent l'amour maternel : l'*Enfant* et le *Baiser de l'aïeule*. Dans l'Enfant, de M. Roger Bloche, aussi bien que dans le Baiser de l'aïeule de M. Jean Dampt, l'enfant est baisé au front, lentement, avec recueillement, presque avec religiosité.

Il existe, au musée de Bruges, une toile de Lombardo, la *Vierge et l'Enfant*, dans laquelle on voit Jésus, nu et mignon, prenant de sa petite main le menton de sa mère et se préparant à la baiser. (Cette position est tout à fait celle d'Adonis baisant Vénus, tableau d'Unterberger à Vienne.) Un autre tableau, de Botticelli, à la galerie Pitti, montre Jésus tenant sa mère entre ses bras, et la baisant à la joue. Ce sont deux jolis exemples du premier baiser de l'enfant.

Quant au dernier baiser, il a été peint supérieurement par le vieux Van der Weyden ; cette peinture est au musée de Bruges :

Jésus mort, blême, ensanglanté, déjà rigide, est soutenu par la Vierge qui lui tient la tête et le baise à la joue. La mère infortunée rend à son fils le premier baiser de Botticelli.

Et Jésus ne fut-il pas béni, dans son martyre, puisqu'il eut ce baiser de sa mère?... Certains suppliciés innocents ne reçurent, sur l'échafaud, que le seul baiser du prêtre...

* * *

Seule, une femme saura nous parler éloquemment du baiser maternel. Mme Claude Lemaître, auteur de plusieurs romans appréciés (notamment de Cadet Oui-Oui), vient de publier un élégant petit ouvrage :

L'*Art du Baiser* (1). Cet ouvrage débute précisément par le baiser de la mère à son enfant nouveau-né, — adorable tableau, d'une littérature bien féminine, et que nous n'hésitons point à citer en son entier :

« Le nouveau-né est dans les mains de la sage-femme. Elle l'examine, le pétrit, puis le met dans un bain d'eau tiède. Il crie, tout congestionné, et mû pai l'instinct, il se raidit contre l'eau qu'il croit son ennemie. Peut-être espère-t-il la mettre en fuite par sa colère.

« Si douce que soit l'éponge, elle heurte le tendre épiderme tremblant, à peine déplissé. Il est comme les pétales d'un pavot qu'en enfant gâcheur arracherait précipitamment de la gaine verte qui les enclôt et qui les protège.

« Les doigts, ces frêles tiges roses, s'agrippent et cherchent un point d'appui. Le bébé est bien tenu cependant, mais, méfiant, il voudrait choisir pour s'y accrocher ce qu'il croit solide ; il a peut-être aussi la suffisance de désirer éprouver ses forces.

« Toutes les vertus, tous les vices humains tâtonnent autour de lui, et même posent des jalons dans son âme naissante.

« La sage-femme détache un à un les doigts de ses vêtements, puis elle regarde l'enfant, le tourne un peu dans tous les sens.

« — C'est un bel enfant, déclare-t-elle gravement.

« Il est sorti de l'eau perfide qu'il redoute, et il est emmailloté tout de suite.

« Bébé n'est pas à plaindre, après tout. N'a-t-il pas de la dentelle à sa chemise, des broderies à sa coiffe, et beaucoup d'autres affiquets qui font valoir sa beauté encore chiffonnée? Les mains et le visage émergent enfin d'un paquetage correct. Le père a regardé, non sans émoi, toute la cérémonie du débarbouillage, et la sage-femme lui dit :

« — Il vous ressemble beaucoup, il a votre nez, vos yeux et surtout votre front.

« La mère de Madame l'accouchée, Madame belle-

(1) Édition de l'*Œuvre d'Art*. Également en vente à la librairie H. Daragon.

mère, affairée, s'arrête pour confirmer l'opinion de la sage-femme.

« Le père songe, en dépit d'une naissante tendresse devant la petite face bouffie : « Suis-je donc si laid que cela? Ai-je donc l'air si vieux?... J'ai trente-cinq ans, c'est la jeunesse, encore. »

« Le regard bleuté du nouveau-né distingue à peine ce qui l'entoure ; il sort, n'est-ce pas, d'un songe très long et très doux. Il a fait rêve de quiétude au creux d'un nid douillet et choisi. Or, maintenant, des souffles d'air échouent contre lui, sa bouche s'emplit de salive, et il doit procéder à un pénible travail d'expulsion.

« — Il bave déjà, annonce la sage-femme triomphante, il fera de bonne heure ses dents.

« On essuie la bouche, le menton du poupon, et Madame belle-mère prend le poupon tout neuf pour le porter à l'accouchée.

« Celle-ci sourit, pâle un peu, mais elle a assez de force pour tendre ses bras à son enfant. Elle le prend le serre contre sa poitrine, puis elle appuie un très long baiser sur ce visage fripé.

« C'est un baiser « pensé » en quelque sorte, un baiser qui dit : « Il faut que tu vives, que tu sois heureux, je saurai te défendre contre la douleur. »

« Comme il est beau, ce tout petit ! songe aussi la mère en appuyant la tête contre son sein.

« — Comme il est beau ! fait-elle tout haut, en s'adressant à son mari, à sa mère, à la sage-femme.

« Sur le tiède oreiller de la poitrine maternelle, le nouveau-né retrouve la sensation de sécurité perdue, hélas ! depuis l'heure de sa naissance. Sa chair semble même se raffermir, se déplisser sous les baisers maternels.

« Quand, dans un instant, il aura senti glisser en lui l'afflux tiède du lait, il s'endormira dans les bras de sa maman ; alors, il connaîtra les joies qui seront pendant les premières semaines de son existence, les récompenses de sa vie. Car, déjà, le nouveau-né a ses angoisses et ses difficultés à vivre.

« Bébé, venu au monde à ses soucis. Ce ne sont sans

doute pas des peines de cœur, mais elles n'en sont pas moins importantes pour une conscience qui s'éveille.

« Des langes trop serrés, une faim non assouvie, le bain qui lui donne une sensation de noyade, sont de grandes douleurs pour lui.

« Peu à peu, son regard s'éveille, il observe autour de lui, il est sorti à peine depuis trois mois du chou légendaire et déjà il aime sa mère de toute la volonté animale qu'il a de vivre et de prospérer. Il sait bien que le lait pris à son sein le nourrit, aussi sa main saisit ce qui lui est bon et pétrit, tandis qu'il boit, le fruit au suc savoureux.

« Madame belle-mère, afin qu'il prenne patience entre deux tétées, lui offre un jouet : c'est un anneau d'ivoire qui, non seulement trompera un peu son ennui, mais encore formera les gencives sous lesquelles les dents vont naître. Ces dents seront pareilles à des gouttes de lait durcies et attardées entre les lèvres, et elles lui donneront ses premières armes.

« L'enfant à d'étranges faiblesses pour sa bouche, il lui confie tout ce qu'il peut attraper, tout ce qui le séduit. Peut-être sent-il que des surprises se ménagent pour lui de ce côté. Cette ambitieuse petite bouche voudrait dévorer tout le monde : Bébé ne va-t-il pas jusqu'à lui offrir l'orteil de son pied potelé !

« L'éveil de son intelligence, les progrès de son corps sont longuement commentés dans la famille : ce sont les graves événements du foyer.

« Quand il est sage et bien portant, il reçoit de sa mère des baisers d'estime et de récompense ; s'il est souffrant ou méchant, ce qui est presque la même chose, il a des baisers de consolation. On ne peut songer à le punir en le privant de caresses, il est trop petit pour cela, et la mère est bien heureuse de posséder un si petit poupon : son âge autorise toutes les indulgences.

« Elle peut l'aimer à son aise, l'embrasser tout son saoûl sans craindre de déformer son caractère, sans nuire aux bonnes dispositions qu'il tient de la nature.

« Quand la mère prend l'enfant dans son berceau,

avant de lui donner le sein, quand elle l'y remet ensuite, elle l'embrasse et elle lui sourit, elle souligne ses soins d'un geste de caresse, elle les spiritualise ainsi ; l'enfant apprend d'elle aussi le superflu de la vie, ce nécessaire plus nécessaire que tout, l'art du baiser, l'art de la tendresse.

« Cet art là, pour l'instant, développe l'esprit de l'enfant, il unifie, pendant quelques instants, ses sensations et celles de sa mère, dont il progresse.

« Ce baiser qu'il a reçu le distrait, l'amuse et le fait réfléchir.

« Les caresses, dont il n'a goûté d'abord que l'enveloppante protection, prennent de nouvelles significations pour lui. Alors, il s'essaye à imiter sa mère. Il copie le bruit des baisers par des susurrements qui lui chatouillent les lèvres et qui le font éclater de rire. Et comme il se souvient du bruit de la bouche qui donne des baisers, il esquisse des moues, des claquements qui le ravissent. Il est sage dans son berceau, même quand il a épuisé les ressources du jeu du hochet, car il songe au jeu de baiser, au baiser qui claque, à celui qui pétille, à l'autre qui bruisse, enfin à tous les baisers qui précèdent ses repas. Le geste a pour lui l'attrait joyeux du coup de tam qui amuse des viveurs, quand saute le bouchon des bouteilles de champagne.

« Un beau jour, après le bain, Bébé se hausse vers sa mère, il la saisit par le cou, et pan ! là, en plein sur la joue et près des lévres, il met un baiser qu'il achève dans un éclat de rire .

« Ce baiser enjoué prête à l'enfant les attraits du fils de Vénus donnant un baiser à sa mère. Il répète son baiser, et il rit encore, tant il trouve son geste amusant.

« Maintenant, Bébé est grand, il embrasse. il ne pleure plus dans son bain, il tire la barbe de son père, il a une dent qui perce. Puisqu'il sait embrasser, son pouvoir grandit aussi : un baiser spontané de sa petite bouche rend la maman si heureuse !

« Elle l'a gâté jusqu'à ce jour, parce qu'il était trop jeune pour comprendre une réprimande, et maintenant qu'il saisit davantage, elle le gâte encore plus ;

elle veut que sa conscience s'éveille dans les impressions riantes et heureuses.

« Mais l'enfant sait qu'il peut demander et obtenir avec un baiser, et il abuse parfois de son pouvoir. Il se fait pardonner ses colères avec un baiser, c'est donc qu'il connait la valeur d'échange de son geste. Mais il faut le dire bien vite, le fripon aurait honte de ses calculs s'il les comprenait entièrement, et ce qu'il préfère encore obtenir, c'est une longue station câline sur les genoux de sa mère, et le contact de sa bouche qui, telle une abeille, butine sur le visage de son tout petit le miel de l'amour,et qui voltige de son front à ses joues, de ses joues à ses cheveux, et qui va aussi à ses menottes et à tout son corps. La mère félicite ainsi à sa manière cette chair de sa chair d'être fraîche et potelée, d'être née et de vivre pour être aimée. »

Un homme n'aurait eu ni ces observations ni ces accents.

Nous ne refermerons point le gentil ouvrage de Mme Claude Lemaître. sans lui emprunter, après la première, sa dernière page : *La Moralité du Baiser.*

« Toute la moralité du baiser est dans sa sincérité et le plaisir qu'il donne. La sincérité est son devoir et le plaisir son esthétique. Comme tout art, l'art du baiser doit être exprimé avec sincérité par celui qui le traduit. Le plaisir qu'il donne est la beauté dont il dispose pour séduire.

« En amour le baiser est plus éloquent que les mots, il suscite des émotions et une femme sage et qui veut le rester doit savoir défendre ses lèvres. Aussi en Orient on voile les bouches de femmes et du même coup, l'on supprime ainsi bien des tentations. L'homme est si faible ! il peut être tenté d'embrasser une jolie bouche, elle attire comme le fruit placé au bord d'une route par un jour d'été. Or, l'homme, né braconnier et chemineau, prend volontiers les fruits savoureux, les bouches tentantes mises à sa portée.

« Hélas, le baiser est pour plus d'une le commencement de perdition... ou un commencement de bonheur, hâtons-nous d'ajouter.

« Mais le baiser enseigné par la mère et gage d'une sûre affection doit se souvenir de son origine. Tous les baisers s'ils sont agréables à qui les donne et à qui les reçoit sont permis ; le seul baiser défendu est celui qui n'est pas sincère.

« Le baiser qui fleurit aux lèvres doit donc toujours partir du cœur et il faut le refuser à ceux que nous n'aimons pas. Pour le mériter, il faut avoir plus que de la bonne volonté à le donner et mieux que du plaisir à le recevoir.

« On peut pardonner au baiser ses fautes contre l'hygiène, ses crimes contre la vertu, son illégalité, mais il ne doit jamais mentir.

« Qu'il règne aux champs comme à la ville, ce maître charmant, son empire est doux, et s'il châtie ce n'est que par la privation.

« S'il est comme honteux, mal venu ou périlleux, tâchons de le recueillir, faisons lui même des avances pour qu'il y réponde. C'est un artiste, des louanges exaltent son talent. Il faut avoir avec lui de l'indulgence, mais de faiblesse point, s'il est coupable de mensonge.

« Ayons pour lui de l'amitié, des égards, et sachons le prendre quand il faut, comme il faut et où il faut. Pour le cultiver avec bonheur, la sensibilité et la bonne volonté suffisent ; on peut dire que c'est un art démocratique, un art à la portée de toutes les bouches.

« Son droit de cité reste inconstesté ; s'il en abuse et se permet quelques privautés, pour les lui pardonner, songeons qu'il est à la fois un vieillard et un enfant.

« Vieux comme l'humanité et jeune comme l'amour, il doit jouir des privilèges accordés à ceux qui rendirent des services exceptionnels.

« Sans le baiser, estafette des amours, nous n'existerions peut-être pas, et ce serait grand dommage, puisque nous ne connaîtrions pas le baiser de maman, le baiser des amants, le baiser filial et tous les baisers que trouvèrent les tendres cœurs et qu'inventèrent les lèvres ingénieuses. »

Claude Lemaître.

. . . .

Toujours en famille, dans les petits jeux de société, le baiser, baiser généralement innocent, joue un très grand rôle. Un baiser est presque toujours le gage d'une partie. Ce sont ces baisers-là qui font les mariages.

Bien que les hommes se baisent peu entre eux, le pères baisent quelquefois leur fils, jusque dans l'adolescence. Lorsqu'un père conduit un fils de vingt ans à l'armée, il l'embrasse. Mais on peut dire que le baiser (familial) entre hommes, n'est qu'accidentel. Toujours au Luxembourg, on voit dans le *Pardon*, sculpture de M. E. Dubois, un père accueillant son fils, l'embrassant et le baisant.

Dans les sociétés secrètes et les confréries, il y a presque toujours eu, aux cérémonies d'initiation, échange de baisers.

Les chevaliers d'autrefois, qui seraient partis en bataille pour le baiser d'une dame, recevaient du prince qui les sacrait lors de leur réception, le discours suivant : « En l'honneur et au nom du Dieu Tout Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, je te fais chevalier ; or çà qu'il te souvienne d'entretenir toutes règles et bonnes ordonnances de ta chevalerie, qui est une vraie claire fontaine de courtoisie. Sois fidèle à ton Dieu, à ton roi, à ta mie ; sois lent à te venger et à punir, mais prompt à pardonner et à secourir les veuves et les orphelins ; assiste à la messe et fais l'aumône ; aye soin en outre d'honorer les dames, ne souffre d'en ouïr médire, car d'elles, après Dieu, vient l'honneur que les hommes reçoivent. « Le chevalier répondait par ces paroles : « Je promets et fais serment, en présence de mon Dieu et de mon prince, par l'imposition de mes mains sur les saints évangiles, de garder soigneusement toutes les lois de notre bonne chevalerie. « Le prince tirait alors son épée, en frappait le candidat sur l'épaule et lui donnait l'accolade.

Dans la franc-maçonnerie, il y a une accolade.

Les souverains, dans leur entrevue, se donnent également l'accolade. Lorsque un président de noter

république reçoit un souverain, il lui donne l'accolade. Et le souverain préfererait peut-être baiser la présidente.

. . . .

Un chroniqueur rapporte que Marguerite d'Ecosse, femme de Louis XI, (dauphin de France à l'époque) voyant un jour Alain Chartier endormi sur un banc, s'approcha de lui, se pencha sur son visage, et lui donna un baiser sur la bouche. Et comme chacun s'étonnait, la dauphine prétendit qu'elle n'avait point baisé l'*homme*, mais seulement *la bouche* d'un homme de génie.

Or, si Marguerite n'avait point baisé l'*homme*, le « père de l'éloquence française « n'avait point reçu un baiser de femme. Léon Berthaut, bon poète normand, en a ingénieusement conclu qu'Alain Chartier s'était vu décerner par la bouche de la princesse, un baiser venant de toute la France, un baiser de la Patrie.

LE BAISER DE LA REINE

Patrie ! il nous manquait encor ce mot de flamme
Qui, murmuré tout bas ou chanté par le cœur,
Si souvent du vaincu fit le peuple vainqueur :
Alain Chartier trouva ce grand mot dans son âme.

Mais pour le faire vivre et qu'un peuple l'acclame,
Il fallait qu'en dépit du courtisan moqueur,
N'écoutant pour agir que la voix de son cœur,
Une reine le prît sur ses lèvres de femme !

Marguerite, ayant vu le poète endormi,
S'approcha du songeur à la tête flétrie,
Et doucement baisa la tête de l'ami.

Nul ne fut mieux payé de son idolâtrie,
Car ce geste sacré dont Alain a frémi,
C'est le premier baiser qu'ait donné la Patrie.

Léon Berthaut

. . . .

Aux distributions de prix de vertus locaux, les maires ont coutume de baiser la rosière — sur l'estrade publique.

Au premier jour de l'an, il est d'usage de se baiser mutuellement, hommes et femmes, parents et amis, en se souhaitant une année heureuse et prospère. Aux jours de fêtes et anniversaires, mêmes baiseries. Les jours de mariages, baisades identiques ; la jeune mariée est baisée par tout le monde, — mais le meilleur baiser sera, ce soir, celui de l'époux... Enfin seuls !

Dans les campagnes, ces échanges de baisers entre gens de la noce, tournent à la farce ; on se baise à tout bout de champ. Dans sa chanson *Fo qu'no s'embrache*, le poète normand Alfred Rossel a retracé, très vivants, ces baisers campagnards :

M' s'oncl' ont tous des p'tiots par trivlaines :
Dedpîs la Mounnie ès Brulins,
J'n'ai guèr' mains de trent'chinq cousaïnnes,
Sans prêchi d'mes cousins germains !
Les fill's ne sont pich' brin vilaines ;
Et si p'tit courtisan qu'no sait,
Fô, pas mains 'storchi les babainnes
Et l's'embrachi quand no les vait.

Piqu' ch'est l'usage pai t'cheu nous,
Fô qu'no s'embrache à c'qu'un traîs coups,
Traîs coups, traîs coups, Tréjou traîs coups,
Traîs coups, Traîs coups !

Le premi coup, dann', chan compt' guère ;
Le deuzim, ma feint' pas biaucoup.
N'y a qu'au traisym' qu'cha c'menche à faire, —
C'qui n'empêch'pas de s'dir' bonjou : —
Bonjou Nonon, bonjour Marie,
Et la santé, comment qu'cha va ? —
Assez jolîment, j'vous r'mercie ; —
Ah ! tant miû, bi'n ais d'enter'cha.

Le jou des neuch' de man biau frère
Qui m'print pour son garçon d'honneux,
Je n'manquîm pé d'besogne à faire,
A table j'étions séxant' deux !
Ch'est mé qui r'chevais les voitures,
Qu'arrivaient chargé dans l'haumé.
En saôtant bas, les cryatures
Se pendaient tout à l'entou d'mé.

Et Alfred Rossel, ajoute avec une certaine ingénuité :

No peut embrachi ses vaîsainnes,
Qui qu'vos v'vlez, ch'est si naturé !

En effet, bon poète normand, c'est très naturel, et ces baisers là ne font jamais pleurer.

Mais les baisers de politesse ou d'amitié n'intéressent guère les grands sentimentaux. Il y a des baisers joyeux et des baisers tristes ; les baisers joyeux de truand à ribaude, claquent fort : ces baisers retentissants sont chastes. Mais le baiser silencieux est attardé et charnel ; il est le meilleur et ce baiser-là est un baiser triste.

Dans le mariage, entre époux, il y a au moins deux sortes de baisers : le baiser de « tous les jours », et le baiser des dimanches ; le baiser amical et le baiser amoureux. Le baiser qui signifie : au revoir, à bientôt, bonjour, est le baiser amical : et le baiser amoureux est le baiser intime... Pourtant le baiser amical, donné devant témoins, est quelquefois brûlant, humide, troublant... Les femmes sauraient nous renseigner sur ce point.« Lorsque mon mari rentrait de ses courses, — me confiait l'autre soir une dame d'âge, — il me donnait un baiser au front, un baiser d'ami ; et pourtant ce baiser avait parfois quelque chose de si particulier... que je savais, (et je ne me suis jamais trompée !) ce que mon mari me demanderait lorsque nous serions seuls. » Il y a donc un langage, une éloquence même du baiser, connus des amants, mais desquels un écrivain ne peut parler sans risquer de toucher au ridicule.

Proverbes :

Il ne faut pas tant baiser son ami à la bouche que le cœur lui en fasse mal.

Qui trop embrasse mal étreint.

La danse dispose au baiser. De tout temps, la danse finie, les cavaliers embrassèrent les danseuses.

Dans la haute société, cette coutume est abandonnée, comme ne convenant qu'aux rustres. Néanmoins nombre de couples s'isolent pour se baiser dans les coins, — baisers dangereux, ceux-là que l'on ne peut échanger devant tout le monde. Le célèbre tableau d'Etchevarry, *Vertige*, en atteste ; en atteste également ce petit poème de Charles Coran, excellent poète amoureux, et qui fréquentait les salons du second Empire :

LE PREMIER BAISER

Nous valsons ensemble, accordant nos pas ;
A quoi pensons-nous en ne parlant pas? —
Sous l'or des colliers, cette chair d'ivoire
Du beau Parthénon me rend la mémoire ;
Les yeux sur ce sein, je pense ébloui :
Serait-ce Athénée? l'effet répond oui.
Comment en juger? Valseur je me penche ;
Touchons pour savoir, son épaule blanche.
Entre les bijoux je risque un baiser...
J'ai très bien senti mes lèvres glisser.
Jamais, femme, hélas ! n'eut la peau si fine.
— Dites, ô beauté chryséléphantine,
Seriez-vous Minerve expirant au bal
Sa virginité d'ivoire et métal?
Non, la peau rosit, la gorge palpite :
Je sens dans mes bras Vénus aphrodite.

Ch. Coran

* * *

Nous commençons donc notre Anthologie par l'Asie. C'est effectivement en Asie que le paradis terrestre

fut situé par les derniers critiques, continuateurs ou commentateurs du savant Huet d'Avranches, auteur d'un traité sur la situation des Paradis. De piteux philosophes ont nié l'existence du paradis terrestre. Ils ne sont guère charitables, car toute race eut ses chefs de dynastie, le *premier couple.* dont s'entretiennent, à travers les siècles, les nombreux descendants. Ce premier couple privilégié fut toujours placé, (où s'est placé tout seul,) en un lieu de toute beauté.

Ceux qui n'eurent point le courage de nier le Paradis, ergotèrent sur sa situation. Ethiopie ou Assyrie? Rappelons-nous qu'Eve fut toujours prise pour une *blonde* et tenons-nous en à l'Assyrie. *Et puis*, voilà un poète, qui nous arrive comme par enchantement pour nous décrire la première étreinte du premier couple :

LA NAISSANCE DU DÉSIR (1)

Adam, fils du Limon, sous l'œil de Jéhovah
Dormait : Un parfum tiède émanait des corolles
Et le zéphir chantait à mi-voix des paroles
Où s'entendait comme un soupir le nom d'Evah !

L'œil du Seigneur brillait au fond des grands cieux
[calmes.
A l'horizon montait la gloire du soleil
Et comme un dais vivant à ce Fécond sommeil
Les palmiers inclinaient dévotement leurs palmes.

Quand l'homme ouvrit ses yeux encore émerveillés
Du spectacle nouveau qui s'offrait à son rêve,
Il vit à ses côtés, resplendissante, l'Eve
Que Dieu fit pour l'Amour de ses sens éveillés.

Vierge encore et dormant du sommeil des genèses,
Les cheveux éployés et le sein frémissant,
Eve chair de la chair, Eve le sang du sang
Buvait l'air imprégné du parfum des mélèzes.

(1) Ce joli poème est d'Ariel Mygbanoto, — un pseudonyme, vous l'avez deviné. Disons que cet auteur est un célèbre chansonnier Montmartrois. *La Naissance du Désir* est emprunté à un petit volume, *Les Flirts du Mâle*, paru en édition particulière.

Et l'homme épanoui devant sa nudité
Vit que rien n'était beau comme la femme est belle,
Et soudain fléchissant le genou devant elle,
Il lui baisa le sexe avec humilité...

Vibrant dans l'air ainsi qu'un glas de funérailles,
Le rire du Démon fut l'accompagnement
De ce premier baiser qui sous le Firmament
Livrait l'Homme aux désirs qui rongeaient ses en-
[trailles.

Nous avons secondement débuté par l'Asie parce qu'elle vit naître Jésus, et qu'un horrible baiser se rattache à la mort de notre divin maître : *le baiser de Judas.*

Nombre de poètes et d'écrivains ont retracé la scène de Gethsémani. Nous avons préféré, comme page d'anthologie, le texte des évangélistes :

« ...Après ces discours, Jésus passa avec ses disciples au delà du torrent de Cédron, et ils vinrent à un endroit nommé Gethsémani, où il y avait un jardin dans lequel Jésus entra avec ses disciples. Lorsqu'il fut arrivé dans ce lieu, il leur dit : Asseyez-vous ici pendant que j'irai là et que je prierai. Priez, pour que vous n'entriez point en tentation. Puis il prit Pierre, Jacques et Jean avec lui, et il commença d'être saisi de frayeur et d'ennui. Il leur dit alors : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, et veillez. Et s'étant avancé un peu, il s'éloigna d'eux à la portée d'un jet de pierre... »

Jésus prie, il revient vers ses disciples et les trouve endormis. Il continue sa prière, un ange lui apparaît. Pour la seconde fois, il retourne vers ses disciples et leur dit :

« Dormez maintenant et reposez-vous ; voici que l'heure approche, et le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pêcheurs. Levez-vous ; allons, voici que celui qui me trahit est proche.

« Il parlait encore, et voilà que Judas Iscariote,

l'un des douze, arriva ; le traître connaissait le lieu parce que Jésus y venait souvent avec ses disciples ; avec lui se trouvait une grande troupe avec des épées et des bâtons, envoyée par les princes des prêtres et par les anciens du peuple, avec des lanternes, des torches et des armes. Le traître leur avait donné le signal, disant : Celui que je baiserai, c'est lui-même ; saisissez-le et emmenez-le avec précaution. Etant donc venu, il s'approcha à l'instant de lui, disant : Salut, Maître, et il l'embrassa. Jésus lui dit : Ami, dans quel but es-tu venu? *Judas, tu trahis le Fils de l'Homme pour un baiser.* »

L'immonde avare venait en effet de souiller le baiser de la Foi.

Et c'est ainsi que ce beau Jésus fut martyrisé.

Il est des baisers menteurs : ces baisers sont méprisables ; les grands hommes, comme le dieu, eurent leurs Judas. Un amant trompeur est pourtant plus acceptable qu'un ami traître.

La tristesse de Jésus s'explique : une douce mélancolie peut seule répondre à la scélératesse d'un Judas.

*
* *

... Mais si, par désir, tu te joues
A fermer tes yeux langoureux,
Mes lèvres baiseront tes yeux
Et tes deux joues.

Je m'assigne comme programme de passer en revue tous les baisers. Il en est de bien inattendus, ainsi que le prouve cette jolie pièce du félibre Th. Aubanel, traduite par M. Paul Mariéton, les *Sept Baisers*, en provençal *Li set poutoun* — quel mot charmant, poutoun !

LES SEPT BAISERS

Sur les cîmes et dans la Crau — quand tout s'incline à la bise qui hurle, — haut le front, haute mon âme, — il me plaît de lutter avec le grand vent. — Et

dans la rafale, — alors je prends des ailes ; — je tressaille quand vient m'embrasser le vent.

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Il fait un jour joyeux et bleu, — le soleil d'hiver resplendit, — ses rayons rient dans l'herbe — et trouent les pins de mille étincelles. — Que l'abri est doux ! — Couché sur la mousse, — caresse-moi vite, — baiser du soleil !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Les blés se sont dorés ; — l'air brûle et la chaleur écrase ; — point de nuage, il pleut de la braise : — les bêtes, les gens, le saule, le pré, — de soif tout languit. — Oh ! que l'eau est belle ! — Oh ! qu'il est frais et bon — le baiser des fontaines !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Mais un flacon de vin vieux — encore mieux ôte la pépie ; — le vin, le vin, c'est la vie ; — en joie, en amour, le vin est le roi ! — Versez rouge et clair, — j'épuiserai le broc ; — je ferai quatre-vingts, — cent baisers au vin !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Sous les amandiers blancs — les belles filles empourprées, — corset riche et taille fine, — se récréent à courir avec leurs galants. — Cherchez-vous, baisers — des lèvres jumelles ; — pauvres amoureux, enivrez-vous !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Une mère, sur son cœur, — berce l'enfant de longues heures ; — aussitôt qu'il se réveille et pleure, — d'un millier de baisers elle le console et l'endort. — O baiser de mère, — tu es le plus aimant ! — baiser le meilleur — des baisers d'amour !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

Toi qui ne fais que galoper, — dont les grands ossements claquettent — sur ton cheval, ô Mort-

squelette !— regarde ma porte et ne t'arrête pas. — De ton baiser horrible — s'il faut, un jour, que je meure, — je t'attends avec des chansons : — viens dans cent ans !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

T. Aubanel.

Réponse

A tes baisers, Aubanel, — il manque le baiser de la gloire — qui t'a revêtu de ses splendeurs, — depuis qu'elle t'a mis son anneau au doigt ! — Et ta poésie — est une ambroisie — qui embrase la nuit — des cœurs et des yeux.

P. Mariéton.

Le baiser de la gloire a été merveilleusement interprété par le sculpteur Denys Puech dans *La Muse d'André Chénier.* La muse a ramassé dans le sang la tête tranchée du poète, et solennellement la baise au front. Cela nous rappelle vaguement Salomé... Cette belle pièce est néanmoins touchante ... Le sculpteur a eu la pudeur de cacher l'horrible blessure en enroulant la tête dans les cheveux de la muse. De semblables baisers font frissonner... Et la muse est pourtant belle !... Les baisers révolutionnaires furent tout autres, malheureusement ; d'horribles communions de lèvres eurent lieu dans le fatal panier ou les têtes étaient pêle-mêle. Le jour de son exécution, Hérault de Séchelles salua toutes les personnes de sa connaissance qu'il aperçut sur la route. Au pied de l'échafaud, il essaie de donner un baiser à Danton ; celui-ci le refuse et lui dit : « *Montez donc ! Nos têtes auront le temps de se baiser dans le panier !* »

Voici, à ne pas s'y méprendre, le *baiser de la Mort.*

Dans une poésie, la *Vie et la Mort*, Théodore de Banville, après tant d'autres, parle du baiser de la Camarde :

J'ai vu ces songeurs, ces poètes,
Ces frères de l'aigle irrité,
Tous montrant sur leurs nobles têtes
Le signe de la Vérité.

Et près d'eux, comme deux statues,
Qui naquirent d'un même effort,
Se tenaient, de blancheur vêtues,
Deux vierges, la Vie et la Mort.

. . . .

Mais enfin la compagne sûre
Venait ; la radieuse Mort
Lavait tendrement la blessure
De leurs seins exempts de remord.

Ainsi que les mères farouches
Qui sont prodigues du baiser,
Elle les baisait sur les bouches
Doucement, pour les apaiser.

Autre exemple :

Notre existence elle-même
Est un mal très douloureux,
Qui n'a de remède heureux
Ni de guérison suprême...

C'est un cancer dont on meurt
Parce qu'il est incurable.
L'homme traîne, misérable,
Le lourd boulet jusqu'au heurt

Final. — Et le grand malade,
Un jour, cesse de gémir,
Car la Mort, pour l'endormir,
Lui dit tout bas : « Camarade !

« Il est temps... Viens dans mes bras !
« Mets tes lèvres sur mes lèvres,
« Et, vivant des mêmes fièvres,
« Aimons-nous dans le trépas.

. . . .

Mais laissons un sujet aussi macabre, — et au surplus aussi faux. Comme Aubanel, disons à la Mort-Squelette :

De ton baiser horrible,
S'il faut un jour que je meure,
Je t'attendrai avec des chansons...
Viens dans cent ans !

Et plutôt que de nous préoccuper plus longtemps du baiser qui donne la mort, prêtons toute notre attention au baiser qui transmet la vie.

*
* *

Pourtant, ne quittons point les baisers inattendus sans parler des baisers du soleil ou de la flamme, — et alors les hommes sont jaloux, est -il besoin de le dire? de la flamme et du soleil. Deux jolis sonnets de Théophile Gautier peuvent être donnés en exemple pour Phébus (1) :

Vous étiez sous un arbre, assise en robe blanche,
Quelque ouvrage à la main, à respirer le frais.
Malgré l'ombre, pourtant, des rayons indiscrets
Pénétraient jusqu'à vous, filtrant de branche en [branche.

Ils jouaient sur le sein, sur le col, sur la hanche ;
Vous reculiez le siège et puis, l'instant d'après,
Pleuvaient d'autres rayons sur vos divins attraits
Comme des gouttes d'eau d'une urne qui s'épanche.

Apollon, Dieu du jour, essayait de poser
Son baiser de lumière à vos lèvres de rose :
— Un ancien, de la sorte eût expliqué la chose. —

Trop vif était l'amour, trop brûlant le baiser,
Et comme la Daphné des fables de la Grèce,
La mortelle du Dieu repoussait la caresse.

(1) Les poésies de Th. Gautier sont éditées par la librairie Charpentier (Fasquelle, Paris).

BAISER ROSE, BAISER BLEU

A table, l'autre jour, un réseau de guipure,
Comme un filet d'argent sur un marbre jeté,
De votre sein, voilant à demi la beauté,
Montrait, sous sa blancheur, une blancheur plus pure.

Vous trôniez parmi nous, radieuse figure,
Et le baiser du soir, d'un faible azur teinté,
Comme au contour d'un fruit, la fleur du velouté
Glissait sur votre épaule en mince découpure.

Mais la lampe allumée et se mêlant au jeu,
Posait un baiser rose auprès du baiser bleu ;
Tel brille au clair de lune, un feu dans de l'albâtre.

A ce charmant tableau, je me disais, rêveur,
Jaloux du reflet rose et du reflet bleuâtre :
« O trop heureux reflets, s'ils savaient leur bonheur ! »

Théophile Gautier

Extrait du volume *Mes Maîtresses*, nous vous offrons *Paresse*, coin de chambre d'amour en hiver :

PARESSE

Dormir tard dans les draps fins.
Béranger.

C'est un froid matin de décembre,
Mais il fait chaud dans notre chambre :
Le grand rideau rouge est fermé,
Un bon feu vient d'être allumé.

Or, les yeux embrouillés de rêves,
Enjambant mon corps, tu te lèves
Et, te rapprochant du feu clair,
Aux flammes qui chauffent ta chair
Tu donnes avec un long rire
Des charmes que ma main désire.

Pour moi, qui suis très paresseux,
Entr'ouvrant à peine les yeux,
Devant cette lueur d'enclume
Je reste enfoui sous la plume...
Mais je voudrais, un seul instant,
Au milieu du feu crépitant
Dardé sur toi comme une flèche,
Etre la flamme qui te lèche.

Mais le soleil, et la flamme ne sont pas seuls à baiser les nuques offertes ; le vent soulève les cheveux d'une jeune fille et la baise rudement au front.

La brise, elle, baise avec douceur.

La douce clarté des étoiles
Illumine le flot mouvant !
Amis, ouvrons gaîment nos voiles
Aux *baisers amoureux du vent* !

Ceci est chanté en chœur dans *Mignon.*

Nous pourrions citer des exemples, par milliers, de ces baisers symboliques, créés par les poètes ; nous n'en garderons plus qu'un, c'est-à-dire un charmant douzain de Jean Canora :

BRISE DE MAI

O brise de Mai, caresse subtile
Du printemps nouveau sur les bois fleuris,
Toi qui fais trembler les tiges fragiles
Des grands boutons d'or et des bleus iris ;
Toi qui fais jaillir des nouvelles pousses
La feuille laiteuse espoir de l'Été ;
Toi qui vas *baisant sur leurs lits de mousses*
Les *ruisseaux bavards* aux flots argentés ;
Guide les pinsons, guide les abeilles,
Vers les églantiers, au bord du chemin,
Là j'irai cueillir des roses vermeilles...
Celle que j'aimais reviendra demain.

Jean Canora.

. . . .

Et cette fois, sans plus retarder, nous passons au baiser de l'Amour.

*
* *

> Les vaguelettes du Désir
> Frissonnent sur ta chair lactée.

Autrefois, lorsqu'une jeune fille avait les pâles couleurs, le médecin de la famille recommandait discrètement le mariage : notre enfant était atteinte du mal d'amour. Aujourd'hui, ce mal a complètement disparu ; lorsqu'elles en sont atteintes, les jeunes filles n'attendent pas le mariage pour s'en guérir.

Mais elle avait cette pâleur
D'une jeune et mourante fleur
Qui languit sans être arrosée ;
Et pour ranimer sa couleur
Implore contre la chaleur
Quelques gouttes de la rosée.

Que répondre à Demoustier, auteur de ces vers? « Baisée » rime si bien avec « rosée » ! Un baiser serait remède adoucissant ! Par malheur, lorsque l'amoureux en a cueilli un, il en veut quatre, puis dix, puis autre chose.

Par un baiser, Corine, éteins mes feux !

— Le voilà ; prends...

— Dieux ! mon âme embrasée brûle encor plus...

— Encore un? Sois heureux, Tiens...

— Mon ardeur n'en peut être apaisée ; Corine, encore... Ah ! la douce rosée !

— En voilà cent pour combler tous tes vœux, Es-tu bien? dis?

— Cent fois plus amoureux.

— En voilà mille, est-ce assez?...

— Pas encore, un feu plus grand m'agite et me dévore... Corine.

— Eh bien? dis donc ce que tu veux?

Gentil Bernard.

Ce qu'il veut, l'exigeant !...

Corine doit le vouloir aussi, avec son petit air de ne pas y toucher...

Les mamans se sont souvent attardées à avertir leurs filles des dangers du baiser, à les mettre en garde contre les exigences d'un jeune amant épris : « Ma fille, dit Mme Prudhomme à sa cadette, n'accordez pas un baiser à votre cousin, il vous en cuirait... — Et pourquoi, maman? rebèque la petite. — Parce qu'il vous en cuirait, mignonne. Le baiser obtenu, il voudrait autre chose... suffit !

Et Mme Prudhomme fronce le sourcil tandis que la petite, troublée, se pose tout bas des questions auxquelles elle ne sait répondre.

Un plaisir trop vite obtenu jette d'ailleurs les amants dans la mélancolie; à l'homme de ne pas se montrer trop exigeant, à la femme de tenir bon. La vieille chanson d'Hoffman s'exténue à nous le dire :

LE BAISER

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages*

Sur le gazon dans la prairie.
Lycas au déclin d'un beau jour
Demandait à sa douce amie
Le salaire de son amour.
Elle se tait ; c'est faire entendre
Que son ami peut tout oser.
Lycas aimait d'amour bien tendre ;
Il se contenta d'un baiser.

O volupté, bonheur suprême !
Combien leurs cœurs furent émus,
Un baiser vaut mieux quand on aime
Que tout sitôt qu'on n'aime plus ;
Couple charmant, dans ton délire,
Garde-toi bien de tout oser ;
Ce doux moment doit te suffire ;
On est heureux par un baiser.

Mais plein du feu qui le dévore,
Lycas heureux et non content,
Se plaint, demande et veut encore.
Hélas ! nous en ferions autant.
De Chloris l'œil humide et tendre
Lui dit qu'il peut encore oser ;
Mais cette fois ce qu'il sut prendre
Ne se nomme pas un baiser.

Depuis ce jour j'entends la belle
Dire partout avec douleur
Que son Lycas est infidèle,
Qu'il l'abandonne à son malheur.
Je plains l'ennui qui te dévore !
Mais, hélas ! pourquoi tout oser?
Ton Lycas aimerait encore
S'il n'avait reçu qu'un baiser.

Et vous, si près d'une maîtresse
Vous sentez croître le désir,
Ah ! prolongez sa douce ivresse,
Sachez qu'attendre c'est jouir ;
Malgré le feu qui vous dévore,
Gardez-vous bien de tout oser ;
Vous aimerez demain encore
Si vous n'obtenez qu'un baiser.

Hoffman.

Mme Prudhomme a raison :

Quand une fille laisse prendre un baiser, elle pourrait bien être prise.

*
* *

Reviens encore,
Car je t'adore,
A l'appel de ma voix,
Reviens comme autrefois.
Chère maîtresse,
Avec tendresse,
Reviens pour te griser
Dans un ardent baiser !

(*Chanson populaire*).

La chanson ne vit guère que du baiser.
L'on connaît cette romance d'opérette :

> Un baiser c'est bien douce chose...

et cette autre élégie qui débute par :

> Dans un baiser la jeune fille

et qui s'achève par :

> La seule chose que j'envie
> C'est de mourir dans un baiser.

Gourmande !

D'autres chansons, bien que plus gaies « Ça coûte un baiser ! », « Il pleut des baisers ! » n'empêchent point les « jeunesses » de la multitude de rougir fortement à les chanter. C'est qu'elles savent bien, les friponnes instinctives, que nous naissons d'un baiser, et qu'un grand mystère se cache sous le plus chaste baiser. Emmanuel Dupaty, dans une chanson précisément, a fort bien rappelé que nous naissons d'une caresse... — et non sous un chou, ou dans une rose.

LES CARESSES

Air : *Femmes, voulez-vous épouser*

Et pour les cœurs et pour les sens
Une caresse est toujours chère ;
C'est le plus heureux des présents
Que le ciel ait pu nous faire.
Les caresses doivent charmer
Tout être fait pour la tendresse :
Pourrions-nous ne pas les aimer?
Nous naissons tous d'une caresse.

Au sein d'un plaisir enchanteur,
Même quand la bouche est muette,
Pour doubler le prix du bonheur
Le plaisir veut un interprête :

Ah ! lorsque l'on sait bien aimer,
Plus éloquente en son ivresse,
Bouche qui ne peut s'exprimer
Nous dit tout par une caresse.

Ah ! combien j'aime à caresser
Une taille fine et jolie !
Combien ma bouche aime à presser
Le cou, le sein de ma Délie !
Vers son cœur que j'aime à pencher !
Des sens veut-on doubler l'ivresse?
C'est dans le cœur qu'il faut chercher
Tout le charme d'une caresse.

Une caresse a mille attraits ;
Mais la rose cache une épine :
Quelquefois des plus doux bienfaits
On pare ceux qu'on assassine.
Oui, d'une caresse à son tour
La douceur est souvent traîtresse :
Car le serpent, comme l'amour
Naît de la plus douce caresse.

Emmanuel Dupaty.

Vanter la beauté ou la douceur (et quelquefois la tristesse et le mensonge) du baiser, telle est la tâche du chansonnier, seul écrivain qui soit, même avant le journaliste, en rapport direct avec les foules. Par exemple, dans un *Baiser à 300 mètres*, M. Latapie s'exprime ainsi :

Au champ de Mars, seul, l'autre jour,
Je m'en allais à l'aventure,
Quand je vis au pied de la Tour
Une adorable créature ;
De mon air le plus gracieux,
Je lui dis en m'approchant d'elle :
Il ferait bon monter à deux
Sur cette tour, mademoiselle !

Mais aussitôt la belle enfant
Ferma les yeux en murmurant :
Monsieur, je tremble, je frissonne,
Tout mon courage m'abandonne ;
En soupirant je répondis :
Nous serons près du paradis ! (*bis*)

Ils montent à la tour et bref,
Languissamment sur mes genoux
Elle vint reposer sa tête,
Grisé par un contact si doux,
Je me penchai vers la fillette.
« Laissez-moi, dis-je, sur vos yeux,
« Prendre un baiser, mademoiselle,
« Nous sommes seuls et près des cieux...
— Prenez, monsieur, répondit-elle.

Et dans mes bras, la belle enfant,
Vint se jeter en soupirant ;
Sur cette tour, dans le mystère,
Tous deux, nous oubliions la terre,
Et doucement je l'entendis,
Soupirer : C'est le paradis ! (*bis*)

C'est le paradis, et cela suffit, — chacun le sait, mais on aime entendre le répéter. Ce baiser eût-il été pris à trois cent mètres sous terre, il eût toujours été... le paradis.

Lorsqu'Anna Judic chantait *Le chemin des Baisers* (paroles de Villemer, — saluez !) la salle pâmait littéralement en l'entendant minauder :

On dit que les filles
Laides ou gentilles
Y font toutes comme ça... B... B...

Elle imitait le bruit du baiser, et le public de... b... b... à cœur joie.

Il est un endroit dangereux
Dans not' canton, pour chaqu' fillette.
C'est un chemin mystérieux,
Où l'amour en passant vous guette.
La mousse y rend le sol glissant,
L' cœur bat plus fort sous son ombrage,
Et l'on entend, à chaque instant
Des baisers chanter sous l' feuillage.
On dit que les filles,
Laides ou gentilles,
Y font toutes comme ça : B. B.
Que dire à cela?
C'est le chemin ! C'est le chemin qui veut ça !

. . . .

Chaque fois que les amoureux
La main dans la main, sous l' feuillage,
Suivent ce chemin merveilleux,
L' maire est certain d'avoir d' l'ouvrage.
C'est à Bagnolet, près d' Paris,
Qu'on voit cett' merveille des merveilles,
Qui fournit d'excellents maris
Et des femmes parfois... pareilles.

Baiser maternel ou baiser d'amour, — nous le répétons, — le chansonnier, brave homme, aime et chante les deux. Victor Rabineau, — rimeur mort à l'hôpital, — est l'auteur du *Baiser du Soir* qui eut une vogue immense à Paris et en province, pendant plus de vingt ans.

LE BAISER DU SOIR

Paroles de Victor Rabineau

Frère, un jeune cœur qui s'envole
Vers l'aride sol de Paris
Est une fleur qui s'étiole
Loin de ses ombrages chéris.
L'absence est un mortel supplice.
Et notre mère au désespoir,
Ne pourrait plus sur ton front lisse
Déposer le baiser du soir.

Là-bas, si la vie est moins dure,
Ici, le maternel amour,
Frais comme un tapis de verdure
Tempère l'ardeur d'un long jour.
Quand l'ombre descend sur la plaine
Et qu'au foyer tu viens t'asseoir,
Pour te faire oublier ta peine
N'as-tu pas le baiser du soir?

Non, tu n'iras pas, ô mon frère
Quand tu reviendrais tout joyeux,
Peut-être qu'un glas funéraire
Aurait attristé ces beaux lieux.
Tu reviendrais riche ; qu'importe?
Si tu n'avais pu recevoir
Les adieux qu'une mère emporte
Dans le dernier baiser du soir.

Le même Rabineau est l'auteur des *Baisers perdus* ; cette chanson eut autant de succès que le *Baiser du Soir*.

LES BAISERS PERDUS

Tous les amours ont un même langage
Que dit la lèvre au cœur qui le conçoit ;
C'est le baiser, mutuel et doux gage,
Echange unique où qui donne reçoit.
C'est le baiser qui berce notre aurore.
Et quand, plus tard, dans nos sens éperdus
La passion glisse un mal qu'elle adore,
Il boit les pleurs à nos cils suspendus ;
Mais tout Pétrarque un jour trouve sa Laure.
Tous les amours ont des baisers perdus.

Quand nous voyons la nature prescrire
Au jeune amour les baisers chaleureux,
Autant leur grâce appelle le sourier,
Autant fait peine un vieillard amoureux.
Riche énervé qui croit que l'or remplace
Les chauds rayons à son cœur défendus,

Il cherche en vain, suranné Lovelace,
Le feu sacré sur des charmes vendus.
Soleil d'hiver ne peut fondre la glace.
Tous les amours ont leurs baisers perdus.

Un jeune couple est uni pour la vie,
L'amour chez lui marche avec la raison ;
Ils vieilliront, heureux à faire envie.
Qui peut troubler un si pur horizon?...
Rien qu'un regard, tant le devoir austère
Pour la coquette a des sentiers ardus.
L'époux murmure... et quand il doit se taire,
Sous des baisers prodigués et rendus,
Sa lèvre effleure une lèvre adultère.
Tous les amours ont des baisers perdus.

Ce chansonnier s'était décidément fait une spécialité du baiser, — et il avait grandement raison, car il excellait à le chanter, à la condition que le baiser ne fût pas charnel. Rabineau ne sortait pas des limites permises par les pudiques.

Le premier baiser fut souvent prétexte à rimer ; je ne sais plus quel chansonnier composa le suivant :

Le ciel nous créant sur la terre,
Nous prépara bien des revers ;
Mais il est un dieu moins sévère
Qui sait consoler l'univers ;
Si l'amour nous cause des peines,
Il vient bientôt les apaiser ;
Et l'on porte gaîment ses chaînes
Quand on prend le premier baiser.

. . . .

Jeunes amans dont la science
Est de savoir feindre en amour,
Tôt ou tard votre indifférence
Sera maîtrisée à son tour :
Embrasés d'une ardente flamme,
Vous ne pourrez plus l'apaiser ;
Heureux encor si d'une femme
Vous prenez le premier baiser.

Mais le baiser d'adieu, (sans doute parce qu'il est plus douloureux) inspira plus souvent encore les poètes. Il y a un bien joli baiser d'adieu du sculpteur Bartholomé, le célèbre auteur du monument aux morts édifié au cimetière du Père-Lachaise. L'amante, — ce ne peut être qu'une amante, — disparaissant sous les flots, adresse un dernier baiser à celui qu'elle aime. La main droite sur le cœur, les cinq doigts de la main gauche réunis en étoile sur les lèvres, elle envoie, de loin, toute son âme sur les ailes de ce dernier baiser.

Mais puisqu'il nous faut renoncer, dans cette édition, à reproduire les nombreux baisers d'artistes, laissons la parole aux écrivains.

Voici un *Baiser des Adieux*, paroles de Villemer (saluons toujours, il est l'auteur d'*En revenant de la Revue*, chanson qui lui rapporta, et à son collaborateur Delormel, tout près d'un million.) Musique de Paul Henrion.

Avril tisse une robe verte
A toutes les branches des bois,
Et seul, dans ma chambre déserte,
Mon cœur se souvient d'autrefois ;
Toi, qui fus toute ma jeunesse,
Avec les baisers du printemps,
O Lise, infidèle maîtresse,
Reviens au nid de nos vingt ans !

Que mon cœur à ton cœur, encor un soir, se grise
Des chansons du passé, des éclairs de tes yeux !
Et quand tu partiras, que tout mon cœur se brise !
Dans le dernier baiser de nos derniers adieux !

BAISERS D'ADIEUX (1)

Elle n'est plus, celle que mon cœur aime ;
Ah ! c'est un rêve ! En croirai-je mes yeux?
Lisons encor, lisons ! douleur extrême !
Elle a franchi le seuil mystérieux !

(1) Chanson de A. Halbert d'Angers.

Toi qui m'écris, ne crains pas que j'oublie
Que ton message est un culte pieux !
Ah ! prions Dieu de la rendre à la vie,
Car je lui dois de doux baisers d'adieux.

J'étais bien loin quand sa morne prunelle,
En me cherchant se voila pour toujours.
Faut-il mourir quand on est jeune et belle?
Serment d'aimer promet de si beaux jours.
A mon bonheur portiez-vous donc envie,
Dieu qui si tôt la rappelez aux cieux?
Ah ! rendez-la pour une heure à la vie,
Car je lui dois de doux baisers d'adieux !

Son dernier mot qu'étouffa l'agonie
Ce fut mon nom ! Ah ! qu'elle dut souffrir !
A son chevet pas une voix amie
Ne vint lui dire : Espère, il peut venir !
Comme une fleur sur sa tige flétrie,
Elle courba son front silencieux !
Ah ! rendez-la pour une heure à la vie,
Car je lui dois de doux baisers d'adieux !

. . . .

Tous ces baisers d'adieux, tous ces baisers transmis, nous rappellent un bien beau baiser maternel, transmis également, chanté dans la *Carmen* de Bizet (1).

José

Eh bien, parle... ma mère...

Micaela

J'apporte de sa part, fidèle messagère,
Cette lettre.

José

Une lettre.

Micaela

Et puis un peu d'argent
Pour ajouter à votre traitement,
Et puis...

(1) L'on sait que les paroles de cet opéra, inspiré par Prosper Mérimée, ont pour auteurs Meilhac et Halévy.

José

Et puis?

Micaela

Et puis?... vraiment je n'ose,
Et puis... encore une autre chose
Qui vaut mieux que l'argent, et qui, pour un bon fils,
Aura sans doute plus de prix.

José

Cette autre chose, quelle est-elle?
Parle donc.

Micaela

Oui, je parlerai ;
Ce que l'on m'a donné, je vous le donnerai,
Votre mère avec moi sortait de la chapelle,
Et c'est alors qu'en m'embrassant,
Tu vas, m'a-t-elle dit, t'en aller à la ville :
La route n'est pas longue, une fois à Séville,
Tu chercheras mon fils, mon José, mon enfant...
Et tu lui diras que sa mère
Songe nuit et jour à l'absent...
Qu'elle regrette et qu'elle espère,
Qu'elle pardonne et qu'elle attend ;
Tout cela, n'est-ce pas? mignonne,
De ma part tu le lui diras,
Et ce baiser que je te donne,
De ma part tu le lui rendras.

José (très ému)

Un baiser de ma mère?

Micaela

Un baiser pour son fils.
José, je vous le rends comme je l'ai promis.

Micaela se hausse un peu sur la pointe des pieds et donne à don José un baiser *bien franc, bien maternel.*

Lorsqu'un amoureux est trop audacieux pour prendre le baiser qu'il désire, — *prendre* ou *donner*,

on ne saurait dire, — il le transmet, ainsi qu'on en peut juger par cette pièce légère et charmante de Henry d'Erville, le *Baiser au Porteur* :

BAISER AU PORTEUR

Ami Baby, va-t'en vers la « Madame » en rose
A qui ses fleurs de bal, lutinant ses cheveux,
Chuchotent dans le cou mainte gentille chose...
Elle aime les Enfants étant simple comme eux.

On l'aime aussi. Plus d'un que l'âge rend morose
Croit qu'il fait nuit quand elle abaisse ses grands yeux.
On le lui dirait bien : mais — tu comprends..on n'ose !
Je t'expliquerai ça... quand tu seras plus vieux.

Donc : mets à tes quatre ans leur plus joli sourire ;
Et, très insidieux, tâche qu'elle t'attire
Sur ses genoux... malgré la robe — et — dans ses bras,

Quand elle aura baisé ton front, voire ta lèvre :
Ce baiser dont, hélas ! nous autres on nous sèvre...
Moi qui suis ton ami... tu me l'apporteras !

Henry d'Erville.

D'ailleurs, le classique *Kama Soutra* ne dit-il pas : « Quand on baise un enfant que l'on tient sur ses genoux, ou une image, ou une statue, en présence de la personne aimée, c'est le *baiser que l'on transmet ?* »

Lorsqu'un père, lorsqu'une mère baisent leur enfant, bien souvent, et à leur insu, c'est un baiser d'amour, un baiser reconnaissant, transmis à l'épouse, au mari.

* * *

Ton buste éblouissant de blancheur et de force,
Se roidit, les bras repliés,
Sous mes baisers multipliés !

Axiome de M. de La Palisse :

Pour baiser, il faut au moins une bouche, sinon deux. Je ne sache pas qu'on ait jamais chanté la

bouche de l'homme ; (1) les plus passionnées poètesses n'ont chanté que la moustache, la moustache frôleuse, la moustache finement chatouilleuse. Par contre, la bouche féminine a été chantée sur tous les tons.

Voyez Benserade :

Bouche vermeille au doux sourire,
Bouche au parler délicieux,
Bouche qu'on ne saurait décrire,
Bouche d'un tour si gracieux,

Bouche que tout le monde admire,
Bouche qui n'est que pour les dieux,
Bouche qui dit ce qu'il faut dire,
Bouche qui dit moins que les yeux,

Bouche d'une si douce haleine,
Bouche de perles toute pleine,
Bouche, enfin, sans tant biaiser,

Bouche la merveille des bouches,
Bouche à donner de l'âme aux souches,
Bouche, le dirai-je, à baiser.

Benserade.

Et voyez Théophile Gautier, — du moins la pièce suivante lui est attribuée :

Je sais un nid charmant et tendre,
Où niche l'oiseau bleu du cœur,
L'oiseau dont nul ne peut entendre
Sans tressaillir l'accent vainqueur ;

Nid plein de grâces sans pareilles,
Qui, sous un rayon de gaîté,
Scintillent comme des abeilles
Dans l'or des aurores d'été.

(1) Une exception. Dans le *Cantique des Cantiques,* l'Épouse dit en parlant de l'Époux : « Son palais n'est que douceur... »

Formé de fleurs fraîches écloses,
Œuvre admirable de l'amour,
Des perles, des feuilles de roses
Dessinent son riant contour.

Ecrins délicieux que dore
La jeunesse en traits éclatant
D'où s'échappe, ailée et sonore
La vive chanson du printemps ;

D'où sort une divine haleine,
Comme d'un calice vermeil
Qui livre aux souffles de la plaine
Son sein tout baigné de soleil.

Nid séducteur où rit l'ivresse,
Cachant ses secrètes ardeurs,
Comme une coupe enchanteresse
Dont les bords sont voilés de fleurs.

Plus mignon qu'un nid d'oiseau-mouche,
Plus frais qu'un cœur de rose-thé,
Ce nid ravissant... c'est ta bouche,
Doux paradis de volupté,

Où les désirs, ramiers fidèles,
Volent toujours inapaisés,
Et vont provoquer à coups d'ailes,
L'essaim palpitant des baisers !

Attribué à Théophile Gautier.

*
* *

Et sache qu'en amour aussi bien qu'en affaire
La langue fut toujours une arme nécessaire.

(*Vieux théâtre de Boissy*).

La langue n'a rien à envier aux lèvres. La langue féminine bavarde, — mais lorsqu'elle bavarde, cela ne nous rappelle-t-il point encore des situations?

Dieu ! que les femmes sont bavardes !
Faut qu'elles parlent sans raison.
Dans les lavoirs ou les salons,
Marquises, bourgeoises, poissardes,

Dieu ! que les femmes sont bavardes !
— Et patati, et patata ! —
« *R'gardez par ci, r'gardez par là,* » :
Partout, des femmes qui bavardent...

Et de quoi, — de quoi ! — parlent-elles?
De corsages et de dentelles,
Des affaires du mois dernier...

Leurs langues marchent, roses, roses,
Les femmes causent, causent, causent...
Que voulez-vous... *c'est leur santé* !

J'aime à voir les évolutions
De leurs langues, roses chiffons,
Qui rappellent des situations.

Grécourt a vanté le rose chiffon, l'actif organe :

LA LANGUE

Ce n'est point ta charmante bouche,
Ni tes lèvres de corail,
Ni tes dents dont l'émail
Si sensuellement me touche ;
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

Pour mettre le comble à ma flamme,
Je te quitte des beautés
Dont les cœurs sont enchantés ;
Que faut-il pour me ravir l'âme?
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

D'où vient qu'avec tant d'efficace
Je te parle sans parler,
Regarde sans regarder,
M'agite sans sortir de place?
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

Qui seul toute la nuit peut plaire,
Toute la nuit contenter,
Et pour devise porter :
Plus on fait, plus on le veut faire?
C'est ta langue qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

Quel est le vrai jeu de Cythère,
Ce jeu si rempli d'appas?
Non, ma Philis, ce n'est pas
Tout ce que pense le vulgaire !
C'est ta langue, qui fait si bien
Cela, sans quoi l'Amour n'est rien.

Grécourt.

Il y a à citer un bien joli mot de Jean de Mitty.

Une jeune institutrice, qui lui donnait des leçons d'anglais (?) s'évertuait à lui enseigner la prononciation, assez difficile, du *th* — qui équivaut à *zeee*... Il faut, pour bien prononcer ce *zeee*, le zeeezayer du bout de la langue un peu serré entre les dents.

Et la petite, dans l'ardeur de son métier, s'écriait :

— Tenez ! comme ça... Mettez votre langue ici !

Et Jean de Mitty ajoute : C'est ce que je fis aussitôt.

Dans le populaire, on appelle cela faire une langue. L'expression n'est pas délicate.

*
* *

L'ANGLAISE (1)

Je ne sais pas l'anglais, et la pauvre petite
Ignorait le français... Je lui faisais tout bas
Des serments insensés qu'elle n'entendait pas...
Elle me répondait, toute rose, et très vite.

(1) Extrait du recueil : *Mes Maîtresses.*

Alors je l'entraînai vers le lit large et bas,
Mais, la charmante *miss*, bien loin d'être interdite,
Se révéla maîtresse et m'ouvrit ses deux bras :
Nous parlâmes alors une langue explicite...

Car deux jeunes amants seront toujours vainqueurs
Lorsqu'un même désir a troublé leurs deux cœurs
Et fustigé le sang dont leur chair est pétrie...

Eros, le petit dieu des folâtres amours,
Règne en tout et partout : il n'a pas de patrie,
Et les vrais amoureux se comprennent toujours !

*
* *

La langue n'a pas toujours joué son rôle dans le baiser. Cette mode nous viendrait d'Italie, s'il faut en croire Bonaventure des Périers... Moi, je crois qu'elle vient de Cythère, simplement. Rapportons tout de même le petit conte de Bonaventure... *D'un gentilhomme qui mit sa langue dans la bouche d'une demoiselle en la baisant.*

« En la ville de Montpellier, y eut un gentilhomme, lequel nouvellement venu au dit lieu, se trouva en une compagnie où on dansait. Entre les dames qui étaient en cette tant honnête assemblée, était une damoiselle, de bien bonne grâce, laquelle était veuve et encore jeune. Je crois qu'ils dansèrent la piémontaise, et fut question de s'entrebaiser. Il advint que ce gentilhomme se prit à cette jeune veuve. Quand ce vint à baiser, il en voulut user à la mode d'Italie où il avait été ; car, en la baisant, il lui mit sa langue en la bouche, *laquelle façon était pour lors bien nouvelle en France* ; *et est encore de présent*, mais non pas tant qu'alors ; car les Français commencent fort à ne trouver rien mauvais, principalement en telle matière. La damoiselle se trouva un peu surprise d'une telle pigeonnerie ; et, combien qu'elle ne sût pas prendre les choses en mal, si est-ce qu'elle regarda ce gentilhomme de fort mauvais œil ; et si ne s'en put taire ; car, bien peu après, elle en fit le conte en une

compagnie où elle se trouva ; à laquelle un personnage qui était là, et qui peut-être lui appartenait en quelque chose, lui disait ainsi :

« Comment avez-vous souffert cela, mademoiselle? C'est une chose qui se fait à Rome et à Venise, en baisant les courtisanes. » La damoiselle fut fort fâchée, entendant, par cela, que le gentilhomme la prenait pour autre qu'elle n'était ; tant, qu'avec l'instance que lui en faisait ledit personnage, elle se mit en opinion que, si elle laissait cela ainsi, elle ferait grand tort à son honneur. Sur quoi, après avoir songé des moyens uns et autres d'en rechercher (1) le gentilhomme, il ne fut point trouvé de meilleur expédient que de le traiter par voie de justice, pour mieux en avoir la raison et à son honneur. Pour abréger, elle obtint incontinent un ajournement personnel contre son homme, pour les moyens qu'elle avait en la ville, lequel ne s'en doutait point autrement, jusque à tant que le jour lui fut donné. Et parce qu'il n'était pas de la ville, combien qu'il ne fût de loin de là, ses amis lui conseillèrent de s'absentter pour quelque temps, lui remontrant qu'il n'aurait pas du meilleur, et qu'elle, qui était apparentée des juges et des avocats, lui pourrait faire telle poursuite qu'il en serait fâché : car de nier le fait, il n'y avait point d'ordre ; d'autant que lui-même l'aurait confessé en quelques compagnies, où il s'était trouvé. Mais lui, qui était assuré, n'en fit pas grand cas , et répondit qu'il ne s'enfuirait point pour cela, et qu'il savait bien ce qu'il avait à faire.

« Le jour de l'assignation venu, il se présenta en jugement, où y avait assez bonne assemblée pour ouïr débattre ce différend, qui était tout divulgué par la ville. Il lui fut demandé d'unes choses et autres : « Si un tel jour il n'était pas en une telle danse ? Il répondit que oui. « S'il ne connaissait pas bien la dame complaignante? » Il répondit qu'il ne la connaissait que de vue, et qu'il voudrait bien la connaître mieux. « S'il voulait dire, ou maintenir qu'elle fût

(1) Poursuivre, demander raison.

autre que femme de bien? » Répondit que non. « S'il était pas vrai qu'un tel soir il l'eût baisée? » Répondit que oui. « Voire-mais, vous lui avez fait un déshonneur grand, ainsi qu'elle se plaint? « Et lui, de le nier. « Vous lui avez mis votre langue en sa bouche. — Eh bien, quand ainsi serait? dit-il. — Cela ne se fait, dit le juge, qu'aux femmes mal notées : ce n'était pas là où vous deviez adresser. » Quand il se vit ainsi pressé, alors il répondit : « Elle dit que je lui ai mis la langue en la bouche ; quant à moi, il ne m'en souvient point. Mais pourquoi ouvrait-elle le bec, la folle qu'elle est? « Comme à dire : Si elle ne l'eût ouvert, je ne lui eusse rien mis dedans. Mais à ceux qui entendent le langage du pays, il est un peu de meilleure grâce : *Et per che badava, la bestia*? C'est-à-dire : Pourquoi bâillait-elle, la bête? Voire-mais, qu'en fut-il dit? Il en fut ri, et les parties hors de Cour et de procès ; à la charge pourtant qu'une autre fois elle serrerait le bec, quand elle se laisserait baiser. »

*
* *

Accours ! je suis las et succombe,
Viens en mon cœur, viens en mes bras,
De ma lèvre tu recevras
Le baiser doux de la colombe.

A. Gallais.

Les animaux échangent entre eux certaines caresses linguales... Le chien lèche la chienne, la chienne lèche ses petits, — comme d'ailleurs presque toutes les femelles. Mais ces caresses ne peuvent être assimilées au baiser. Nous donnerons dans notre anthologie une fort belle page de l'entomologiste Fabre, sur les caresses des insectes, qui sont parfois tres amoureux et se livrent à des coquetteries.

Les colombes, — et quelques espèces d'oiseaux, — échangent presque constamment d'amoureux frottements, bec à bec. Ces charmants volatiles connaissent donc le baiser. Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, que les pigeons ont pu très bien *apprendre le baiser aux hommes.*

Nous nous vîmes, un soir, au jardin, sans témoins.
Je dus m'agenouiller. Pareils aux tourterelles,
Bec à bec et mêlant la blancheur de leurs ailes...
Nous fîmes ce que font les rustres dans les foins.

Moi sur toi, toi sous moi, devant la pâle lune,
Lassé, je caressais ta chevelure brune,
Et je suçais ta lèvre ainsi qu'un fruit confit.

*
* *

L'EXTASE D'UN BAISER

C'est fait ! je n'en suis plus, Elize, je me meurs !
Ce baiser est un sceau par qui ma vie est close ;
Et comme on peut trouver un serpent sous des fleurs
J'ay rencontré ma mort sur un bouton de rose.

Tristan l'Hermite.

Voici, fantaisiste et passablement libre, la définition et la classification des baisers par le poète Alphonse Gallais, docteur ès-sciences amoureuses et sociales :

« Le Baiser, ce trésor des trésors, est la première et la meilleure caresse du jeu d'amour... Le baiser ! C'est la clef d'or de la Vie ! la porte ouverte aux sublimités terrestres !... Le baiser, qui charme les lèvres et fait naître un étrange et délicieux vertige à l'âme, est la plus troublante, la plus pénétrante, la plus exquise d'entre les caresses. Il ne laisse après lui nul regret, nul penser qu'entache morbidement l'horrible amertume... et l'on va pas à pas, douillettement embué de son ouateux souvenir, jusqu'au glas, logique et justicier, du bon repos sans fin.

. . . .

Les baisers sont de deux sortes.

1° Les baisers préliminaires, dits baisers innocents.

2° Les baisers énervateurs, dits provocateurs, qui mènent fatalement, sur un chemin de griserie, au summum voluptueux déterminant l'étreinte.

Les baisers innocents se prodiguent mignonnément, alors qu'on est recouvert d'une artificielle décence, autrement dit de cet amoncellement d'étoffes en-

combrantes qui constitue l'imbécile costume (*docteur ! docteur !*) sur les parties charnelles découvertes et conséquemment offertes. Les seconds sont semés en fièvre par tout le corps, dès l'instant où l'on est harmonieusement beaux de vérité et prêts au combat fol d'où surgissent les descendances.

Voici, par ordre d'intensité émouvante, la série rose pâle des baisers innocents, dont font débauche, soit au grand jour, soit en quelque puérile cachette, les palpitants de désir privés de liberté complice :

1° *Le baiser hirondelle.* — C'est celui que s'adressent les amoureux, du bout des doigts frôlant les lèvres pour s'en détacher en un geste éperdu de grâce, soit qu'ils s'aperçoivent au passage, soit qu'ils se quittent, langoureusement tristes, à la suite d'une causette où longuement, tout miel et câlinerie, ils ont conféré sur le brûlant sujet des heures prochaines de bonheur complet que point ne saurait obscurcir le plus faible nuage. Ce baiser est le plus poétique de tous ; il n'est qu'un frisson à distance, mais frisson entraînant sur son sillage un monde inconcevable d'instinctives promesses.

2° *Le Baiser sur le bout des doigts* de l'idole accueillante, qui se dépose timidement, plein d'hésitation, en tremblant comme une feuille, le cœur frappant à tout rompre, interrogeant muettement, quoique grandiose d'éloquence, celui de la chère adulée, lui demandant, modeste et respectueux, la faveur d'oser davantage.

3° *Le baiser sur la main*, donné par le soupirant à son amie, de façon polie et adorative, tandis qu'il songe, à part soi, que la menotte qu'il effleure des lèvres sera quelque jour — combien lointain, hélas ! la dispensatrice merveilleusement experte des plus voluptueux *caressis* (*Docteur, vous créez le mot*).

4° *Le baiser sur le front.* — Doux et virginal, il est l'indice et le témoignage d'une idolâtrie souveraine. C'est le baiser quasi-fraternel des fiancés qui n'ont guère la mime, bien que ne pensant intérieurement qu'à cela, de s'occuper mentalement des mille et une petites combinaisons, aussi agréables au dégusté

qu'intelligemment imaginées, de l'Etreinte charnelle, marieuse de sexes et charmeuse sans rivale des nuictées à deux !

5° *Le baiser sur les cheveux* qui se perd follement, éperduement, faisant penser que la receveuse de caresses possède encore une infinité de petits cheveux drôlets, frisotant en boucles touffues... (*Par pitié, docteur* !)

6° *Le baiser sur les yeux.* — Très tendre, il met un voile charmant sur les paupières languissantes, qui se fermeront, au jour de la rencontre bienheureuse en chambrette close, sous le feu dévorateur (*hum !*) de caresses plus vives.

7° *Le baiser sur le cou.* — Ce baiser, troublant à l'extrême, allume des convoitises en la chair de l'amante dont les yeux convulsés se chargent de langueur.

8° *Le baiser sur l'épaule*, lent et d'ardeur brûlante, éveille en le penser de l'amant l'image ensorcelante du dévêtement de sa mie, à l'heure tant désirée du premier et décisif tête à tête, loin des curieux, des jaloux et des médisants. (*Le docteur a souffert de la méchanceté du monde !*)

9° *Le baiser sur la nuque*, très prolongé, infiniment chatouilleur, excite terriblement la faim charnelle de l'aimée, toute frissonnante sous l'effet de la frôleuse, perverse et alliciante caresse.

10° *Le baiser sur les lèvres.* — Le plus doux, le plus pur, le plus suave de tous les baisers. C'est la communion sainte de la rose à la rose, l'union majestueuse des royales pourpres charnues, le cachet merveilleux de l'amour idéal. Il traverse le corps des amants qui l'échangent d'un long et indéfinissable frisson de chair et d'âme.

Quand le galant baise sa mie sur les lèvres, elle place ses mains sur les épaules de celui qui la tient sous le charme.

Il lui encercle amoureusement la taille de ses deux bras ; ou bien la lui entoure d'une main en la soutenant derrière la tête, ou encore l'attire contre lui; à moins que, doigts entrelacés, les bras pendant le long

du corps, les favoris d'Eros ne se rivent étroitement l'un à l'autre durant le baiser... Leurs corps, secoués de longs tressauts, s'accolent en un spasme ; un long frisson leur court par les mœlles, accélère leurs battements de cœur en un flot de pourpre sanguine élancé vers les visages.

Tous deux oublient qu'il est un monde et qu'il existe des lois... Le souci des convenances disparaît de leur horizon. Pâmés d'allégresse, ils semblent prêts de s'évanouir !

O la magie sublime du baiser sur les lèvres !

C'est la caresse dominante qui, à peine posée au début, va jusqu'au crescendo spasmodique, en rôdant finement, longue, mutine, légère et timide dès l'abord, pour se fixer plus tard, au bout d'une minute, et se coller en ventouse — telle une pieuvre étreignant un marin dans l'abîme — plongeant les êtres dans un océan d'extase fondante, sous un frisson étrange d'acuité qui émeut la violence du désir intensif des deux acteurs délirants en sa conjugaison lente...

Par lui, la Vierge tressaillante se trouve animée d'une sensation neuve qu'elle apprendra bientôt tout entière, religieusement abandonnée. Elle est prête au sacrifice de sa virginité chancelante, offerte en pensée. Elle appelle, à grands cris d'âme, l'exaucé de son désir instinctif autant qu'impérieux, débarrassé tout à coup des voiles épais d'une antique et sotte pruderie. Les profonds soupirs qui s'exhalent de sa gorge oppressée et séchée par la fièvre, le trouble de ses yeux qui se convulsent et s'embuent sous un brouillard de larmes voluptueuses, dépeignent la folie où l'a plongée la radieuse caresse. Elle se donne, chancelante, anxieuse de respirer la joie qu'à présent elle devine, quoique matériellement elle ignore... Elle veut savoir !... Adieu la vertu ! Bonsoir la fausse pudeur !... Elle veut vibrer de tout son être adorable et docile : digne fille de Vénus, elle veut vivre, enfin, et se révéler Femme, pour apprendre et donner sans arrêt du Bonheur !

. . . .

Le baiser de la lèvre à la lèvre comporte douze

temps distincts, gamme câline et remueuse qui naît en un *dolce* et se meurt *furioso*, en un râle béat entremêlé de soupirs.

1° *Le baiser idéal.* — Les deux amants, les yeux dans les yeux, unissent leurs bouches face à face et s'embrassent doucement, longuement, en un très léger frôlement des lèvres frémissantes.

2° *Le baiser de flamme.* — Les deux tourtereaux se trouvant face à face, l'amante colle goulument ses deux lèvres épanouies sur celle de son galant et les presse avec autant de passion que d'ivresse.

3° *Le baiser incliné.* — Les deux amoureux, têtes gracieusement inclinées en sens inverse, accolent leurs lèvres et goûtent l'infini.

4° *Le baiser renversé.* — L'amant, d'une main légère, incline de côté le visage de sa maîtresse et lui baise longuement les lèvres en lui prenant de l'autre main le menton qu'il caresse avec douceur.

5° *Le baiser pressé.* — L'amante saisit avec ses lèvres la lèvre inférieure de son galant et l'attire dans sa bouche en lui imprimant un mouvement de succion.

6° *Le baiser double.* — La belle baise en la suçant la lèvre inférieure de son ami, tandis que celui-ci lui suce la lèvre supérieure.

7° *Le baiser touchant.* — L'idole desserre les dents et caresse du bout de la langue les lèvres pâmées de son adorateur.

8° *Le baiser de la louve.* — L'amante, tout en la baisant, mordille légèrement la lèvre inférieure de son chéri.

9° *Le baiser agrafé.* — La belle happe avec ses lèvres celles de son galant et semble vouloir les lui ravir.

Alphonse Gallais.

Les 10e, 11e et 12e baisers, *le combat de la langue, la langue annulaire, le jeu de la langue et des dents* peuvent n'être pas décrits. Les amants chers au divin docteur sauront les inventer au besoin.

*
* *

« Voyez un peu ces tourterelles
« Qui s'entrebaisent nuit et jour,
« Et qui rallument leur amour
« Avecque le vent de leurs ailes.

de l'Hermite.

S'il vous plaît, ne confondons point *baiser* et *bécot* ; en argot, bécot veut dire baiser, mais en argot amoureux, bécot veut dire baiser léger, baiser mutin, baiser peu prolongé, — petit baiser... (1). M. Strauss, jeune poète de talent, va, mieux que nous, dire toute la différence de *bécot* à *baiser*, et de baiser à *suçon*.

LE BÉCOT

Il est si menu, si léger, si souple, qu'il attaque le corps chéri sur tous les points à la fois. — On le croit en haut, il est en bas. — Il sautille et ne peut voir un coin de chair blanche sans voltiger autour.

On le sent à peine lorsqu'il se pose. — Il joue à cache-cache avec le visage aimé. — Le lobe de l'oreille, l'aile du nez, le creux des yeux et la mousse de l'aisselle sont ses cachettes favorites.

Mais ce jeu l'épuise et le chétif, tout à coup, tombe et s'assoupit longuement sur le bout rose du sein qui tremble comme une fleur sous le poids d'une guêpe.

LE BAISER

Dans le creux de ma main, comme une pêche mûre qu'on détache de l'arbre, j'ai soulevé le menton de ma petite amie. Sa tête s'est renversée et ses yeux ont rencontré les étoiles, puis ils m'ont fait don des reflets puisés dans le ciel.

De se sentir soutenu par ma grosse main, son corps se crispa, si menu, si mince et si nerveux, qu'il sem-

---

(1) *Bécot* nous paraît provenir moins de *baiser* que de *bec*. Cela voudrait dire : baiser d'oiseau. Les oiseaux, on le sait, se becquètent amoureusement.

blait un ressort tendu prêt à sauter — et ses dents jaillirent, splendidement blanches.

De ses lèvres entr'ouvertes, mes lèvres se sont approchées ; longuement, je bus à la source les baisers humides.

Et son rire et ses petits cris en gonflant sa gorge tiède, bruissaient comme l'eau sur les cailloux blancs...

LE SUÇON

Près de son amant, la petite femme s'est accroupie. Elle est nue. Goûlument, sa bouche s'est collée au cou de l'ami, sous l'oreille, son petit coin, à elle, encore ombré par les baisers d'hier... Ses lèvres font le vide et cette ventouse humaine tire, tire, à fleur de peau, le sang de l'adoré.

« Tu me fais mal ; laisse, laisse, petite chérie ». — Mais sa tête mignonne fait : « Non, non » et sa langue frétille sur la plaie toute chaude. — « Tu me fais mal, laisse, laisse, tu me fais mal ». Il la repousse, la pince un peu. Mais son torse, enserré par deux petits bras se plie et tombe sur le lit blanc...

Alors, acharnée, le chevauchant et le couvrant de son corps qui se soulève et se recourbe, la petite nerveuse prolonge le supplice et met sur son baiser le cachet d'une morsure.

Puis, elle se redresse et tournant entre ses mains la pauvre tête blessée : « Montre, montre, oh ! mon chéri, mon chéri, c'est tout noir ! »

Marcel Strauss.

* * *

Femme au sourire gai qui vends ton corps, si beau !
Gâcheuse d'idéal et de semence humaine !...

Baiser chaste, ou baiser pervers?

A cette question, l'homme n'a jamais bien su répondre ; l'idéal, qui s'élève en lui, lui fait aimer le doux baiser de la vierge, — et le quadrupède qui sommeille en son cœur lui fait préférer souvent le baiser

de la courtisane. Alfred de Musset, qui fut toute sa vie écartelé par l'idéal infini et le vice rongeur, s'est montré un jour — ou une nuit — très formel dans la pièce suivante... Il devait être ivre lorsqu'il l'écrivit, car elle abonde en répétitions.

CE QU'IL ME FAUT

Chantez, chantez encor, rêveurs mélancoliques
Vos doucereux amours et vos beautés mystiques
Qui baissent les deux yeux ;
Des paroles du cœur vantez-nous la puissance,
Et la virginité des robes d'innocence,
Et les premiers aveux !

Ce qu'il me faut à moi, c'est un amour qui brûle,
Et comme un dard de feu dans mes veines circule,
Tout rempli d'alcool ;
C'est une courtisane enivrée et folâtre,
Dansant autour d'un punch à la flamme bleuâtre,
Et buvant à plein bol !

Ce qu'il me faut, à moi, c'est la brutale orgie,
La brune courtisane à la lèvre rougie,
Qui se pâme et se tord ;
Qui s'enlace à vos bras dans sa fougueuse ivresse,
Qui laisse ses cheveux se dérouler en tresse,
Vous étreint et vous mord !

C'est une femme ardente autant qu'une Espagnole,
Dont les transports d'amour rendent la tête folle,
Et font craquer le lit ;
C'est une passion forte comme une fièvre,
Une lèvre de feu qui s'attache à ma lèvre
Pendant toute une nuit !

C'est une cuisse blanche à la mienne enlacée,
Un regard embrasé d'où jaillit la pensée ;
Ce sont surtout deux seins,
Fruits d'amour arrondis par une main divine,
Qui tous deux à la fois vibrent sur la poitrine,
Qu'on prend à pleines mains !

Eh bien ! venez encor me vanter vos pucelles,
Avec leurs regards froids, avec leurs tailles frêles,
Frêles comme un roseau,
Qui n'osent de leur doigt vous toucher, — ni rien dire,
Qui n'osent regarder et craignent de sourire,
Ne boivent que de l'eau !

Non ! vous ne valez pas, ô tendre jeune fille,
Au teint frais et si pur caché sous la mantille,
Et dans le blanc satin,
Non, dames du grand ton, en tout, tant que vous êtes,
Non, vous ne valez pas, femmes dites honnêtes,
Un amour de catin !...

Alfred de Musset.

Une cuisse blanche, la courtisane vous l'offre certainement, et avec aise, mais « un regard embrasé d'où jaillit la pensée »? Pourquoi pas le génie !... Enfin, poète infortuné, un amour de catin s'est de tout temps *payé*, et les baisers payés, aussi savants qu'ils soient, n'ont guère de saveur.

. . . .

Dans une petite étude, le *Baisers et les Seins*, Maxime Hurlferd, auteur des *Enfers lubriques et Sataniques*, s'est plu à critiquer l'indifférence du baiser de la courtisane, — travail rétribué ! et dont l'ardeur suit la générosité du client (*miché*), acheteur de caresses, trafiquant de baisers.

« Les lèvres, cet organe qui donne la sensation la plus douce de l'amour, n'ont été, à l'origine, qu'un organe maternel secondaire, plus tard un organe érotique. La longue éducation qui est nécessaire à l'enfant pour apprendre le baiser qu'il ne pratique qu'après trois mois, démontre que cet acte n'est pas naturel et que ce n'est que la continuation de l'acte de sucer ou de lécher. Chez presque tous les peuples sauvages et chez certains demi civilisés, le baiser est inconnu comme symbole d'amour.

« Dans les anciens poèmes Hindous on ne trouve jamais de baisers érotiques, le seul dont il est fait mention est celui maternel ; tandis que dans les poèmes

plus modernes de ce peuple, on trouve douze espèces de baisers.

« De nos jours le baiser d'amour provoque le désir, l'augmente, l'entretient et quand il est satisfait le provoque encore. Mais il faut entendre par le baiser, le baiser sur la bouche ; en amour les autres ne comptent pas.

« Une femme, par intérêt, par coutume, par dépravation, se donnera entièrement et savamment, mais son baiser ne deviendra quelque chose que si elle aime.

« Elle vend sa personne, mais elle donne son baiser.

« Pour certaines femmes, le baiser est le hors-d'œuvre d'un festin, pour d'autres c'est le plat de résistance.

« Il est inutile d'aller à l'école du baiser, d'instinct, il peut être savant. Cependant beaucoup de femmes très éprises n'ont jamais rien compris au baiser. Elles le reçoivent et ne savent pas le rendre, elles tendent leurs lèvres en cul de poule, ferment la bouche, serrent les dents et croient que c'est comme ça !

« D'un baiser souvent dépend une longue liaison ; s'il plait, on ira plus loin ; s'il déplait, tout est fini.

« Il ne faut pas que trop de temps s'écoule entre le baiser et ses conséquences, si on le peut, il ne faut pas laisser refroidir ; une bouche refroidie s'interroge, raisonne et quelquefois sa propriétaire échappe.

« Le baiser mystique, donné dans le vide, non pas avec les lèvres, mais avec l'âme enfiévrée de passion, est le plus sensuel des baisers. Inconsciemment il est plein de désirs.

« Le baiser de la courtisane qui se donne est emporté, il est fougueux, il manque de délicatesse et de saveur. Elle a oublié le baiser d'avant la chute. Le baiser de celle qui se vend est le plus mauvais des baisers. Elle est étonnée qu'on tienne à si peu de chose, n'y attache aucune importance et méprise souvent celui qui le lui demande.

« Jean Second, au XVIIe siècle, a chanté le baiser en dix-neuf strophes; la dernière surtout est à citer :

Unis étroitement ta bouche avec la mienne
Que ton souffle amoureux tous les deux nous soutien-
[ne,
Jusqu'au moment suprême où lassés de plaisir,
Et toujours dévorés des fureurs du désir,
Dans un dernier baiser, dans un baiser de flamme
Nos deux cœurs réunis n'exhalent plus qu'une âme !

« On ne saurait nier que les mamelles représentent, seulement pour l'homme civilisé, un facteur érotique, un attrait extrêmement puissant dans l'amour, mais que chez les sauvages, jamais elles n'ont eu cette destination. C'est ce qui prouve que les organes sexuels que nous croyons en général être secondaires, ne sont à l'origine que de véritables organes maternels. Les mamelles, en effet, chez tous les peuples sauvages, même en Afrique chez les demi civilisés, sont si peu érotiques et tellement limitées à la fonction de la maternité, que l'Européen qui joue avec les seins y fait l'effet d'un homme qui mettrait chez nous des intentions érotiques à badiner avec le nez d'une femme !

« L'excitation que l'amour trouve dans les seins n'existait point aux temps primitifs. L'amour se concentrait alors dans les organes sexuels, comme chez les animaux. La civilisation provoque la pudeur en supprimant la nudité et le soin du corps affaiblit l'odeur, état de la féminité qui attirait le mâle. Les attraits qui dépendent de la vue et surtout du tact se développèrent et transformèrent les organes matériels de la femme en organe érotiques. Alors la sélection de la beauté détermina l'amour, la passion, le choix qui aux premiers âges n'existait pas.

L'affriolante pomme
Qui jadis perdit l'homme
Et le perd aujourd'hui
C'est le sein de la femme, image de ce fruit.

« Le sein, organe essentiel de la maternité est devenu un des attributs de la beauté le plus séduisant, et un stimulant de l'amour le plus caractérisé.

« Les tétons, dit Mercier, sont la dernière beauté qui vient aux femmes et la première qui est confisquée ; il est peu de femmes privilégiées qui les conservent comme Ninon. C'est pour cela qu'elles en ont un soin tout particulier et qu'elles confient leurs enfants au sein mercenaire des nourrices. La fleur des champs, que le papillon se plaît à baiser, s'effeuille enfin sous l'aile de l'insecte brillant ; ainsi la fleur d'un beau sein finit par se faner sous les caresses d'un indiscret amour. La rose de volupté ressemble à Titon dans les bras de l'amour ; chaque baiser la vieillit d'un lustre et le bouton du matin, le soir n'est plus qu'une épine. »

« Il est, en effet, démontré que les seins se flétrissent vite sous les caresses trop répétées. C'est bien la raison pour laquelle les prostituées sont si vite déchues de cet apanage de beauté.

Lise à quinze ans, avait un sein superbe,
La pauvre Lise à vingt ans n'en a plus.
Pourquoi, dit-on? C'est qu'aux chemins battus
On ne vit jamais croître l'herbe.

« On a comparé la consistance des seins jeunes à celles des fesses dodues d'un enfant à la mamelle, il paraît qu'au toucher, en fermant les yeux, l'illusion est complète.

« Les femmes ont toujours regardé une belle gorge comme un de leurs attraits le plus enviable, c'est pour cette raison qu'elles ont le soin de la montrer quand elles en ont ; et de la simuler quand elle leur fait défaut. Elles attachenttant de prix à ces appas de leur sexe, et elles seraient si honteuses d'en être déshéritées ou peu pourvues, que moins elles en possèdent, plus elles cherchent à en montrer.

« La poitrine est une région qui demande à être fortement accidentée. Dans un ménage il faut que l'épouse soit jeune et que le mari ait la fermeté. Malheureusement le carton constitue trop souvent une seconde nature et les corsets sont des digues que l'on oppose généralement à la marée basse.

« Lorsqu'on songe aux mille désirs, qui ont frissonné autour de certaines gorges parisiennes, dont pas une ride n'a fêlé le marbre blanc, on se demande de quelle façon on a dû les pétrir pour qu'elles ne soient pas rongées et émiettées» !

Puisque nous en sommes aux seins, citons les *Seins de Vierge* et les *Seins de Courtisane*, d'Alcide Bonneveau ; la vierge, devenue mère, verra ses seins déchus, — mais toujours respectables... Quant à la courtisane...

SEINS DE VIERGE

Rayonnants et légers comme des pénitents
Qui reviennent, le soir, d'un dur pèlerinage,
Les seins, qu'emprisonnaient la soie et le lainage,
Bombent en liberté leurs orbes rénitents.

La discrète lueur d'une morne veilleuse
Vacille dans la chambre aux nonchalants loisirs,
Tandis que, dilaté par l'afflux des désirs,
Chaque globe élargit sa pointe merveilleuse.

Comme un vaisseau vers d'invisibles archipels
Incline sa voilure, à la brise marine,
Vers des baisers lointains et vagues, la poitrine
Se gonfle, chuchotant de magiques appels :

« Beau jeune homme, que dans nos songes et nos rêves
Nous appelons, parmi l'éternité des nuits,
Viens trouver *l'inconnu* que cherchent tes ennuis,
Et les heures ainsi qu'à nous te seront brèves !

« Notre épiderme fin, doux comme du velours,
Notre épiderme est frais comme une odeur de menthe.
Viens ! nous sommes les fruits savoureux que l'amante
Tend aux cœurs fatigués des banales amours.

« Nous ignorons le musc, l'ambre et les aromates ;
Mais la virginité, ce parfum qui t'est cher,
Roule et flotte, enivrant, autour de notre chair
Où le plaisir n'a pas encore mis ses stigmates.

« Viens ! nous ne savons pas les lâches trahisons.
Un rêve éblouissant palpite en notre ligne.
Nous sommes les raisins de la joyeuse vigne.
Où l'on peut vendanger dans toutes les saisons.

« Un sang impétueux dans nos veines circule,
Suscitant des frissons brusques à fleur de peau,
Cependant nous vivons dans l'ombre d'un tombeau ;
Ainsi le veut, hélas ! ce monde ridicule.

« Nous, dont la pureté fut faite pour les yeux,
Dont la blancheur égaie et rit comme l'étoile,
Nous étouffons, serrés dans des tissus de toile,
Où ne doit pénétrer nul regard curieux.

« De quels plaisirs divins, ô monde, tu nous frustres !
O la libre fierté des corsages ouverts
Dans le flot d'amoureux timides ou pervers,
Sous le ruissellement prestigieux des lustres !

« Beau jeune homme, loin de la foule et de ses bruits,
Vers tes lèvres en fleur notre pointe se dresse :
Viens nous envelopper de ta vive caresse,
Et nous te bercerons dans la longueur des nuits. »

SEINS DE COURTISANE

Sans gaine séductrice, or, saphir, émeraude,
La courtisane étale un buste ravagé
Par les impérieux désirs, comme un verger
Où rôdèrent longtemps des voleurs en maraude.

Et maintenant les seins, — qu'elle tenait captifs, —
Libres de toute entrave et de supports fantasques,
Lamentables, flétris, hideux comme des masques,
S'écrasent sur le torse — élargis et plaintifs :

« Comme vous êtes loin, premier frisson des vierges !
Intumescence chaste et rose de la chair !
Printemps si parfumé, si lumineux, si clair,
Où nous avions l'éclat velouté des alberges !

« Et vous aussi, lèvres d'amants, qui suspendiez
La douceur des baisers à nos pointes vermeilles,
Comme on voit, dès l'aurore, un vol vibrant d'abeilles
Gourmandes se suspendre aux fleurs des amandiers.

« Oh ! les jours radieux, les heures frénétiques,
Lorsque nous nous dressions pour le combat d'amour,
Et tels, — que notre forme, au fier et pur contour,
Bomba le bouclier des légions antiques ! —

« Pommes aux flancs charnus, fruits de l'arbre divin,
Nous grisions le regard avec nos lueurs blanches,
Et nous étions la gloire et le trésor des branches
Où nul ne s'attardait et ne puisait en vain.

« Mais ceux-là, qui vers nous s'élançaient avec force,
Se détournent, le cœur plein d'un lâche mépris :
Car nous avons perdu notre vif coloris ;
La sève est impuissante à gonfler notre écorce.

« Après le printemps fou, l'irrésistible hiver !
Nul fard ne nous rendra la fraîcheur des alberges.
Comme vous êtes loin, premier frisson des vierges !
Intumescence chaste et rose de la chair ! »

Alcide Bonneveau.

Le baiser désorganisateur, mortel, de la courtisane, a été magistralement décrit par Paul Roinard, dans sa

CHANSON CRUELLE

Chez la goule, venez ! Mon rire trimphant,
Comme un bruit d'or tintinnabule !
Je fais l'enfant vieillard et le vieillard enfant,
Entrez tous dans mon prostibule !

Désirs, vibrez d'ardeurs ! Comme les papillons
Qu'un vertige pousse à la flamme ;
Venez l'aile battante en fiévreux tourbillons
A ma froideur vous geler l'âme.

Baisers, couvrez de vols aux froufrous de satin
Mes nudités ! Luxures vaines,
Car nul n'allumera le plaisir sur mon teint,
Mon sang est figé dans mes veines !

Aucun fumet grisant ne s'exhale vainqueur
De mes troublantes chairs sereines.
J'ai la beauté d'un corps qui m'aurait pas de cœur.
Et l'attirance des sirènes.

Je tente et refroidis. J'éteins en mes amants
Tout, sèves, souffles et pensées ;
Du cristal de leurs pleurs je fais des diamants
Où dorment leurs amours glacées.

De leurs dents, de leur barbe, aux neiges de mes seins
Je tisse des gaînes perlées,
Mon cou, mes bras, ma taille et mes jarrets sont ceints
De leurs prunelles enfilées.

Pour me poudrer, je pile en émail velouté
Les ongles de ceux que je tue ;
Je forme avec leurs cils tous les grains de beauté
Dont ma peau mate se ponctue.

Svelte en mon pantelant costume d'Arlequin
Fait de langues qui s'entremèlent,
Je valse en écrasant sous mon fier brodequin
Les cœurs tannés qui le semèlent !

Haut les hommes ! A moi !qui me renversera
En pâmoison sous ses caresses?
Mon cœur, mon âme et mes joyaux à qui mettra
Ma chair en sang, mon cœur en pièces !

Chez la goule, venez ! Mon rire triomphant
Comme un bruit d'or tintinnabule,
Je fais l'enfant vieillard et le vieillard enfant,
Entrez tous dans mon prostibule !

Paul N.-Roinard.

Tout réfléchi, nous préférons la lèvre rose au pur dessin qui jamais ne fut souillée, à la lèvre aimée de Musset, la lèvre « rougie », — la lèvre savamment aspirante des poulpes à tant la nuit.

FANNY LA COURTISANE

C'est, autour de Fanny, tout un concert de joie :
L'on fête avec entrain sa royale beauté.
Mais nul ne peut dompter l'implacable fierté
De cette âme affermie et qui jamais ne ploie.

Et l'or, les diamants, le velours et la soie
Ne peuvent égayer son visage attristé,
Quand Fanny, saccageant de pauvres roses-thé,
Les effeuille en la coupe où son chagrin se noie.

Je lis dans ses yeux noirs au regard infini,
Et j'y vois le pardon de la triste Fanny
Qui saurait le bonheur dans une étreinte offerte...

Son cœur est le cercueil d'un pauvre amour défunt,
Sa lèvre est une rose, une rose entrouverte,
...Dont le baiser menteur est hélas ! sans parfum.

Est-ce à dire que nous méprisons la courtisane?... Dieu nous garde d'une pareille lâcheté. La courtisane, sœur en malheur du poète, à droit, femme, à toutes les prévenances et au respect; plus que toute autre, elle est à plaindre... Et c'est pour cela que de poète à courtisane, il ne peut y avoir pour nous d'autre baiser qu'un baiser fraternel.

* * *

J'ai baisé certain soir ce corps de marbre rose.

Baisers de mâles :

MALES

L'homme brun sait attiser
Les feux des étreintes folles...
Son amour est sans paroles :
Son amour n'est qu'un baiser.

Le blond est plutôt mièvre,
Timide et sentimental...
Mais il sait donner la fièvre
De l'appétit génital.

L'homme roux est un vrai mâle :
Il aime sans fin, sans but...
Lorsqu'il couvre une chair pâle,
C'est un animal en rut.

Et l'homme à la tête chauve
En amour est négligent ;
Il est nul dans une alcôve,
— Mais il a beaucoup d'argent.

L'homme « à la tête chauve » tient ici la place du vieillard, car de jeunes hommes, atteints prématurément de calvitie, font encore très bien leur petit métier d'amoureux.

*
* *

Un jour, du haut de son balcon d'azur
Dieu regardait deux amants s'embrasser.
Aimez vous, disait-il, c'est pour rendre plus douce
La route où vous marchez que j'ai fait sous vos pas
Dérouler en tapis le velours de la mousse,
Embrassez-vous encor, je ne regarde pas.

Henri Murger.

Gerbe de baisers glanés au hasard de notre bureau de travail.

Et d'abord, honneur à Jean Second !... Nous avons choisi, dans les *Dix-Neufs Baisers* du poète, ses plus amoureux ; les voici, traduits du latin par M. Tissot, et extraits de la Psychologie de l'Amour, par P. Darblay :

PREMIER BAISER

Le sommeil sur Ascagne épanchait ses pavots ;
Vénus le voit, l'enlève, et volant à Paphos,
Sans réveiller l'enfant, à l'ombre le dépose :
Une forêt de fleurs l'environne, et la rose

Qui, vierge encor, du lis surpassait la blancheur,
De l'air autour de lui parfume la fraîcheur.
Le beau Troyen, couché sous ce nouvel ombrage,
Rappelle à la déesse une bien chère image,
L'image d'Adonis ; ce touchant souvenir
Réveille dans son cœur la flamme du désir.
Voilà mon Adonis ; oui, c'est lui, disait-elle.
Vingt fois pour l'embrasser se pencha l'immortelle,
Mais troubler le repos d'Ascagne ou d'Adonis !...
Ouvertes par l'amour, les lèvres de Cypris
S'égarent sur les fleurs qu'elle avait fait éclore ;
Au feu de ses baisers la rose se colore ;
Zéphir unit son souffle à leur douce chaleur,
Et caresse à la fois la déesse et la fleur.

De blanche qu'elle était, la rose purpurine
Frémit sous le toucher de la bouche divine,
La cherche avec amour, et, sensible aux désirs,
Rend baisers pour baisers, et plaisirs pour plaisirs.

Cependant sur un char qui semble avoir des ailes,
Dans le vague des cieux, de blanches tourterelles
Font voler la déesse autour de l'univers.
Sa bouche a murmuré quelques mots dans les airs ;
Et d'un peuple d'oiseaux les brûlantes tendresses
Déjà par le baiser préludent aux caresses.

Baume de nos chagrins, charme de nos douleurs,
Salut, tendres baisers, baisers enfants des fleurs,
Et de l'heureuse erreur des lèvres d'une amante !
Voici votre poète, il vous aime, il vous chante.
Vous vivrez dans ses vers tant que le double mont
Sur l'antique Phocide élèvera son front,
Tant qu'on verra l'amour inspirer au génie
Les chants harmonieux de la molle Ausonie.

TROISIÈME BAISER

Donne, donne un baiser, fille aimable et naïve ;
Tes lèvres sur ma bouche aussitôt ont volé ;
Mais, comme un faible enfant par la frayeur troublé,
Tu retires soudain ta lèvre fugitive.

Ce n'est pas là donner le baiser du plaisir :
C'est laisser un regret et donner un désir.

QUATRIÈME BAISER

C'est le nectar des dieux qu'un baiser d'Eucharis ;
Le souffle parfumé de sa bouche vermeille,
Plus léger que l'odeur de la suave iris,
Est plus doux que les sucs dont la prudente abeille,
Reine de ses larcins, sur les fleurs du rosier,
Compose un rayon d'or, dans son palais d'osier.
Eucharis, si ta bouche, à mes feux indulgente,
Consent à m'enivrer de ces baisers divins,
Je renais immortel dans les bras d'une amante ;
Le roi de l'univers m'invite à ses festins :
En m'offrant cet honneur, il faudra qu'il t'appelle
A siéger dans sa cour au rang d'une immortelle ;
Oui, sans toi, je renonce à la coupe des dieux,
Dussent-ils rejetant le maître impérieux,
Qui brille dans l'Olympe et gouverne la terre,
Me placer sur son trône et m'offrir son tonnerre.

CINQUIÈME BAISER

Souvent tes bras d'albâtre et souples comme un lierre,
Passés autour de moi, serrent ton bien-aimé ;
Suspendue à mon cou, je te sens tout entière
Presser mon front, mon sein, mon visage enflammé.
Ta bouche qui s'entrouvre et ressemble à la rose,
Sur la mienne, avec art, s'applique et se compose
Pour mieux donner baiser d'amour,
Tu m'attaques d'une morsure ;
Je venge aussitôt mon injure,
Ta douleur se plaint à son tour.
Mais bientôt une langue active,
Avec son dard voluptueux,
Livre cent combats amoureux
A ma langue faible et plaintive ;
Plus doux que le bruit du zéphir,
Plus frais encor que la rosée
Le souffle humide du plaisir
Coule dans ma bouche embrasée ;

Exhalé de la tienne, il réjouit mon cœur.
Plus calme et renaissant je respirais à peine ;
De tes lèvres soudain j'ai senti la chaleur
Et mon avide amante aspirer mon haleine
Que déssechait, hélas ! dans mon sein enflammé,
Un feu séditieux par Vénus allumé.
Eucharis, rends la vie à l'amant qui t'adore.
Mes vœux sont exaucés ; du feu qui me dévore
        Déjà tu calmes la fureur ;
        Comme un parfum qui s'évapore,
        Ton souffle humide et bienfaiteur
Rafraîchit tous mes sens et me ranime encore,
Source de mes transports, baisers délicieux !
Oui, l'Amour, je le jure, est le plus grand des dieux,
De l'Olympe et du monde il est le roi suprême ;
Mais la jeune beauté qui m'enchante et qui m'aime,
Dont un baiser me donne ou me ravit le jour,
Est au-dessus des dieux et commande à l'Amour.

SONNET

Si tu veux que je meure entre tes bras, m'amie,
Trousse l'escarlatin de ton beau pelisson,
Puis me baise et me presse, et nous entrelaçons,
Comme autour des ormeaux, le lierre se plie.

Dégraffe ce collet, m'amour, que je manie
De ton sein blanchissant le petit mont besson,
Puis me baise et me presse et me tiens de façon
Que le plaisir commun nous enivre, ma vie !

L'un va, cherchant la mort aux flancs d'une muraille,
En escarmouche, en garde, en assaut, en bataille,
Pour acheter un nom qu'on surnomme l'honneur.

Mais moy, je veux mourir sur tes lèvres, maîtresse,
C'est ma gloire, mon heur, mon trésor, ma richesse,
Car j'ai logé ma vie en ta bouche, mon cœur !

Remi Belleau.

Baise-moi tout mignardement,
Baise-moi colombellement ;
Tu ne veux pas que je te touche?
Cà ! redonne-moy cette bouche
Et me baisant, souffre qu'un peu
J'éteigne l'ardeur de mon feu.
Ah ! là ! friande, que mon âme
Se perd doucement en ton basme (baume) !
Ne t'endors point, mon petit œil,
Ne t'endors point, ma colombelle,
Ne t'endors point, ma tourterelle.
Ha ! Dieu ! qu'il fait bon mordiller
Ces belles roses, et piller
Un million de mignardises
Pendant que, par douces feintises,
Ce bel œil, nageant à demi,
Contrefait si bien l'endormi !

Jacques Tahureau.

LA BELLE ENDORMIE

Mignonne, levez-vous ! Déjà la belle aurore
Sème d'ambre et de fleurs les routes du soleil ;
Voyez là, dans le ciel, son éclat non pareil
Réjouit la nature et ces plaines redore.

Mais qu'elle coure ou non, arrêtez-vous encore,
Sacrifiez vos soins au démon du sommeil,
Tandis je baiserai ce beau téton vermeil,
Ces lèvres de rubis et ces yeux que j'adore.

Mon Dieu, je suis perdu, Cloris, je n'en puis plus !
L'ardeur de vos baisers rend mon corps tout perclus,
Et cependant mon âme en est d'aise ravie.

Renouvelez, Cloris, cet amoureux effort :
Trois baisers pourront bien me redonner la vie,
Si trois ont eu pouvoir de me donner la mort.

Guillaume Colletet.

BÉATRIX DONATO

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme terrestre eut ce divin contour.
Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle,
Et dans son corps sans tache un esprit sans détour.

Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour ;
Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.

Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,
Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
Et dis si, par hasard, la tienne est aussi belle.

Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,
Puisque, tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas
Crois-m'en sur ma parole, un baiser du modèle.

Alfred de Musset.

LE BAISER (1)

Mystère du baiser à l'enivrant pouvoir,
Magicien subtil de nos plus tendres fièvres,
Toi qui nous viens du cœur plus encor que des lèvres,
Aussi doux à donner que doux à recevoir,

Tu subjugues la chair, habile à l'émouvoir :
Archer plein de mépris pour les passions mièvres,
Torturant sans merci les martyrs que tu sèvres,
Quel est donc ton secret? Nul ne le peut savoir.

Chers oiseaux de Vénus, colombes amoureuses,
Grâce à vos bec-à-bec Eros vous fait heureuses !
Au drame de la vie où tout est trahison,

Fraîche et brûlante étreinte à la divine flamme,
Généreuse, tu sais nous ravir la raison
Et bercer nos chagrins, fleur éclose de l'âme.

Jules de Marthold.

---

(1) Ce beau sonnet a été spécialement écrit pour notre anthologie par M. Jules de Marthold.

De Charles Grolleau, ce petit poème douloureux, et qui traduit bien le « *never more* », le « jamais plus » de certaines minutes d'adieu :

Triste de voir l'amour dont saignèrent nos âmes
S'évader de nos doigts comme un sylphe blessé,
Encore, avant l'adieu, tu me tins enlacé,
Et le long des flots gris, très graves, nous allâmes.

Comme une sœur, avec des mots dits lentement,
Tu te plus à bercer ta douleur et la mienne,
Mais ta voix se perdait, frêle musicienne,
Parmi le bruit des flots et le râle du vent.

Ah ! plus rien de l'amour en moi ne se rallume !
Ton départ fit la nuit dans mon cœur, et l'hiver.
Mais j'ai gardé l'odeur, hélas ! et l'amertume

De ton dernier baiser, farouche, tendre et fier...
Des oiseaux égarés se plaignaient dans la brume ;
Moi je buvais tes pleurs, salés comme l'écume,
Tandis que mugissaient les orgues de la mer.

Charles Grolleau.

Suite de quatre sonnets d'Alphonse Gallais, professeur d'érotologie et maître en l'art du baiser : (1)

CONFESSION

Je me moque, ma foi, qu'elle soit garce ou vierge,
Si docile en mes bras je la puis retenir
Pâmée et qu'à mon corps son corps daigne s'unir ;
Qu'un téton rondelet de son corsage émerge...

J'aime la femme, enfin, que je sens défaillir :
Demoiselle ou catin, dame ou fille d'auberge ;
Celle qui tend des lèvres fraîches à cueillir.
Vivent les baisers fous dont mon cœur se goberge !

(1) Ces quatre sonnets sont extraits du volume de vers d'Alphonse Gallais, *Franc-Cœur*, paru vers 1898, et qui contient, avec quelques pièces ordinaires, de bonnes pages passées inaperçues, — mais ne sommes-nous point, à notre époque, tous poètes autant que nous sommes, condamnés au silence !

Je suis mâle, et, partant j'adore la femelle,
Aimant à caresser sa croupe, sa mamelle,
La sentant se raidir en frissons éperdus...

Que m'importe son nom, si son corps se trémousse,
Si sa chair est brûlante et ferme autant que douce,
Et si tous les baisers donnés me sont rendus.

LE BAISER

Des cœurs énamourés sublime apothéose,
Baiser ! versant l'oubli des rancœurs d'ici-bas,
Béni sois... ! Doux prélude aux magiques appas
Par qui sont étouffés les cris d'ennui morose.

Baiser ! trésor de tous, et de qui tant l'on cause,
Combien peu, purement, te conjuguent tout bas.
Que de tristes amants, pauvrets, ne savent pas
Le secret d'union de la rose à la rose !...

Jouvenceau, désireux de plaire à ta maîtresse,
Sache qu'en son frisson naît la suprême ivresse,
Qu'il doit être cueilli tendrement, savamment.

Lèvres épanouies, baise ta mie aux lèvres,
Longuement les pressant, et, brûlant de tes fièvres,
L'idole te suivra dans l'exquis mouvement !

PERSÉVÉRANCE

Si le cœur de l'aimée, à l'unisson du tien
Palpite et que ses feux ne soient pas flamme feinte
Point n'est utile, ami, la brutale contrainte :
Il faut savoir attendre et mériter son bien !...

Sois tendre, cajoleur, et partant, sois sans crainte,
Use de patience et veille à ton maintien,
L'audace en ce doux jeu ne servirait à rien !...
Et n'avancerait pas la minute d'étreinte !...

Quand le désir brûlant la rendra languissante,
Sa lèvre cherchera ta lèvre, frémissante,
Et vos corps s'uniront,... d'instinct,... fatalement !

« C'est dans l'enivrement des savantes caresses,
« Alors que les amants s'enlacent, pleins d'ivresses,
« Qu'un baiser prolongé conduit au dénouement ! »

LA CHUTE

Ce sont de longs frissons embellissant le rêve,
Frissons qui font rosir le front des filles d'Eve ;
Transports voluptueux dont s'échauffe le sang...
L'appétit du Savoir ! de plus en plus pressant !...

Puis, sur la route, un jour, le regard caressant
D'un jouvenceau coquet qui s'acharne, sans trève...
Elle tressaille alors, et son sein se soulève ;
Les yeux brillent soudain d'un éclat languissant.

Un long baiser, cueilli sur les lèvres mi-closes,
Qui fait vibrer le cœur, s'épanouir les roses ;
Eveillant par les chairs l'engoisse du désir.

Puis un doigté savant qui, tout doux, se hasarde :
La mignonne, pâmée, en l'ivresse s'attarde
Et dans les bras vainqueurs succombe de plaisir !

Alphonse Gallais.

Baiser rose, transmis par des roses, célébrant tout ce qu'une femme a de rose :

OFFRE DE FLEURS

Je vous offre ces fleurs de tendresse et de rêve
Pour embaumer l'alcôve où vous venez dormir,
Vous dont j'aspire encore le charmant souvenir
Comme un beau lys d'or qui dans mon âme s'élève.

Toutes vous chanteront la douceur du baiser,
Par leurs parfums troublants d'une nuit amoureuse,
Quand l'amant, tout entier à sa caresse heureuse,
Ne se fatigue pas d'étreindre et d'embrasser.

Des œillets pour glisser dans les fines batistes,
Des héliotropes, tels que des améthystes,
Mais des roses surtout, des roses par essaims,

Comme votre chapeau sous son transparent voile,
Comme votre bouche et la pointe de vos seins,
Roses comme la fleur que votre robe voile !

R...

Autre suite, extraite du recueil *Mes Maîtresses*.

I

SONNET A L'INCONNUE

Son linge était écussonné...

C'était une femme inconnue :
Elle avait environ vingt ans ;
J'eus de fous désirs à sa vue...
...Car nous étions en plein printemps.

Comment était-elle venue,
...Je n'en sais rien, — mais, en deux temps,
Montrant des appas érectants,
Je sais qu'elle fut toute nue...

Sur une chaise,...etc.

. . . .

Comme on chante au grand Opéra :
« *J'ignorais son nom, sa naissance...* »

Mais je vis ses deux seins rosés,
Mais je connus son indécence
Et la saveur de ses baisers !

II

MENSONGE A UNE RELIGIEUSE.

Pour savoir à fond ton baiser troublant,
Oui, je voudrais être ce Jésus blême,
Oui, je voudrais être ce Jésus blanc...
Et je le voudrais parce que je t'aime ;
Oui je voudrais être ce Jésus blême
Au corps amaigri, fait d'ivoire blanc !

Oui, je voudrais être la figurine
Qui connaît ton sein. Je voudrais, tremblant,
M'endormir le soir contre ta poitrine...
Et malgré la croix, supplice accablant,
Je serais heureux, parce que je t'aime,
Et je cueillirais ton baiser suprême,
Je saurais à fond ton baiser troublant,

O toi que je veux, que j'aurai quand même !

III

DUO

Il se dévêt hâtivement
Et dans le lit va la rejoindre :
La femme, — son désir est moindre —
Repousse loin d'elle l'amant.

En elle l'appétit va poindre
Comme un foyer, dans un moment,
Lorsque, tout bas, il va l'enjoindre
A s'aimer dans l'isolement.

Des heurts, des soupirs et des plaintes
Accompagnent les deux étreintes
De ces êtres forts et joyeux,

Et sur les coussins en désordre,
Dans un tressaut roide et nerveux,
On voit deux corps... deux corps se tordre.

IV

SONNET A PALMYRE

Sais-tu pourquoi je t'aime et pourquoi je t'admire
Enfant blonde et jolie et charmante à souhait?
Ce n'est pas pour ces vers dont l'aspect me déplaît,
Que tu m'as dédiés... — L'unique point de mire

De mon âme est ton cœur, que cache un sein de lait,
Un sein que j'aime voir lorsque le cachemire
Glisse contre ton corps adorable et parfait...
C'est pour toi que je t'aime, ô ma belle Palmyre !

J'estime en toi la femme et non l'auteur des vers
Atrocement rimés, car ils sont par trop verts,
Fort bons pour un goujat... mais *jeunes* par eux-mê-
[mes...

Ce que je veux de toi, c'est tes charmes grisés,
Ce que je veux de toi, c'est, enfin, que tu m'aimes !
Et pour cent mauvais vers, je veux cent bons baisers !

V

LÂCHETÉ

Pour cicatriser
La rouge blessure
Que fit ta morsure,
Je veux ton baiser.

Et pour excuser,
Femme, la luxure
De ta lèvre impure,
Je veux m'en griser.

Tant pis pour mon âme !
Je ne sais, ô femme,
Que ton corps vainqueur...

Et loin, loin du monde,
Laisse-moi, ma blonde,
Dormir sur ton cœur.

PASSIONNÉMENT (1)

Alternant avec soin nos savantes caresses,
Nous nous sommes aimés cette nuit longuement ;
Mes baisers ayant su réveiller tes paresses,
Les hésitations n'ont duré qu'un moment.

---

(1) Extrait de *Montmartre et ses Chansons,* par Léon de Bercy (Daragon, éditeur. — Prix : 10 francs).

Ta franchise a vaincu l'épouvantable doute ;
Je t'aime, tu le sais ; je sais que tu me veux.
Pour la première fois tu t'abandonnas toute ;
Puis j'ai rêvé de toi dans l'or de tes cheveux.

J'ai mis de longs baisers sur ta gorge qui tremble.
Enfin je puis chanter la gloire de tes seins,
Dont les sommets fleuris riment si bien ensemble,
Et ta hanche robuste et souple aux purs dessins.

Ma lèvre triomphante eut droit de s'attarder
Aux intimes recoins où la pudeur se cache.
— Je ne fumerai pas aujourd'hui, pour garder
Le parfum de ta chair qui fleure en ma moustache.

H. Delorme.

CHANSON CÂLINE (1)

Puisque ce soir j'ai l'âme triste,
Sois le voluptueux artiste
Dont la voix saurait apaiser
Mes pauvres nerfs brûlants de fièvre ;
Je veux la fraîcheur de ta lèvre,
Je veux ton plus savant baiser.

Ne dis pas de mots inutiles
Et laisse aux amoureux futiles
Les grands gestes et les serments,
Que ton étreinte soit farouche,
Mais que le rire de ta bouche,
Découvre l'éclair de tes dents !

J'aime la caresse frôleuse
Si douce que j'en suis rêveuse,
Et tremblante le lendemain !
Emprisonne mes seins rebelles ;
Allons, fais la guerre aux dentelles !
Je mourrai gaîment de ta main.

(1) Extrait de *Montmartre et ses Chansons*, par Léon de Bercy.

Tu pars, m'ami, ta chair est lasse,
Ton bras plus mollement enlace.
Regarde-moi ! Non, pas d'adieux.
Dans tes prunelles, je m'irrite
De me trouver toute petite.
Je veux m'embrasser... sur tes yeux.

Odette Dulac.

LE PEIGNOIR (1)

Rehaussant d'un ton violet
L'éclat de tes cheveux d'or fauve,
Sur ta nuque, le peignoir mauve
Met la douceur de son reflet ;
Autour de ta chair qui s'irise
Des lueurs tendres du matin,
Son frêle tissu de satin
Vole comme un souffle de brise.

Dans ce troublant déshabillé,
Tu parus, vision fleurie,
Illuminant ma rêverie
De ton sourire ensoleillé ;
Et sous l'étoffe vagabonde,
Mes yeux grandis par le désir,
Vainement cherchaient à saisir
Les splendeurs de ta beauté blonde.

Et j'ai maudit le fin tissu,
Dont les plis ondoyants de vagues
Dérobaient en des contours vagues
Ton corps à mon regard déçu,
Rêvant, pour d'intimes ivresses,
De couvrir tes charmes rosés
D'un peignoir... tissé de baisers,
Tramé du frisson des caresses.

Clément George.

(1) Extrait de *Montmartre et ses Chansons*, par Léon de Bercy.

LES BAISERS

Les baisers sont des papillons
Qui s'enivrent aux seins des femmes,
Les baisers friands ou gloutons
Frôleurs pieux, bouffeurs infâmes !
Ils ravissent les cœurs épris,
Ils dégoûtent les chairs vénales.
Ils sont divins, ils sont exquis,
Les baisers rendus ou repris,
S'arrêtant au bord des pétales,
Ou pénétrant dans les replis
De la fleur, de rosée avide
Pleurant son aversion du vide.

E. Habert.

CHEZ TOI

Comme il fait bon, ta chambre est chaude,
Car les tentures lourdement
Tombent des murs et, finement,
Le parfum de ta chair y rôde.

La vie est courte : on est mortel...
Te voilà libre de tes voiles
Aux feux de tes yeux, deux étoiles,
Je te mets sur le lit, l'autel.

L'autel d'amour où je t'admire,
Ta gorge est ronde infiniment,
Ta hanche harmonieusement
Dit à l'amour qu'elle désire.

Tous tes charmes me sont connus,
A mes yeux ta beauté flamboie,
Je m'agenouille et, dans ma joie,
Très doux, je baise tes pieds nus.

Henri-Gaston Duchesne.

*
* *

Baiser vient directement du latin : *basiare.* L'italien en a fait *baciare et basciare, baciatore,*

baciatrice ; un baiser : *bacio*, *bacigno*. Je vous baise les mains : *le bacio le mani*. Un proverbe italien dit : *La vostra bocca sana quel che tocca*, c'est-à-dire : Votre bouche guérit ce qu'elle touche. En espagnol, baiser se dit *beso*, *besar*. En allemand, baiser : *kufz*, petit baiser : *kufzchen*, suçon : *kufzmaal* ; la langue allemande possède comme la nôtre les verbes baisotter et suçotter. En anglais, baiser *Kiss*, baiseur, *Kisser*.

Les plus jolies prononciations sont donc le français du latin *basiare*, et l'italien *bacio*. Dans la première syllabe de ce mot : bai-ser il ya déjà de la possession ; dans la seconde, comme une caresse.

Nous ne prétendons pas grossir ce court essai d'un discours sur les langues du monde, — le baiser étant au reste, plus intéressant au point de vue « geste » qu'au point de vue linguistique. Toutefois, nous nous arrêterons quelque peu au français.

Baiser, nous l'avons dit, a une double valeur en français. Il a une triple valeur en argot : Baiser : un baiser ; baiser : l'étreinte amoureuse ; baiser : surprendre quelqu'un, le mater : « Je lui ai joué un tour de coch... le voilà bien baisé. »

Assez souvent, au cours de notre anthologie, nous emploierons des expressions d'argot érotique, correspondant à l'étreinte. Déjà notre main atteint le dictionnaire de Delvau..... — mais nous préférons ne pas faire de notre ouvrage un recueil d'obscénités. Tenons-nous en à des citations acceptables. Un vieux libraire, sous le pseudonyme d'Ambroise Macrobe, a publié, (en 1883) une *Flore pornographique*. Nous emprunterons à ce petit volume quelques exemples d'expressions se rapportant au baiser-coït.

Déboucher une femme. — Avoir des rapports intimes avec elle. (Zola, *Pot Bouille*.)

Se faire épousseter. — Avoir un amant. « Son chameau de bonne... Peut être bien que le bel Octave l'*époussette* aussi dans les encoignures. Le patron a dû l'embaucher pour faire les enfants, ce grand serin là. (Zola, *Pot Bouille*.)

Se bécoter.— S'embrasser,se baiser (Zola, *l'Assommoir.*)

Rouscailler. Coïter (Terme d'argot assez ancien Il l'empêcherait bien de *rouscailler*, lorsqu'il devrait «lui casser les pattes. » (Zola, l'*Assommoir.*)

Coucher, Coucher avec quelqu'un. — Le posséder. (Zola, *Nana.*)

Bivac des grâces. — Les faveurs d'une femme. (Huysmans, *sœurs Vatard.*)

Faire boum. — Se laisser aller. « Il n'ignorait pas comment se pratique cette agréable chose que des ouvrières appellent *faire boum.* » (Huysmans, *Sœurs Vatard.*)

Faire ça. — Idem. (Zola, *Nana.*)

Le Dardant. — L'amour, Eros, le petit Dieu. « Une voix de pauvresse célébrait la gloire de l'amour, et les ineffaçables victoires de petit *dardant* (Huysmans *Marthe*) *Dardant* est aussi un terme d'argot.

Coup de plumeau. — Avoir un amant. « Maintenant, dit Victoire, elle se fait donner un coup de plumeau par le commis de son homme... Pas de danger qu'il y ait de la poussière ! » (Zola, *Pot-Bouille.*)

La saleté. — Le geste amoureux « Vous ne songez qu'à la *saleté.* » (Zola, *Assommoir.*)

Y passer. — Se laisser séduire. (Zola, *Nana.*)

Vendanger des grâces. — Obtenir les faveurs d'une femme. (Huysmans, *Sœurs Vatard.*)

Moucher. — Action amoureuse. « ...Oui, petite garce, j'avertirai Clémence. Elle t'arrangera !... Quelle dégoûtation !... ça *mouche* déjà les hommes, quand ça aurait besoin d'être mouchée ! » (Zola, *Pot-Bouille.*)

Suçon. — Baiser mordeur, laissant une meurtrissure violette.« La mâtine osait dire que ce n'était pas un suçon... Oui elle appelait cela un bleu ! tout simplement un bleu ! » (Zola, *Assommoir.*)

Voir le loup. — Perdre sa virginité. « Nana reniflait, se grisait, lorsqu'elle sentait à côté d'elle une fille qu'avait déjà vu le loup. » (Zola *Assommoir.*)

Fouille au pot. — Débauché qui aime à palper les femmes. « Un vrai *fouille au pot*, qui tâtait sa jupe,

par derrière, dans la foule, sans avoir l'air de rien!» (Zola *Assommoir.*)

Collé son affaire (il lui a). — Rendre une femme enceinte. (Zola, *Pot-Bouille.*)

Chaud, Chaude. — Ardent, ardente en amour. (vieux mot français.) « Tout de suite, assise sur un banc de mousse, Vénus appelle Mars auprès d'elle. Jamais on n'avait osé une scène semblable de séduction plus chaude. (Zola, *Nana.*)

Caramboler, se faire c....... — Coïter. « Elle sentit que la culbute de sa petite, entrain de se faire caramboler, l'enfonçait davantage. » (Zola, *Assommoir.*)

Dans l'ancien argot, l'argot de Vidocq (dont quelques termes sont encore d'usage courant bien qu'ils remontent au moyen-âge, l'Amour, Eros, est le *Petit Dardant*, Vénus, *la daronne du petit dardant* ; la bouche : *gargue* (de gargouille, probablement) *mornas* ; si elle est dégoûtante, *gargoine* ; le cœur, *palpitant* ; aimer, *sentir*, *avoir à la bonne* ; aimer la pédérastie, *en être* ; l'ennemi des pédérastes, *point de côté* ; le pédéraste, *emproseur*, *Jésus*, *tante*, *corvette*, *frégate*, *sonnette*, *tinteur*, *rouspant*, *pédé* (Vidocq donne là des termes de bagne ou de marine. Au boulevard actuellement, on appelle les sodomites passifs, *des jolies*, des *belles*, et d'une manière générale, des *tapettes* et, par abréviation, des *tatas*. Le terme « en être » a subsisté Un ennemi dira d'un sodomite passif : *elle en est.* On affecte d'ailleurs, par dérision, de parler des hommes passifs comme de femmes. *Aimer la terre jaune* se dit aussi pour : aimer la pédérastie active. Les lesbiennes, *chipettes*, *éplucheuses de lentilles* ; (on dit aussi, de nos jours, *trieuses de poils de lapin* ;) la langue, *chiffon*, *chiffon rouge*, *menteuse* ; accès de priapisme, *godiller* (Vidocq rapporte cette définition à érection : en langue érotique, mot très français d'ailleurs, *bander.* De nos jours, en argot de magasin : *avoir le verre de lampe* ; en argot de boulevard, *avoir la canne* ; en argot militaire, *avoir la trique*) ; dépuceler, *dévierger* ; mariage, *entiflement*, marier, *entifler* ; virginité, *fleur de marie* ; le sein, *rondelet*, *rongin*, *mouzu* (mais de nos jours, on ne *pelotte* plus les *rondetets*, mais les *nichons* ;

on dit aussi, d'une forte poitrine : il y a *quelque chose*, *on peut tâter*) *ça pèse*, *du monde au balcon* ; argot populaire : *les* « estomacs ») ; le « bijou » d'une femme : bilou (de nos jours, l'argot de basse classe appelle le clitoris *haricot*, *ognon*, etc.) ; le membre viril : *chibre*, *gibre*, *dard*, *nœud*, *courte* (c'est devenu : *manche*, *petit frère*, *queue*, etc.) ; les testicules : *baloches*, *roustons* (ces deux mots vivent toujours ; on dit encore : *roupettes*, *petites sœurs*, c..., etc. ; violer, *tigner d'esbrouffe*; action du coït : *rivancher*, *tigner* (nous verrons, plus bas, dans la citation de M. Raoul de la Grasserie, quantité d'expressions se rapportant au coït) ; anus, *trou d'Aix* (de nos jours, *as de pique*, *as de cœur*, le *portrait* ; virginité anale (car des gens la perdent !) : *pièce de dix sous* ; conception, *entravage* ; masturbation, *assonnement* ; mal vénérien, *plomb*, *bande*, *chaude lance* (gonorrhée) *lazi-loffe* ; libertin, paillard, *soudrillard*, *carcotier* ; la mouche cantharide, pousse au *vice* ; amant : d'une maîtresse de mauvais lieu, *sacristain* ; d'une fille publique, *mac*, *macchoux* ; fille : *marque*, jeune fille, *gosseline*, fille publique, *pontonnière*, *dossière*, *pierreuse* (ancien terme, celui-là, et toujours très employé) *ponante*, *punaise*, *rutière*) ; femme : *floume*, *gonzesse*, *largue*, *couillère* ; femme légitime d'un voleur : marque de cé ; maîtresse d'un voleur : *marque franche* ; maîtresse d'un adroit voleur, *marquise* ; maîtresse entretenue, *calège* ; maîtresse de mauvaise tournure, laide, sale, *panade*, *punaise*, femme aimable, *girofle*, femme qui tient une maison de prostitution (maquerelle), *maquecée* ; *putain*, *ponisse* ou *magnuce*, *ponante* ; promenade des filles publiques, *retappe* ; bordel, *laure*, *bocard*, *bouis* ; vieille courtisane, *vieille lanterne* ; embrasser quelqu'un pour le tromper, *judacer*.

*
* *

J'ai baisé trois fois
La femme du général...
Une ! deux ! trois ! M... de !

(*Chanson de soldats*)

La librairie H. Daragon a publié une *Bibliographie de l'argot* d'Yves-Plessis. Nous pourrions, nous aidant

de ce volume, citer des milliers de mots, — depuis Villon jusqu'à Bruant, en passant par Larchey. Nous n'aurons recours qu'à un seul ouvrage, la savante étude de M. R. de la Grasserie, lauréat de l'Institut de France (1).

Voici donc quelques termes se rapportant au baiser, à l'amour et à la galanterie, présentés par Raoul de la Grasserie :

Bouche. — Angoulême, bavarde, bec, bécot, boquebelle, cassolette, dalle du cou, égout, gargoulette, goinfrette, goule, goulot, groin, gueule, margoulette, marmouse, mollette, mornée, mornos, mouloir, pantière à miettes, porte-pipe.

Coïter. — Baiser, cramper, enterver, bitter, river, bistoquer, bourriquer, décroter, le faire, fournir, bricoller, enconner, hornangier, cogner une femme, bizer, mettre la cheville dans le trou, abreuver le courtaud, donner l'aubade, dérouiller son braquemart, faire la cabriole, caramboler, faire la bagatelle, faire ça, frotter la couenne, planter, connaître, faire la chosette, dégorger sa sangsue, faire la crignon-criquette, manger de la chair crue, mettre au chaud, se jucher au crud, rouscailler, tirer sa crampe, son coup, sa chique, gueuser.

Derrière. — Arrière-train, ballon, baril de moutarde, base, bienséant, bon endroit, bernard, borgne, centre, centre de gravité, cadran, vitrine, cadre, contrebasse, canonnière, cyclope, disque, figue, foireux, giberne, giffault, joufflu, juste milieu, lune, pleine lune, médaillon, messire Luc, moutardier, pétard, pétrusquin, troussequin, promis, prussien, quelque part, tal, verre de montre, visage sans nez, gros visage.

Pédéraste. — Bichon, bique, brodeuse, bougre, bouc, casse-poitrine, chatte, coquine, copaille, corvette, cousine, ermite, emproseur, emposeur, encloué, enmanché, enfifré, frégate, enfigueur, enfifreur, galère, enfileur, entortillé, gosselin, honteux, lapin, jésus, persilleux, pédé, rivette, rouspont, sonnette, tante, tapette, tuileur, vivette.

(1) Un volume, prix 6 fr., H. Daragon, éditeur.

Bordel. — Bazar, boc, bocard, bocson, boxon, boîte à poules, boucan, bouis-bouis, carreaux brouillés, claque, claquebosse, claquedent, chez ces dames, gauldhouse (anglais, gold-house) laure, maison bancale.

Courtisane. — Agenouillée, belle de nuit, belle petite, belle minette, biche d'Alger, (chameau) boulevardière, bourre de soie, cascadeuse, calège, chiffonnière, cocodette, cocotte, crevette, demi-mondaine, dégraffée, demoiselle, fille de marbre, farceuse, horizontale, flibocheuse, lorette, lolo, manon, foutinette, momentanée, impure, muscadine, instantanée, nymphe, odalisque, panthère, petite dame, soupeuse.

Souteneur. — Alphonse, ambassadeur, chandelier, barbe, barbeau, barbillon, barbise, brochet à la mie de pain, costal, benoist, brochet, casquette à pont, écaille, homme de qualité, lacromuche, machabée, mac, dariglet, dauphin, macrotin, maquignon, mangeur de blanc, désennuyeur, marlou, dos, dos d'azur, dos vert, marousier, fisch (anglais), galopier, marloupatte, marloupin, marquant, meublant, poisson.

Femme ou fille. — Digue, femelle, fesse, flanc, flame, gonzesse, largue, larque, lemmefuche, menesse, nulle, particulière, amazone, balayeuse, bas bleu, bas de buffet, bas du c..., bécasse, bergère, bilasse, bibarde, bilboquer, boscotte, bringue, cabas, calicote, carcan, carne, chaloupe, chandelière, chatte, chipie, chausson, chenille, chenillon, commère, cul crotté, conasse, coquène, cornette, dagorne, débâcleuse, duchesse, drogue, galette, futaille, gambriade, étagère, fée carabosse, gaillarde, gauloise, gabette, gendarme, garce, sale garce, génisse, gerse, gilette, grande gigue, goulue, graillon, gredinette, lanceuse, lanterne, jodorne, lapine, lard, limande, lougre, mannequin, maquiller, matine, museau, painpine, panade, panuche, paquet, pas grand'chose, pot à tabac, pouffiasse, pratique, rigolette, rouchie, souillon, toupie, vieille garde, vieux brancard, voirie.

Prostituée. — Garce, putain, allumeuse, ambulante, arthurine, attoucheuse, avale-tout, bagasse, barboteuse, boucanière, bourdon, brancard, caque, calège,

camperouse, cambrouse, casserole, catau, catoche, chameau, chausson, conasse, coquine, cuillère, coureuse, créature, dessalée, dromadaire, digne, dossière, dosse, descente de lit, encartée, femèltière, fleur de macadam, frôleuse, fille à passes, femme sauvage, gadou, garçonnière, goupe, guenipe, guenon, guenuche, gueuse, galipe, giborne, galvaudeuse, gerse, gothon, goualeuse, gonze, goncine, gourgandine, grenouille, grue, herbière, jacqueline, laisée, lard, largue, languépé, lésée, lésabombe, boudin, louve, limace, linge, lipete, louis, mamelle, margoton, marie-couche-toi-là, madeleine, magneuse, manon, marcheuse, margot, margueneton, marmite, marneuse, marque, ménesse, morue dessalée, messaline, morceau, morue, omnibus, paillasse, panturne, pétasse, passe-lacet, pierreuse, piau, particulière, prenante, pouif, ponnisse, poivrière, pontonnière, poupée, punaise, pouffiasse, rivarde, rembaldeuse, rouleuse, rouscailleuse, roubion, roulostre, ruteuse, salope, taupe, tortue, torchon, toupie, vache, vadrouille, vessie, vezon, volaille.

Telles sont les plus curieuses expressions d'argot de bas étage ; nous devions à ces expressions une place dans notre étude-préface, pour la raison qu'au troisième volume de notre anthologie (France) nous citerons nombre de chansons, épîtres et dialogues amoureux en argot.

Mais il existe encore un langage érotique de bon ton (si l'on peut dire !) tout particulier aux rimeurs libertins, aux chansonniers galants, aux poètes populaires.

Les comparaisons de la ligne, du filet et du poisson, de la cage et de l'oiseau sont vieilles comme le monde ; voici une pincée de légendes, pour gravures ou dessus de boîtes, prises dans le *Centre de l'Amour*, de John-Grand Carteret (1).

PREDICTION CERTAINE

Il est faible... ta ligne à peine bande
Oh ! que j'aime peu ce poisson...

(1) Editeur, Albin Michel, Paris.

... Lourdaut, avec cet ameson
Tu pesche ne sera pas grande.

L'OISEAU SANS CAGE

Prenez, belle, mon oiseau,
C'est le plus doux présent que je puisse vous faire.
Pour les autres oiseaux, la cage, d'ordinaire
Est une espèce de tombeau.
Mais le mien semble prendre une nouvelle vie,
Lorsqu'il sera dans la cage de mon aimable Silvie.

ÉCHANGE

Vois-tu, Thirsis, mon rat n'est point sauvage,
Si je le change avecque ton pinson,
Je veux qu'à mon désir, sans aucune leçon
Il sorte et rentre dans ma cage.

SE PRENDRE AU FILET

Le jour, après deux coups d'aiguille,
Devant le feu mon filet se rabille,
Se resserre, se sèche, et la nuict je le tend
Jusqu'à ce qu'un poisson entre, mange et s'y prend.

On devine aisément ce que c'est que « le joyau des pucelles ».

NE TOUCHEZ PAS LA

Ma petite Jeanneton
Me permet bien que je taste
Son beau col et son menton
Et veut bien que je m'ébaste.
Mais sitôt que je me haste
De ravir le beau bouton
Qui fleurit sur son téton.
Et les fraisettes jumelles,
Elle me dit en riant :
« Ne touchez pas là, friand,
C'est le joyau des pucelles «.

Claude de Pontoux (1).

Couvrir une femme pour qu'elle n'ait pas froid est une sage précaution.

(1) 1530-1579.

L'AMANT COMPLAISANT

Ne craignez point, aimable fille,
Que le froid vous fasse souffrir ;
Si Lisandre vous déshabille,
C'est afin de mieux vous couvrir. (1)

Dans ce langage érotique, baiser se dit encore couramment *faire l'amour*, ou *se faire* l'amour.

Paul et Virgini' dans un' chauff'rette,
En cachette,
La nuit et le jour,
Paul et Virgini' dans un' chauff'rette,
En cachette,
Se *faisaient* l'amour. (2)

Le sexe de la femme (la matrice, le ventre) est comparé à un *petit panier* ; rapportons par exemple ce couplet du chanteur et chansonnier Charles Colmance, qui nous parle d'une Jeanneton devenue enceinte :

J'ai rencontré jeudi matin
Jeanneton, jadis si fringante ;
Aux roses qui paraient son teint
Succède une pâleur constante.
C'est que Jeanne au fond du grenier
De fruits a rempli son panier.
Tiens bon, Jeanneton !
Tu n'en parais que plus piquante.
Tiens bon, Jeanneton !
Moque-toi du qu'en dira-t-on.

Le chansonnier Delauze rima, lui aussi, un *dessus du panier* :

Suzette, aux couleurs plus fraîches
Que ses pêches,
Suivait, du marché voisin,
Le chemin ;
Et disait : Sachons m'y prendre
Pour bien vendre

(1) *Le Centre de l'Amour*, déjà cité plus haut.
(2) *Paul et Virginie dans une chauffrette*, chanson de J.-E. Aubry.

Le contenu du panier
Tout entier !
On a pris soin de m'apprendre
Le secret du métier :
C'est de ne pas laisser prendre
Le dessus du panier !

Le « bijou » féminin est aussi une porte, — et il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée :

Dans certain livre il est écrit
Que la première femme,
Un jour, par le malin esprit,
Du monde a perdu l'âme,
Si dans ce jardin
Vint l'esprit malin,
Ce qui fit notre perte,
Quand le diable entrait,
Sans doute on avait
Laissé la porte ouverte !

. . . .

Garçon, qui voulez par l'hymen
Goûter du mariage,
Tâchez de bien jeter la main
Sur une fille sage.
Cherchant la vertu,
Un chemin battu
Fait triste découverte ;
En passant par là
Souvent l'amour a
Laissé la porte ouverte (1).

Toute femme est nantie de sa « bonbonnière » naturelle ; (dans l'argot des petites ouvrières de Paris, l'on dit la « boîte à ouvrage ».)

LA BONBONNIÈRE

Lorsque je mets la plume en main
Pour un couplet de chansonnette,
Ce n'est jamais qu'avec dessein
De bâtir une historiette.

(1) Chanson de François Brille.

Ce que je veux vous raconter
Est une plaisante aventure ;
Mes chers amis, faut l'écouter,
Vous en rirez, je vous le jure.

Aglaé compte ses quinze ans
Et de Vénus porte les charmes,
Aussi voit-on tous les amans
A ses pieds déposer les armes.
Elle possède un seul défaut,
Qui ne l'est pas à sa manière,
Ce sont des bonbons qu'il lui faut,
Puis elle ouvre sa bonbonnière.

Mais s'il vient un gros financier,
Voulant lui parler d'amourette,
Elle le prend pour son caissier,
Tout en regardant sa pochette.
Alors, sans plus de réflexion,
Afin de terminer l'affaire,
Dans l'espoir d'avoir du bonbon,
Elle prête sa bonbonnière.

Mais s'il survient de ces chalans
Comme on en voit dans cette ville,
Beaucoup d'amour et pas d'argent,
Alors la chose est difficile ;
Elle dit : Vos discours sont bons,
Mais ils ne font pas mon affaire ;
Si vous n'avez pas de bonbons,
Vous n'aurez pas ma bonbonnière.

Pardonnez-moi, sexe charmant,
D'avoir chanté la bonbonnière,
Ce sujet me parut plaisant,
Puisqu'il me servit de matière.
Je suis un homme sans façon,
Qui fait des vœux bien téméraires,
Je vous fournirai du bonbon,
Procurez-moi vos bonbonnières.

Gogez.

Les « coquilles » ont également servi à symboliser le bijou ; après une visite à la grotte aux coquillages, Paul Verlaine avoue :

Mais un entre autres me troubla.

Voyez cette chansonnette d'un auteur inconnu (mais que je crois pourtant être de Gogez, auteur de la *Bonbonnière*).

LES COQUILLES

Une coquine, connaissant
Mon faible pour la gourmandise,
Conçut le projet innocent
De me vendre sa marchandise :
Fais, me dit-elle, un doux effort,
Viens avec moi, fleur des bons drilles,
D'une huître qui te plaira fort
Je vais te montrer les coquilles.

Arrivé dans certain endroit,
La belle, toujours douce et bonne,
Me désigne du bout du doigt,
La place de l'huître mignonne,
Soudain je me dis : Qu'est cela ?
Quelle quantité de broutilles !
L'huître, à coup sûr, doit être là !
Et je ne vois pas les coquilles.

Hélas ! on change quelquefois,
Me répond la maligne Alice,
Mon cher, cette place autrefois
Autant que ma main était lisse.
J'y vis pousser en grandissant
Une mousse des plus gentilles ;
Puis la mousse en épaississant
Finit par cacher les coquilles.

Sous les taillis qui les couvraient,
La recherche fut prompte à faire,
Par malheur elle se trouvait
Fermée d'hermétique manière ;

Mais pour un amateur adroit,
La chose n'était que vétille,
Rien que la chaleur de mon doigt
Fit entrebâiller les coquilles.

Malgré le mal qu'il ressentit,
Messieurs, l'auteur ici publie
Que rien n'excite l'appétit
Comme une huître fraîche et jolie.
Mais une huître ayant quelquefois
Aux gourmands fait porter béquilles,
Ayons soin de garnir nos doigts
Pour les fourrer dans les coquilles.

Baiser se dit encore : « ce que l'on fit lorsqu'on te fit », l'expression est rappelée dans ce

SONNET A CLARA (1)

« Ce soir, si tu veux bien, Clara,
« Tu mettras ta belle fourrure,
« Pour aller, malgré la froidure,
« Danser au bal de l'Opéra.

« Ganne, Auvray, ces fils de Métra
« Nous berceront de leur musique...
« Tant pis si j'en deviens phtisique :
« Bon sang ! ce que l'on dansera !

Mais Clara dit : — « Dans notre chambre,
« Par ce vilain soir de décembre,
« J'aime mieux... — c'est plus inédit ! »

— Eh pardieu ! t'as raison, ma chère
Je crois qu'il est meilleur de faire
Ce que l'on fit lorsqu'on te fit.

Une vieille chanson, la *Corde sensible*, roule spiri-

---

(1) Extrait du recueil *Mes Maîtresses.*

tuellement sur l'organe le plus délicat, — et le plus chatouilleux, — chez la femme :

LA CORDE SENSIBLE

Au dieu d'amour il n'est rien d'impossible,
Donc il ne faut jamais désespérer.
Car chaque femme a sa corde sensible
Que tôt ou tard un amant fait vibrer.

Une Lorette est toujours accessible
Pour qui l'aborde avec un riche avoir ;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par un coupé, des chevaux, un boudoir.

Une bourgeoise est bien plus susceptible :
Par pruderie elle craint les témoins ;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par le respect et par les petits soins.

Une duchesse est altière, inflexible.
Pourtant elle aime et la gloire et l'honneur.
Et l'on arrive à sa corde sensible
Quand l'on est noble et d'esprit et de cœur.

Une danseuse un peu plus combustible,
Livre son cœur à mille auto-da-fés,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par du champagne et des perdreaux truffés.

Une grisette est souvent disponible...
Pour la toucher, tous les moyens sont bons,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par de l'amour, du cidre et des marrons.

Une dévote est farouche au possible,
Elle prescrit le jeûne et les sermons ;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par la prière et les privations.

Mais l'innocence est encor plus terrible,
Elle est toujours prête à s'effaroucher ;
Pour arriver à sa corde sensible,
On ne sait pas à quel endroit toucher.

Et cependant il n'est rien d'impossible,
L'Amour jamais ne doit désespérer,
Car chaque femme a sa corde sensible
Que tôt ou tard un amant fait vibrer.

L'étroitesse du lieu a toujours ravi les amants ; la littérature érotique fourmille d'allusions flatteuses à cette étroitesse, et au contraire moqueuses pour la largeur. Certains bons vivants du XVIII[e] siècle prirent même pour devise : petit c... et grand verre. Le chansonnier Moinaux s'est inspiré de cette devise pour écrire :

LES AMOURS D'UN EPICURIEN

. . . .

Ardeur voluptueuse
Qui trouble la raison,
Liqueur impétueuse
Qui brise sa prison,
Beau sein, bouche vermeille,
Flancs aux larges contours,
Enfin, femme et bouteille,
Voilà mes deux amours.

. . . .

Mon flacon, ma maîtresse,
D'un semblable côté,
Me donnent, l'un, l'ivresse,
L'autre la volupté.
Cependant, qu'on m'en charge,
Je ferai cet endroit
A l'un un peu plus large,
A l'autre plus étroit.

Moinaux.

L'argot obscène est d'une richesse inépuisable en expressions fort curieuses, mais qu'il nous faudra renoncer à publier ; le lecteur eût fait connaissance avec le minon-minette, le 69, les baisers en levrette, en sapeur, en canard, etc., etc. Livrons pourtant trois de ces termes pour l'intelligence de notre anthologie (partie de la France). Le bijou féminin et ses dépendances pileuses est appelé, par nombre de poètes luxurieux, la motte ; le membre viril de l'homme est appelé vit, — il donne la vie, *vita*. Le poète qui composa la légende suivante (*L'heure du berger*) a joué sur le mot. Enfin le mot « décharger » a aussi sa valeur en littérature érotique :

L'HEURE DU BERGER

Catin, un jour, sur la paille et le foin,
Se roulait seule à plaisir dans la grange,
Quand Gros Guillot, l'apercevant de loin,
    Luy dit : je vois qu'il te démange,
Mais je n'ose répondre à ton pressant besoin,
    Ta jeunesse est trop délicate,
    Et je craindrais que sous ma patte
    Tu ne mourusses sans tesmoin ;
Catin alors reprit : Contente ton envie ;
Tu te moques, Guillot, et te deffens à tort,
    Crains-tu de me donner la mort
    Par où chacun reçoit la vie?

MOYENS DE SOULAGEMENT

Suis-je pressé d'une épineuse affaire,
Dont je voudrais bien me défaire,
J'appelle à moi quelque concert divin,
Ou je cours le noyer dans vingt verres de vin ;
Si je me sens pressé plus fort qu'à l'ordinaire,
Je conte à ma Fanchon ce pressant embarras,
    Je lui découvre ... le mystère
    Et m'en décharge entre ses bras (1).

(1) Ces deux dernières légendes sont empruntées au *Centre de l'Amour*, cité plus haut.

*
* *

Qu'enfin nous puissions sans trêve,
Sans redouter l'heure brève,
Sous les ciels profonds des lits,
Tordre nos corps affaiblis !
Jean Moréas.

Tous les hommes sont égaux devant la Mort... et devant le Baiser. Les femmes aussi.

Le manant peut, ici-bas, prendre la même part de plaisir avec sa femme que le seigneur avec sa dame ; cette petite paysanne, culbutée au fond d'un fossé par son amoureux, sera aussi heureuse qu'une reine culbutée mêmement sur un sopha. Tout luxe est vain pour la simple jouissance du baiser.

SONNET A IRÈNE (1)

Lorsqu'à nos rendez-vous nocturnes tu venais,
Avec ton air hautain de femme souveraine,
De loin, je croyais voir s'avancer une reine,
Piétinant un chemin de velours sous le dais.

Mais une heure plus tard, lorsque tu dépouillais
Ta si fière beauté, tu n'étais plus, Irène,
La marquise d'Orgueil, mais bien une sirène
Qui s'accolait à moi et que moi je baisais.

Moins encore peut-être !... Un peu de chair infâme,
Suante et pantelante !... Une chienne,— une femme !
Un objet animal que tordait le plaisir.

Et moi je me disais que les impératrices
Par l'Eternel-Coït ne peuvent *que jouir*
Quand le sperme s'élance au fond de leurs matrices.

Partout le même pantèlement; partout les mêmes yeux morts et les mêmes petits cris et soupirs on dirait de souffrance. A cette minute, porchère ou grande dame, harengère ou princesse... madame se meurt ! madame est morte !... Un court évanouissement, une grimace... Hommes et femmes ne sont guère

(1) Extrait de *Mes Maîtresses*.

beaux au doux moment ; heureusement qu'ils ne se voient pas toujours.

Le bon poète Alcide Bonneveau s'est plu à évoquer le *facies* contracté d'une jolie femme, dans le plaisir...

DILETTANTISME

Oui, marquise, vous êtes belle, sur mon âme !
Vos grands yeux ont le charme attirant des cieux [clairs,
Et l'ampleur de la gorge et des hanches proclame
La hardiesse ferme et riche de vos chairs.

Mais vos grands yeux charmeurs, et votre taille ex- [quise,
Et votre air dédaigneux, mon cœur n'en a souci.
Je ne veux point jouir de vous, belle marquise !
Et si, quand vous passez, je vous regarde ainsi,

Je cherche à deviner seulement, je l'avoue,
Quelle grimace fait ton visage hautain,
Quand le Plaisir, — ce dieu brutal et libertin —
Baise ta fine peau, marquise, et la secoue !

Alcide Bonneveau.

*
* *

Et que m'importent leurs jolis semblants,
Pourvu qu'au matin je m'endorme
Entre deux somptueux seins blancs !

Le baiser de la femme est souvent indifférent. L'on dit populairement d'une Galathée que son amant besogne avec ardeur et qui collabore peu au galant travail : « elle repasse sa table de multiplication » ; d'aucunes récitent à voix basse *La Cigale* et *la Fourmi*, — souvenir d'enfance ! Les moins bien éduquées, fermant leur jolie menotte, *attrapent des mouches* sur le mur. D'autres, enfin, pensent soudainement aux choses pratiques et, parmi des soupirs, quémandent une pai... pai... re... e de bo... bot... tines à talons !... Mais « elle attrape des mouches » est la

plus moqueuse des expressions adressée en reproche aux femmes froides. La pièce suivante, de Gallais, rappelle fort spirituellement cette expression. :

AMOUR PARTAGÉ

Je l'avais rencontrée au sortir du théâtre,
M'accostant gentiment, elle me dit : Viens-tu?
Et je l'accompagnai, lorgnant sa chair d'albâtre,
Songeant lubriquement à son corps dévêtu.

Et je m'abandonnais à mon rêve folâtre
Sachant bien que j'allais dans un sentier battu,
Mais, hélas ! on n'a pas toujours de la vertu
Et l'on n'a pas le choix, quand on est idolâtre.

Et lorsque vint l'instant du spasme jouisseur,
La serrant dans mes bras d'un geste possesseur
En ce moment divin où se rivent les bouches,

Mon œil chercha son œil, — mais elle plafonnait
Et tandis que ma main, folle, la lutinait,
Dans l'amoureux transport elle attrapait des mouches

Alphonse Gallais.

*
* *

Mes mains sont encore innocentes...
La Chasteté veille sur nous...

L'indifférence est toutefois la moins dangereuse des déceptions en matière de baiser. Ne nous arrêtons point au *baiser de sang* des hystériques mordeuses. L'homme saigne peu sous les morsures du baiser ; la femme — au moins une fois dans sa vie ! — se plaint, à bon droit, d'un épanchement sanguin, — si léger, cet épanchement ! (« A peu près plein un dé à coudre ! — me confia un jour certaine dame peu bégueule...) Une goutte, s'il faut en croire certain trousseur de

couplet qui rima le suivant, à l'occasion du mariage de Marie-Louise avec Napoléon :

Nous allons devoir aux amours,
Dit-on, le bonheur de la terre.
Le sang coulera donc toujours
Soit pour l'amour, soit pour la guerre ;
Mais pour acquérir le repos,
Ne plaignons pas ce qu'il en coûte,
Mars en aurait versé des flots,
Vénus n'en répand qu'une goutte !

Sous le premier baiser, la femme saigne, — désillusion !... Mais après le premier baiser, l'adolescent, lui aussi, est désillusionné, — et le quatorzain suivant retrace avec beaucoup de vérité la désillusion masculine :

DÉSILLUSION !

Boulevard Saint-Germain, une antique catin
Aux traits calamistrés, aux cheveux en virgule,
Quærens quem devoret, nerveuse déambule.
Le potache allumé suit d'un pas incertain.

Les accords sont tôt faits. Dans un bouge voisin,
Devant le bénin flic, dont l'œil la congratule,
Triomphante elle emmène — oh ! vivante sportule
L'éphèbe très ému des dessous de satin.

Laissé seul sur la couche, un bruit discret intrigue
Encor tout frémissant de sa douce fatigue
Le récent dessalé, gourmand plein d'appétit.

Et le regard luisant, plein d'un nouvel espoir,
Vivement accoudé il se penche pour voir
La sévère « toilette » aux furtifs clapotis.

Félix de Bucé.

Rien de poétique, en effet, dans ce lavage de vaisselle amoureuse...

Et je souhaite à celle
Qui lava la vaisselle
De mon premier amour
Un grand bonjour !

*
* *

Tes flancs sont notre berceau,
Tes flancs sont notre tombeau.

Mais ici-bas le plaisir d'amour ne se mélange pas que de douleur et de rancœur... Le bon Dieu mit aussi la peur au sein du plaisir, Hippolyte le Boullanger l'affirme dans une jolie chanson dont voici trois couplets :

LA PEUR ET LE PLAISIR

Au paradis le premier homme,
D'Eve ayant accepté la pomme,
Disait, après avoir mordu :
Que j'aime le fruit défendu !
Mais bientôt gronda le tonnerre,
Depuis ce moment sur la terre
Le bon Dieu, voulant nous punir,
Mit la peur au sein du plaisir.

. . . .

Thomas qui nargue la misère,
De huit enfants se voit le père ;
Sa compagne, après un sermon,
A son amour répondait : non !
Ah ! disait-elle avec sagesse,
« Tes feux doublent notre détresse,
« Lorsque je cède à ton désir
« La peur vient troubler le plaisir. »

De Vénus fuyez les prêtresses,
Qui vendent transports et caresses,
Dont la voix au déclin du jour
Profane le doux mot d'amour !
L'impudent qui cède à leurs charmes,
Ne le fait jamais sans alarmes,
Toujours au moment de finir,
La peur vient troubler le plaisir.

Peur de quoi donc? Des enfants, messieurs ! D'un « coup de pied de Vénus », mesdames !... Payer d'un enfantement douloureux la petite secousse paradisiaque !... Payer aussi bien cette petite secousse d'une bonne v... ! Non, vraiment, c'est trop de sévérité! On ne sait pas ce que peut quelquefois produire un baiser...

Semez des baisers, vous récolterez des hommes !

Semez des baisers, vous récolterez aussi quelquefois, — le mal italien. Et ceci vaut mieux que cela !... Je plains plus le syphilisé que l'engrossée.

Voici un petit *sonnet XVIIIe siècle* que prouve que sous le satin gît la pourriture ; nous le faisons suivre de la *Ballade du Pauvre Blennorrhagique*, de Marcel Strauss, ballade vraiment bien faite (1).

SONNET DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Philis, dans sa robe de tulle,
A l'air d'une vierge : front pur,
Œil candide inondé d'azur,
Teint de lait, bouche minuscule...

Tout bas, elle récapitule
Les madrigaux que son futur
Lui passe par dessus le mur...
— Et son tendre cœur capitule —

Devant elle, poudré de blanc,
Faublas la regarde en tremblant,
Dans une inquiète posture...
. . . .
Et Philis, — la belle Philis !
Sous son jupon cache, l'impure,
L'hystérie et la syphilis !

BALLADE DU PAUVRE BLENNORRHAGIQUE

Sauveur du Phallos en souffrance,
Grand dénicheur des nids de pus,
Guérisseur de l'intempérance,
Balayeur des canaux repus

(1) Extraite de son beau volume de vers, *Les Inutiles*. (H. Daragon, édit., prix 3 francs.

Et des vieux vagins corrompus,
Permanganate, Dieu du Vice,
Par mes plaisirs interrompus
Guéris-moi de ma chaude-pisse.

Je t'offre pour ma délivrance
Le sang de mes membres rompus,
Les fleurettes de mon cœur rance
Qui ne fleurira jamais plus ;
Je t'offre mes désirs lippus,
Mes larmes, mon rhum, mes épices,
Et mon tabac aux brins crépus,
Guéris-moi de ma chaude-pisse.

Et je t'offre aussi la vengeance
Qui s'énerve en mes poings trapus.
O Femme, abominable engeance,
Puissent tous les tourments que j'eus
Renaître en toi. — Lance ton jus,
Glisse, ma seringuette, glisse,
Porte la mort au mal reclus.
Guéris-moi de ma chaude-pisse.

ENVOI

O Permanganate, je pus
Jadis féconder des matrices.
Pour que je sois ce que je fus,
Guéris-moi de ma chaude-pisse.

*
* *

Va, tu n'as rien gagné de m'être ainsi farouche,
En me cachant ton front sous ce voile obstiné !
A parcourir ton flanc, mes yeux l'ont deviné,
Et mes baisers, plus bas, ont su trouver ta bouche.
Armand Silvestre.

Je ne connais point de bon moyen pour éviter la syphilis, mais je sais bien comment une demoiselle peut n'avoir pas d'enfant ; ceux qui veulent lire entre

les lignes le sauront également après avoir pris connaissance de ce petit conte érotique :

PETIT CONTE ÉROTIQUE

Dans le jardin des amours roses,
Sur le gazon du mont neigeux
Créé pour les célestes jeux,
Les éphèbes cueillaient les roses.

Et les roses, par eux décloses,
En leurs pétales amoureux
Gardaient le baiser langoureux
Des mâles devenus moroses.

Et de ce baiser doux et cher
Naissait un fruit de rose chair
Qui meurtrissait les frais pétales.

Depuis, les éphèbes, dit-on,
Caressent bien les fleurs fatales,
Mais n'en cueillent que le bouton.

Pour ceux qui n'auraient pas bien compris le symbole, nous citerons ce *Sonnet à Eutrope*, plus explicite :

SONNET A EUTROPE (1)

Notre chambre sera l'église
Et notre lit sera l'autel ;
Et du soir brun à l'aube grise,
Nous prierons l'Amour immortel.

Pour lui dire l'oraison tendre,
« Amour, ayez pitié de nous ! »
Je devrai me mettre à genoux ;
Quant à toi, tu pourras t'étendre...

Tu feras ce que tu voudras,
Tu t'enrouleras dans les draps,
Inertisant ta chair lactée...

(1) Extrait de l'album *Mes Maîtresses.*

Cueillant des roses et des lis.
J'invoquerai, tout la nuictée,
Notre-Dame de Clitoris.

*
* *

Tous les «baisers » devant prendre place dans notre anthologie, nous allons vous entretenir de quelques-uns, passés jusqu'à présent sous silence. Commençons par le *baiser solitaire*, — assez difficile à décrire. Rappelez-vous, si vous les connaissez, lisez, si vous les ignorez, *Les Rigoleurs de Romainville*, du vieux chansonnier Blondel :

Là deux à deux, dans le mystère,
On s'accouple, on se rend heureux.
De tous les débats amoureux,
Je reste témoin oculaire.
Les baisers, les tendres clameurs
Vibraient à m'en tourner la bile ;
Dans un bouchon de Romainville,
Nous étions vingt-cinq rigoleurs.

Douze femmes, treize hommes... Triste situation pour le vingt-cinquième rigoleur !... Que feriez-vous à sa place?... Dame ! la chair est faible, — surtout sous l'exemple de douze couples !... Vous avez deviné... Notre vingt-cinquième s'en va, tel Narcisse, se contempler en le miroir d'une source ; il s'aime *tout seul* — hélas, mesdames ! — *il s'envoie des baisers*.

Un vilain mot médical vient sous ma plume pour déterminer le baiser solitaire : mas... non ! il est trop commun. Créons un autre mot, appelons cela le *narcissime*.

Il est aussi des «rigoleuses « qui ne trouvent pas d'amants et sont obligées, — hélas, messieurs ! — de se procurer des illusions. Le baiser, non partagé, est vraiment triste. Souhaitons à ces infortunées âmes en peine, — cherchant l'âme sœur et, à proprement parler, l'objet frère, — de trouver l'âme et l'objet, âme bonne et objet solide, objet de qualité, répon-

dant à cette description courte et bonne d'une commère de Porta :

Dur et qu'il dure.

. . . .

En ce qui concerne le rigoleur, rassurons-nous...

Tandis que nous bavardions, il a trouvé la marmite de son couvercle :

Pauvre recrue en vingt-cinquième,
J'étais le seul qui n'avais pas
De quoi prendre aussi mes ébats,
Quand la servante, ô chance extrême...

Voici donc trouvée la vingt-sixième rigoleuse, l'âme « frangine », l'objet *ad hoc*, — tout ce qu'il faut à réussir : quatre lèvres pour baiser. Une servante? Qu'importe ! Une femme...

Blondel a mal achevé sa chanson ; à sa place, j'eusse donné le dénouement suivant, — le véritable, selon une charmante romainvilloise qui me l'a communiqué (rassurez-vous, ce fut tout ce qu'elle me communiqua) :

Neuf mois plus tard, personne ne « rigolait » plus : les treize rigoleuses mettaient au monde treize petits rigoleurs. Moralité : Quand on part 26, l'on peut revenir 39... Une méchante langue ajouterait : « Et quand on part 46, l'on peut revenir à 69. Le jeu est moins dangereux... »

Pour moi, je n'ai pas d'avis personnel, — et c'est même dans ce seul genre de discussion que je manque de personnalité...

* * *

Aimez-vous voir une dame embrasser ou baiser un animal?...

Moi non plus.

D'Aceilly reprochait déjà à une personne de baiser ses moineaux.

A une dame qui baisoit ses moineaux :

Donner à vos moineaux des baisers savoureux
En leur pressant le bec de vos lèvres de rose,
N'est-ce pas vous tromper dans l'usage des choses
Et leur donner un bien qui n'est pas fait pour eux?

Parfait, d'Aceilly. Les baisers étaient pour vous, et non pour ces petites volailles.

Et les chiens? Ah ! les chiens !... King-charles abhorrés ! loulous haïs ! bestioles répugnantes !

Un poète — dont je ne sais pas le nom — a envié le sort d'un de ces affreuses bêtes :

LE CHIEN CHÉRI

Des mets destinés à sa bouche
Lise engraisse un jeune carlin,
Et tous les soirs Lise le couche
Sur sa fine peau de satin.
Jamais un signe de rudesse
Ne fit gémir le favori ;
J'aimerais mieux, je le confesse,
Etre le chien que le mari.

Oh ! ces petits chiens ! Oh ! ces Lises !

. . . .

Vous savez déjà où je veux en venir. Le *Sonnet à Sophie* (1) achèvera de vous convaincre.

Devant la photographie
— Obscène, ô combien ! —
Qui représente Sophie
Caressant un chien.

SONNET A SOPHIE

Autrefois, les courtisanes
S'époumonnaient à crier :
« Les ânes ! les ânes ! les ânes !
« Ils savent *mieux* pénétrer !

Aujourd'hui je ne sais comme
L'on comprend l'art vénérien,
Mais pour remplacer un homme
La femme choisit... un chien.

Homme, animal ! Femme, animale !
Sale femelle et sale mâle,
Vous méritez, dans vos transports,

(1) Extrait de *Mes Maîtresses.*

De périr sous mille cravaches,
Car vous valez moins que les vaches
Et moins encore que les porcs !

Attrape Sophie !

Cette fois, l'on a très bien compris que nous aborderons la *bestialité*. Et l'on comprendra mieux lorsque maître Forberg prendra la parole.

* * *

Leurs lèvres aphrodisiaques !

Il arrive que des femmes se baisent entre elles. Souvent, c'est pour taquiner, — et, peut-être exciter? — les hommes qui les entourent. Mais lorsqu'elles sont seules?... Etrange... Allons aux renseignements, et tâchons de savoir quel est le but de ces mystérieuses amantes.

LE SONNET DES AMIES DE PENSION (1)

Ce sont des amies de pension.
Ensemble elles ont lu des proses
Qui allumèrent la passion
Dans leurs chairs, tabernacles roses.

A présent qu'elles ont grandi
Elles savent un tas de choses
Que leur petit doigt leur a *dit*...
Ce petit doigt sait bien des choses ! —

Et en attendant qu'un mari
Les désenchante de leurs rêves,
Elles goûtent des amours brèves,

De sommaires et courts émois
Que ces charmantes manucures
Par le petit doigt se procurent...

(1) Extrait des *Chants de Montmartre et de Montparnasse.* Ce sonnet, composé de 17 vers, est connu sous le nom de *sonnet à queue* (Nous regrettons infiniment pour ces dames...)

En l'attente de jours meilleurs,
Ces plaisirs (innocents, d'ailleurs),
Entre nous, sont bien les meilleurs !

Nous parlerons donc plus tard, c'est entendu, du *baiser lesbien*. Parlons-en même un peu tout de suite... « *Baisers lesbiens* » est le titre d'une petite brochure sans nom d'éditeur, et bien connue dans le commerce (1902). L'auteur signe : Duc de Rosalex. Il a du talent et pouvait l'employer à des ouvrages d'un autre genre. Ses héroïnes, Lysis et Nina, sont âgées de 18 et 19 ans.

L'une était brune et l'autre blonde.

Ces deux jeunes personnes sont expertes au baiser. L'une d'elles (la brune) attire la blonde par ces paroles :

Venez ! que le baiser caresse
Des seins dont le bouton se dresse
Sur deux globes plus purs, plus blancs que le Paros.

Lysis et Nina, dans leur chant : *Fuyons les Hommes !* vont nous expliquer les raisons de leur dégoût du sexe fort :

FUYONS LES HOMMES

Nina

Mieux qu'une idylle de Virgile,
Après l'essai du doigt agile,
En dépit du qu'en dira-t-on,

Faites pâmer, tressaillir d'aise
Celle dont votre lèvre baise
Du val des voluptés le rose et frais bouton !

Lysis

Fuyons les hommes, ô mes belles,
A leurs désirs soyons rebelles,
Et moquons-nous de leurs filets ;

Sachons, sachons les éconduire,
Car ils n'ont rien pour nous séduire ;
Pareils à des boucs, ils sont laids.

Velus des pieds jusqu'à la tête,
Velus, poilus comme la bête,
La bête dont ils ont l'instinct ;

Pour eux l'ardente fantaisie
Du plaisir est sans poésie
Et leurs transports un feu qui bien vite s'éteint.

Il ne s'éteint pas si vite que cela, mademoiselle !

Nina proteste légèrement :

Nina, *à Lysis.*

Et cependant Sapho, ma belle,
A Phaon ne fut point rebelle,
Elle se prit dans ses filets.

. . . .

Lysis

O Nina ! les Phaons sont rares ! — Compte-les

. . . .

Et elle continue de l'attirer à elle.

Or, dans une folle caresse,
De voluptueuses amours,
Viens, ô ma blonde et sois toujours,
Et mon amant et ma maîtresse.
Epuisons de l'amour tous les divins excès,
Et que les lèvres de ma bouche,
Baisent mille fois sur ta couche
Tes autres lèvres que tu sais !

Bigre !

L'autre, moins, ardente, cherche à esquiver l'étreinte :

Nina

Non ! — Je suis lasse, et c'est de toi
Que me vient cette lassitude,
Après tant de baisers, passionnante étude
Que ta lèvre, ô Lysis, hier a fait sur moi !

Mais l'inapaisable Lysis proteste à cela :

Lysis

Quoi ! tu redoutes mes étreintes,
Lorsque sans voiles, sans contraintes
Je couvre ton beau corps de mes baisers nombreux !
Et que dédaignant la parole,
Ma langue amoureusement folle,
Se tait — mais se taisant fait que tu m'entends mieux.

Nina, sans doute, est moins cruelle, car il y a trois lignes de points dont nous sommes reconnaissants à l'auteur ; puis Nina, langoureusement, murmure :

Je me meurs !...et pourtant Lysis je m'abandonne
A tes baisers de feu... prends-moi, je t'appartiens ;
Lorsque dans tes bras tu me tiens,
C'est un bonheur divin que ta lèvre me donne !

Plus loin :

Nina

Te voilà toute nue et les cieux embrasés,
Vont brûler de ce corps, la chair marmoréenne,
Mais pour le garantir, je veux, à bouche pleine
Lui faire, mille fois plus douce que la laine,
Une tunique de baisers !

Plus loin encore, elles sont

AU BAIN

Nina (*définitivement convertie !*)
Oui ! viens ! prenons du bonheur, comme
Nous n'en prendrions pas avec l'homme ;
L'homme est brutal dans ces plaisirs,

Son baiser, *sans qu'on le diffame*,
Ne vaut pas celui de la femme,
Chez la femme allumant les saphiques désirs !

Lysis, *énamourée.*

Depuis le baiser de tes lèvres,
Mon sang brûle d'ardentes fièvres,
Mes rêves vont, je ne sais où ;

Douce devient la coupe amère,
Sur le dos bleu de la chimère,
Vagabonde le désir fou.

Car dans mes bras je t'ai tenue,
Et de ta gorge toute nue,
J'ai baisé le Paros mouvant ;

O ma Nina, Vierge que j'aime,
Tu m'as fait lire le poème
De ton corps, poème vivant !

Et depuis lors, ô mon amante !
Ton baiser brûlant me tourmente,
Défiant les flots du Léthé ;

Si je dors le désir m'éveille,
M'aiguillonnant, comme l'abeille
Par un jour rutilant d'été !

A citer entièrement, cette pièce intitulée :

DÉSIRS FOUS

Nina

A ma voix ne sois point cruelle,
Lysis, c'est Nina qui t'appelle.
Viens, j'ai disposé les coussins
Où je veux te voir étendue,
Et puis t'entendre, toute nue,
Hurler l'amour entre mes seins !

Lysis

Sous tes baisers je veux me tordre,
Avec les miens je veux te mordre

Et voir nos deux corps tressaillir.
Lorsque, — voluptueux mystère,
Le bouton rose et frais que l'on cueille à Cythère,
Nos lèvres iront le cueillir !

Je le répète, il y a du talent dans ce petit recueil, mais un talent malheureusement mal dépensé.

Avant de quitter ces dames, passons-leur une paire de quatorzains à notre manière :

LES LESBIENNES

La grande a la peau brune et le mollet velu. —
— Seins plats, mains d'étrangleur et prunelle brillante;
L'autre est une blondine au regard mal voulu :
Désir indifférent, volonté bienveillante.

La grande a les bras secs, et leur geste est osé.
L'autre est une très douce et grasse lymphatique,
Vénus blonde au teint blanc, légèrement rosé,
Aux yeux bleus et rêveurs d'une Eve d'esthétique.

Il faut les voir s'aimer ,ces beaux monstres, grisés,
Il faut voir leur étreinte et leurs sanglants baisers,
Et l'ironique effort de leur vain phénomène ;

Il faut les voir jouir de leur accouplement
Pour savoir l'*Amour pur* et comprendre un moment
Ce qu'est l'abjection de notre espèce humaine !

LA CHAMBRE 23

Sur le velours grenat du somptueux divan,
Deux blanches nudités, deux beautés féminines,
L'esprit torturé par d'érotiques famines,
Contentent leur amour dans un rythme mouvant.

O filles de Lesbos, vieilles avec gamines,
Qui tâtez vos chairs fermes d'un doigt appliqué
Et cherchez le bonheur du baiser compliqué...
Sachez que les pistils veulent les étamines,

Que jeunes et puissants, des hommes amoureux
Demandent le plaisir et seraient trop heureux
De prodiguer leur chair à vos chairs, roses pâles...

Sachez que dans vos corps asservis, hébétés,
Gît le contentement charnel de plusieurs mâles
Et repose, sacré, l'œuf des fécondités !

Sévère?... oui? n'est-ce-pas?... j'ai peut-être eu tort... Dans l'humanité, il faut être indulgent !...

. . . .

Voici un léger aperçu des liaisons des femmes saphistes, dont nous aborderons *le baiser*. Leur amour forcené de la femme les porte peu à peu à la haine du mâle. Paul Verlaine, dans *Amies*, a poussé la flatterie jusqu'à n'employer, (au cours de six pièces de vers) que des rimes féminines. La Nina et la Lysis du duc de Rosalex ont entrecroisé des rimes masculines et féminines ; toutefois, leurs cris de volupté, mis en jolis vers, furent imprimés sur du papier *couché* ,et non vergé !... Oh ! fichtre non !...

*
* *

Est-ce tout? Non, pas encore. Femmes et femmes nous amènent à parler d'hommes et hommes ; nous évoquons dans ce sonnet de 17 vers dit sonnet à queue (cette fois, c'est de circonstance), ces amoureux de plastique grecque, les esthètes « becs jaunes de la terre jaune. »

LE SONNET DES ESTHÈTES

Ce sont de pâles jeunes gens
Aux longs cheveux, la face blême,
Qui dépensent leur *bonne* argent
A résoudre un ingrat problème.

Partout ils recherchent le beau
Et, comme la femme est commune,
Ils voudraient, ces charmants pâlots,
Un sexe aux fonctions communes.

Ce sont les galants chevaliers,
Chevaliers de la canne à pêche,
— Congrégation que Nul n'empêche, —

Que nulle loi ne fout au bloc.
Ce sont les esthètes loufoques,
Béjaunes de la terre jaune,

Qui, dans leur amour de la ligne,
Risquent leur peau et leur deniers
A pêcher ensemble à la ligne.

*
* *

N'ai-je pas promené ma main
Avec des luxures d'artiste,
Sous des chemises de batiste
Embaumant l'ambre et le jasmin?

Jean Moréas.

Un poète, tournant dédaigneusement le dos à la nature, s'est moqué de lui-même en rapportant ce dialogue entre sa maîtresse et lui.

LES SEXES

(*fragment*)

. . . .

Ils sont tous deux horribles,
Grotesques et risibles,
Trop gras, exorbitants
Et dégoûtants.

Qu'ils sont vilains, ma chère !
Vois leur mine gauchère
A ces masques barbus,
Souvent fourbus.

Celui-ci, vu de face
Me fait une grimace
— J'en suis fort désolé ! —
L'autre est gonflé.

Mon Dieu ! qu'ils ont l'air bête...
Et contemple leur tête !
Ah ! les vilains objets,
Qu'ils sont abjects !

. . . .

(*En riant aux éclats* :)
Et celui-là, mon âme,
Qui se tord et se pâme...
Regarde la laideur
De sa raideur !

On s'imagine les deux amants se montrant du doigt la laide fente et le grotesque membre, et, supérieurs à eux-mêmes, riant d'eux-mêmes.

* * *

Voyons un peu le baiser au point de vue médical. Les médecins se paient très peu de poésie. Les charmes de la femme sont pour eux chair, graisse, faisceaux de veines et d'artères, nerfs et peau. Un baiser? Geste instinctif permis seulement aux mères. Baiser, pour eux, implique sur-le-champ l'idée du coït. Déjà, dans l'*Ame sceptique*, (1) je m'étais plaint avec amertume de la littérature médicale. On baise le front, les joues, etc, (dit l'Hindou) les lèvres et l'*in-*

(1) Voici le passage :

« Toutes ces brutalités viennent de ce que je fus très illusionné dans ma jeunesse, sur la nature de la femme ; tombé de plus haut, je me suis fait plus de mal.

C'est ainsi que vers l'âge de quatorze ans, alors que je prenais la femme pour un ange, j'ouvris le traité d'Anatomie d'un vieux chirurgien, Rambaud, et j'y lus, aux pages 400 et 401, des poèmes dans ce goût : « La vulve est une ouverture longi-
« tudinale limitée en haut par une saillie qu'on appelle le *mont*
« *de Vénus* : elle est séparée en bas de l'anus par un espace de
« 3 centimètres environ, et que nous avons déjà désigné sous le
« nom de *périnée*... Les petites lèvres sont des replis membra-
« neux étendus depuis le clitoris jusqu'aux parties latérales
« de l'orifice du vagin, où elles se terminent insensiblement ;
« elles sont plus épaisses et plus saillantes vers leur partie
« moyenne qu'à leurs extrémités, et renferment dans leur du-
« plicature un tissu spongieux et érectile analogue à celui du
« clitoris dont elles sont la continuation... Un peu plus loin :
« La vulve et toutes les parties qui la constituent sont revêtues
« par une membrane muqueuse recouverte d'un épiderme très
« fin, et qui contient dans son épaisseur un grand nombre de

térieur de la bouche. (Voyez plus loin le passage relatif à la saveur des lèvres féminines, au miel de la salive.) L'intérieur de la bouche, pour notre chef de clinique, lui inspire ces lignes :

« La langue est composée de faisceaux musculaires qui forment un tissu inextricable... Des artères et des veines assez volumineuses et des vaisseaux lymphatiques... le *nerf lingual*... le *glosso-pharyngien*... » Ouf ! pas un mot de plus ! C'est beau, la science, mais on préférerait quelque fois ne rien savoir... Tenez, voici le « baiser » coïtal, expliqué par le jovial docteur Labarthe, le médecin rêvé des familles...

« La copulation ou *coït* est un acte physiologique qui consiste dans l'introduction de l'organe mâle ou verge, en érection, dans l'organe femelle ou vagin, pour mettre en présence les deux éléments essentiels de la reproduction, le sperme de l'homme avec l'ovule de la femme. Le glissement du membre viril est favorisé par le mucus du vagin, surtout par la secrétion des glandes vulvo-vaginales, liquide visqueux et filant, doué d'une odeur vive caractéristique qui a le singulier pouvoir d'exciter fortement chez l'homme les désirs vénériens. Cette secrétion est augmentée dans de notables proportions au moment de l'excitation

---

« follicules analogues à ceux du prépuce chez l'homme ; ces « follicules secrètent également une humeur qui sert à lubrifier « ces parties, mais qui acquiert, par son exposition à l'air, et « l'oubli des soins de propreté, une odeur repoussante et une « âcreté remarquable. Et le cruel chef de clinique ajoutait : « La membrane muqueuse qui revêt l'intérieur du vagin fait « suite à celle de la vulve ; elle est vermeille à l'orifice de ce « canal, blanchâtre ou grisâtre à sa terminaison supérieure ; « elle forme des rides transversales, et offre (!) les orifices des « follicules qui secrètent en abondance (!) la mucosité destinée « à la lubrifier... » J'étais renseigné. Mon Dieu ! que le style des anatomistes est sans pitié, et combien Rambaud me tenailla le cœur. Je me demandai naïvement, sur l'instant, pourquoi ce monsieur (est-ce parce qu'il avait été lauréat d'une faculté de Médecine?) souillait mes illusions, et déversait ses descriptions et ses mucosités sur mes rêves les plus chers.

(Voici décrit, par cette note, le « bijou » de la femme, le but de tout effort, la cause de toute existence, et l'objet de nos désirs *les plus purs.* Faisons grâce au lecteur de la description du membre masculin.)

génésique, et lorsque la femme désire vivement le coït, l'issue de ce liquide a lieu sous forme de jet qu'on a quelquefois appelé *éjaculation de la femme*. Hâtons-nous d'ajouter que cette expression est impropre et que le liquide n'a rien de commun avec le sperme éjaculé par l'homme ; il sert simplement à lubrifier le vagin, à favoriser l'introduction de la verge, à adoucir ses frottements contre les parois vaginales et à rendre plus vives et plus exquises les impressions du toucher. Aussitôt après l'introduction de la verge dans le vagin, l'homme et souvent aussi la femme exécutent des mouvements alternatifs d'avant en arrière qui excitent par des frottements répétés le gland et le clitoris. Cette excitation produit une sensation indéfinissable de plaisir et de jouissance qui va toujours croissant et qui atteint son paroxysme chez l'homme au moment de l'*éjaculation*, par laquelle se termine le coït. Chez la femme, l'orgasme vénérien s'accompagne de la contraction des muscles du périnée et d'une nouvelle hypersecrétion des glandes vulvo-vaginales.

« La copulation s'accomplit le plus souvent dans la position horizontale et couchée, la femme étant dessous et l'homme dessus. Cependant, dans ses raffinements de luxure, l'homme invente une foule d'autres positions dans lesquelles il a toujours pour objectif principal de se procurer une plus grande somme de jouissance oubliant que la copulation pratiquée dans la plupart de ces positions, principalement debout, est souvent suivie d'accidents graves. Une obésité très prononcée, un état de grossesse avancée, et certains vices de conformation des organes génitaux n'en permettant pas le rapport immédiat dans la position horizontale, devraient seuls justifier la copulation dans une autre position.

« L'acte génital ne devrait être pratiqué que par des individus nubiles, c'est-à-dire dont les organes sont complètement développés. Il ne doit jamais être pratiqué après un repas et pendant la digestion, malgré l'excitation génésique qui se produit souvent à ce moment, mais de préférence le soir, avant le som-

meil auquel il prédispose. La prudence recommande aussi de ne pas le répéter à de courts intervalles « la modération étant le trésor du sage », comme a dit Voltaire. Enfin la sagesse conseille de savoir y renoncer à temps, ordinairement après la soixantaine, car ainsi que l'écrivait l'abbé Maury, à son ami l'illustre médecin Portal : « chaque fois qu'un vieillard se livre au plaisir de l'amour, c'est une pelletée de terre qu'il se jette sur la tête. »

Vous avez lu attentivement cette page ?

Eh bien ! devant cette page gisent, ailes brisées, toutes les poésies, toutes les littératures, — et peut-être les religions.

. . . .

Et le poète, révolté, chante lui-même la beauté de cette horreur, car il ne veut point croire à la mort de tout idéal.

A MA CAMARADE

Mon amour !... Mais ce n'est qu'un vice !
En le contentant, tu me rends service...
Tu n'es pour moi qu'un objet
Dans lequel je lance un jet...
Une marmite, un pot de chambre.
Et tu chauffes le lit lorsque revient décembre.

. . . .

Pourtant il est en nous des choses élevées,
Des élans de bons camarades de malheur,
Nous vivons quelquefois d'une même douleur,
Et cela ne concerne pas les étreintes lavées.
Oui, — pas souvent, — plus rien en nous deux de char-
[nel,
Mais un dégagement de l'azur éternel.
Bon Dieu ! serais-je un ange dans la fange !
Pourtant je t' « aime » et je bois, et je mange !
Ainsi les hommes sont à leur insu précipités
Parmi des saletés, parmi des bleuités.
Le fumier donne des roses,
Et cela me transporte, moi, vieux libertin,
Au point que je voudrais chanter l'âme des choses,
Et... pour un peu, vois-tu, je parlerais latin !

*
* *

Ici-bas, pauvres nous, tout est déjections.

Je nais nu comme un ange,
(Et pourtant !) déjection.
Je vis, je bois, je mange :
Absorption, déjection.

Est-ce vrai ma mignonne? — Non?
Allons, bon !
Et la voilà qui pleure. (Déjection.)

Raccommodons-nous, ma chérie,
Ne pleure plus... Ris ! Et pour que tu ries,
Tes larmes je les bois — (sacrifice, quand [même !)
Car il paraît que je t'aime.

Et nous voilà raccommodés,
Et ce sont des baisers.
Nous échangeons des termes de passion,
Nous faisons des serments, des protestations...
Déjections, déjections !

Mais pourquoi en vouloir aux docteurs de n'être point des poètes ! Ne devrions-nous point accuser plutôt la nature, qu'ils n'ont fait qu'étudier? Oh ! les vidanges du baiser ! les rinçages de bouches ! Je ne suis point seul à me rebeller... — et cela me console. Jules Hoche,dans son roman les *Petites Madones*, a protesté avec véhémence, — une véhémence qui se plaint plus qu'elle ne se soulève, — contre l'antipoésie de la Nature.

« L'amour !... Pourquoi Dieu a-t-il réuni les organes sexuels — parties nobles quoi qu'on dise — aux organes excréteurs, associant ainsi le geste sacré de la génération, à celui plus sacré encore de la parturition, une infâme idée de cloaque et de déjection. Toutes les fois que je m'apprête à dormir aux bras de l'aimée je songe aux premiers vers de la ballade en-

fantine de ce pauvre Charles Cros : « Caca, pipi, dodo. Ce caca, pipi, dodo, premier balbutiement des bébés apparait, somme toute, comme le quotient biologique de toute la vie humaine.

« Caca pipi, dodo » ! La médecine a même consacré cette ignoble connexité, ce monstrueux rapprochement, en désignant les divers organes visés sous la dénomination unique d'organes *génilo-urinaires*. Ah ! oui, c'est du propre... Allez donc poétiser l'amour après cela. Caca, pipi, dodo! et ce pauvre Rolla qui s'écriait jadis par la bouche de Musset :

« Dis moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles,
« Les paroles sans nom, et pourtant éternelles,
« Qui ne sont qu'un délire et depuis cinq mille ans,
« Se suspendent encore aux lèvres des amants ! »

« Après ce que je viens d'écrire, la réponse est tout indiquée.

« Au reste, nous ne savons plus faire l'amour. Autrefois il y avait, j'en suis sûr, *quelque chose* qui sanctifiait les ébats de nos pères et de nos mères et qui a dû présider, certes, à notre conception... Quelque chose ou quelqu'un? Dieu peut-être. »

Dieu certainement, monsieur Hoche.

*
* *

Fuyons toutes ces tristesses, oublions, tâchons de rire, parlons d'autre chose, — c'est-à-dire continuons de parler de la même chose, du baiser, mais parlons-en gaîment.

Combien de fois un homme peut-il baiser une femme ? Une fois, une bonne fois, suffit ! Les gourmands vont jusqu'à deux. Une femme, un homme privés depuis longtemps, ont de l'appétit pour plusieurs fois. En temps ordinaire et dans la vie normale, — surtout dans le mariage, — un baiser (un seul à la fois) peut suffire. Dans l'*Insatiable*, petite poésie-emblème citée par John Grand-Carteret dans son *Centre de l'amour*, certaine luronne se montre bien exigente :

L'INSATIABLE

Une fois c'est trop peu ; la seconde me flatte,
La troisième se doit, quatre fois c'est mon pain,
Après la cinquième j'ai faim,
Je n'appréhende pas qu'une autre fois m'abatte,
Sept fois est un compte imparfait,
Guillaume huit fois me l'a fait,
Neuf fois augmente mon délice.
Qui ne le fait pas dix, je l'estime un Jocrisse,
Onze fois qui ne le fait pas
C'est une marque qu'il est las.

Dans l'*homme riche*, également emprunté au *Centre de l'amour*, nous voyons cette fois un amoureux exigent :

L'HOMME RICHE

Si les baisers reçus et les baisers donnez
Rendent les hommes fortunez,
Je suis des hommes le plus riche ;
Si j'en donne à Fanchon, elle en est si peu chiche,
Qu'on compterait plutôt les feuilles de ce bois
Que combien nous baisons de fois.

« AUTRES PROUESSES AMOUREUSES »

« Le prince de Conti, beau-frère du duc d'Orléans, avait gardé à 40 ans toute la verdeur de la jeunesse. Il se targuait d'avoir couru douze postes d'amour en une nuit avec la Deschamps. Et depuis cette nuit fameuse, pour louanger son exploit, il faisait frapper le numéro 12 sur les boutons de ses culottes, de ses habits, de ses chapeaux, marquer ses chemises au chiffre 12 ; il voulait tout avoir par douzaine, 12 fusils, 12 épées, 12 couverts à sa table, 12 mets à son menu ; son trésorier lui délivrait chaque jour 1.200 livres comme argent mignon, et quand il gratifiait quelqu'un, c'était de 12 livres ou de 12 louis.

— Victor Hugo, dans sa jeunesse, et jusque dans un âge très avancé, fut un robuste amoureux. Il aimait à dire à ses amis, en confidence, que dans sa

nuit nuptiale il avait sacrifié aux neuf muses sur l'autel conjugal. Or, détail piquant, lorsqu'il se maria, Victor Hugo était, dit-on, vierge (1). »

Les docteurs défendent le *baiser* aux jeunes gens non nubiles. Une femme, un homme de vingt-cinq à trente-cinq ans, se voient rationner de trois baisers par semaine ; de trente-cinq à quarante cinq ans, deux par semaine ; de cinquante-cinq à soixante-cinq ans, un par quinzaine ou par mois. Après soixante-cinq ans, il faut, paraît-il, se contenter de baiser au front ses petits-enfants, et laisser Madame dormir tranquille. Toutefois, ces chiffres sont un minimum indiqué par mesure de prudence. Un homme normal contracterait, dans le cours de son existence, 3,700 à 4,000 baisers coïtaux.

Nous empruntons au docteur d'Orbec, auteur de *la Froideur chez la femme* (2), les détails suivants :

« La femme est toujours tentée, malgré l'affection qui l'unit à l'homme, de lui vouer quelque mépris lorsqu'elle constate chez lui de la satiété, de l'usure, de l'inappétence. L'absence du désir masculin au contact de sa chair l'humilie en quelque sorte, et dans l'antiquité surtout, on se montrait impitoyable pour les cas d'insuffisance sexuelle.

« Par contre certains individus sont animés de désirs monstrueux et répètent l'acte d'amour avec une prolixité anormale, funeste pour leur intelligence. On peut admettre, à la rigueur, comme l'apprend la légende, qu'Hercule ait, en une nuit, fécondé cinquante vierges. Comment les demi-dieux des temps héroïques ne se fussent-ils pas montrés aussi brillants en amour que dans les combats? Mais on parle aussi de ces esclaves, comme en cite Gallien, que l'on vendait sur les marchés d'Afrique à des prix fort élevés, absolument comme des animaux reproducteurs, et qui étaient doués d'une valeur sexuelle hors ligne. C'étaient les grandes dames, les Messalines de l'époque, qui s'en rendaient acquéreurs.

« Les annales de la science moderne consignent une

(1) Emprunté au *Paris-Galant* (éditeur, H. Daragon).
(2) Edité par Albin Michel, Paris.

quantité de faits qui paraissent contre nature, tellement ils nous surprennent par le pouvoir viril dont ils fournissent l'exemple.

« Le docteur Schmidt rapporte le cas d'un homme de soixante-dix ans, veuf depuis deux ans, qui, ayant, à cet âge, épousé une jeune fille, pratiqua, pendant trois mois consécutifs, le coït à raison de dix à vingt fois par jour. La femme, ne pouvant résister à la fatigue de ces assauts, ni satisfaire la lubricité du vieillard, se sauva chez ses parents.

« On cite encore la vigueur exceptionnelle d'un habitant de la ville de Tarbes, qui, en quatorze ans, épousa successivement dix femmes. Toutes moururent des suites de son incontinence, et il fallut toute l'autorité des magistrats municipaux et des médecins pour l'empêcher de contracter son onzième mariage.

« Le maréchal de Richelieu était remarquable par sa vigueur sexuelle à tel point qu'il était capable, à soixante ans, de rééditer le coït dix fois par jour. »

La mythologie, l'antiquité, toutes les histoires abondent de semblables exemples, — mais nous ne tenons point à les multiplier. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir, dans notre ouvrage, sur cette réglementation du baiser.

* * *

Lorsqu'un homme vole un baiser à une dame, — c'est-à-dire lorsqu'il le prend par violence, — il est généralement puni sur le champ par une bonne gifle que lui colloque la main des grâces.

La loi est moins sévère.

« Un peintre, à Milan, ayant rencontré l'autre soir une jolie jeune femme, l'embrassa malgré ses protestations.

« Le tribunal, considérant le baiser comme une injure simple, a condamné le peintre à dix francs d'amende. »

Le baiser une injure ! Et en Italie !... Oh ! ces magistrats ! ils ne sont pas précisément du pays où fleurit l'oranger.

En Amérique, le baiser est considéré — mieux qu'une injure — comme un outrage.

PAUVRES AMOUREUX (1)

On s'inquiéte à New-York de la guerre terrible déclarée par quelques vertueux Américains et l'inspecteur de police de Brooklyn contre le « soul-kiss » ce baiser d'une longueur demésurée par lequel on donne, paraît-il, toute son âme. Il fait fureur, et on lui compte beaucoup d'adeptes. Miss Maud Adams, la « Sarah Bernhardt » américaine détient actuellement le record du « soul-kiss » pour une durée d'une minute quarante-sept secondes. Par les belles soirées de printemps et d'été, on pouvait voir dans le grand parc de Brooklyn, soit sur les bancs, soit sur le gazon, de nombreux couples enlacés. Il paraîtrait même que lorsque ceux-ci avaient commencé à unir leurs lèvres en public rien ne pouvait les séparer, si ce n'est le manque de souffle. Leurs âmes voguaient vers l'idéal.

De nombreux promeneurs pouvaient passer et repasser à côté des amoureux, ceux-ci ne se doutaient pas de leur présence.

Quelques personnes ont trouvé blâmable cette manière de se donner un baiser. Elles se sont plaintes au chef de police qui a pris aussitôt une résolution terrible. Dans un ordre du jour officiel, cet officier enjoignit à ses subordonnés de prendre des mesures pour empêcher dans les lieux publics, l'échange de tout baiser d'une durée de plus police,dit secondes »

Lorsqu'un fonctionnaire de la de « deuxl'ordonnance, apercevra deux personnes de sexe opposé en train de s'embrasser longuement, il devra, par un bruit quelconque, les avertir de sa présence et de son approche. Si, malgré cet avertissement, les personnes en question ne désunissent point leurs lèvres, les mesures que la situation pourra requérir devront être prises pour les faire séparer. L'arrestation des délinquants pourra même être opérée si cela est nécessaire. »

On pourrait croire que ces instructions sévères terrifièrent les fervents du « soul-kiss ». Nullement. Ils continuèrent comme par le passé et les agents, braves gens au fond, les laissent faire. »

(1) Extrait de *Paris-Galant* (édité par H. Daragon).

Autre exemple :

UN BAISER QUI COUTE CHER (1)

Un jeune homme a été condamné à dix mois de prison par la cour supérieure de Wilkesbarre (Pensylvanie) pour avoir de vive force donné un baiser à une jeune fille appartenant au meilleur monde. Celle-ci passait dans la rue vers huit heures de soir lorsqu'elle rencontra le jeune homme qui, la saisissant par la taille, lui donna un baiser sur une joue et s'enfuit aussitôt. Aux cris poussés par la demoiselle, plusieurs personnes se mirent à la poursuite du galant qui fut capturé peu après.

Etre mis à l'ombre pendant 10 mois pour un simple baiser, c'est un peu cher. Quel doit être le tarif pour une séduction ! »

Citons encore ce passage de notre *Flagellomanie*; (2)

« Il ya encore des villes où il est interdit de s'embrasser publiquement.

« C'est d'abord Cherson dans la Russie du Sud, ou tout baiser donné dans la rue coûte quinze francs ; le fiancé qui prendrait publiquement la taille de sa future est passible d'une amende de douze francs. Le fait d'exprimer son amour sur une carte postale coûte le même prix.

« Il y a ensuite Milan, où l'an dernier 721 couples amoureux ont dû payer six lires chacun pour s'être embrassés sur le territoire de la ville. Hors Milan c'est gratuit. L'ordonnance qui interdit les tendresses publiques date du temps des Sforza. Mais le pays le plus sévère pour les amoureux est sans conteste l'Etat de Connecticut, où l'on applique encore une loi qui date du temps de Charles II, de l'époque ou le Connecticut, 'était en possession anglaise. Il y a deux ans, un étudiant de l'université de Zala et sa petite amie qui s'étaient donné un petit bécot dans un café de Boston furent condamnés à 16 jours de prison. Plus récemment à New-Hawen, un amoureux ayant dit quel-

(1) Extrait de *Paris-Galant* (édité par H. Daragon).
(2) H. Daragon, éditeur. (Prix, 8 francs.)

ques mots tendres à sa fiancée par le téléphone, s'est vu infliger 90 fr. d'amende pour avoir effarouché la pudeur de la demoiselle du téléphone? »

Les magistrats, sans doute, sont sévères ; mais je pense aussi qu'il vaut mieux se baiser chez soi, ou dans tout endroit où l'on n'est pas vu.

*
* *

Une bouche :

Une bouche où respire une haleine de rose,
Entre deux arcs flambants d'un corail allumé ;
Un balustre de dents en perles transformé,
Au devant d'un palais où la langue repose...

Cyrano de Bergerac.

Autre bouche :

Une bouche où la volupté,
Cette reine des cœurs, flatteuse et délicate,
Accorde la douceur avec la majesté,
Et règne mollement sur un lit d'écarlate ;
Une bouche où zéphir verse l'esprit des [fleurs,
Où l'amour avec ses trois sœurs
Folâtre sur un tas de roses,
Et désarmé du trait fatal,
Entre deux lèvres demi-closes
Se jouë d'un dard de coral.

d'Hesnaud

Mais cette pureté de l'haleine n'est-elle pas, en fin de compte, une légende? Nous avons parlé de l'indifférente « attrapeuse de mouches » ; parlons aussi des assassines qui tuent les mêmes insectes, à plusieurs pas, — quinze est, paraît-il, la plus grande distance...

C'est l'ail, mesdames, qui procure ce désagrément ; et c'est aussi le corset trop étroit, qui gêne la digestion.

Les Provençaux, amateurs d'*ailloli*, et les fumeurs, sont souvent repoussés de leurs dames. Le marquis

de Vauvert a spirituellement chanté la gousse parfumée :

L'AIL

Plante, l'honneur de la Garonne,
Œillet du parterre gascon,
Par qui le verre et le flacon
Sont eslevez dessus le thrône ;
Pistache du pauvre artisan,
Anis du mauvais courtisan,
Doux venin qui tuë la fièvre.
Bel ail, plus charmant que l'iris,
Chante dans un pasté de lièvre,
Et respecte de loin la bouche de Chloris !

Le marquis de Vauvert.

Et Gombaud a gaîment rappelé à l'ordre le, ou la, propriétaire d'une bouche malodorante :

INCOMMODITÉ

Soit après boire, soit à jeun,
Tu parles au nez de chacun ;
Laisse mon nez à la pareille :
Tu me feras évanouïr.
Parle-moi plustôt à l'oreille :
Mon nez n'est pas fait pour ouïr.

Gombaud.

Serrez moins vos corsets, mesdames ; fumez et buvez un peu moins, messieurs ; enfin, jeunes amoureux et jeunes mariés, renoncez — je sais qu'il vous en coûtera ! — à l'ail délicieux. Les baisers que vous donnerez y gagneront...

* * *

La trace des baisers...

Dans les vieilles farces d'autrefois, l'on voyait très souvent le galantin baiser vigoureusement la charbonnière, et montrer ensuite un visage couvert de

taches noires ; parfois aussi le charbonnier étreignait la cuisinière, et les joues blanches et dodues de l'appétissante commère étaient tigrées des mêmes taches. Je ne sais plus quel joli romancier nous montre, dans un conte de Noël, une châtelaine baisant deux pauvres petits ramoneurs qui lui rendent ses baisers. Et la châtelaine avait au front, et sur chaque joue, deux petits O noirs.

Le baiser au charbon ne doit plus se voir, et rarement, qu'à l'office ; il est échangé entre « boniches » et garçons « bougnats ». Mais le baiser à la poudre de riz est commun à l'alcôve. Ce baiser est décrit dans le

SONNET A CÉSARINE (1)

Lorsque tu viens, ma Césarine,
A notre galant rendez-vous,
Ton visage timide et doux
Est tout recouvert de farine.

Puis tu te glisses, vipérine,
Entre les bras de ton jaloux,
Offrant ta lèvre purpurine
A ses baisers brûlants et fous.

Et quand, baisée et rebaisée,
Tu t'endors enfin, épuisée,
Dans mes bras, parfois, tu souris :

Je me regarde dans la glace
Et vois ma *pierrotique* face
Couverte de poudre de riz !

*
* *

J'aime ta croupe, fleur étrange,
Tes cuisses et tes reins frileux,
Et ton sein rond comme une orange
Que traversent des réseaux bleus.

Et j'aime ta bouche vermeille,
Tes lèvres rouges, de corail,
Tes lèvres rouges qu'ensoleille
Un blanc sourire aux dents d'émail.

. . . .

(1) Extrait du recueil : *Mes Maîtresses.*

Les amoureux sont unanimes pour trouver au baiser une saveur généralement douce ; certains, amers, (désillusionnés !) prétendent que le baiser de telle femme était empoisonné... Nous n'en voulons rien croire, et, à tout prendre, nous pencherions plutôt pour la douce saveur. « Tes lèvres distillent des rayons de miel, — dit le *Cantique des Cantiques*, — il y a du miel sous ta langue... »

Et voici maintenant une gerbe de jolis vers, qui vantent eux aussi le miel, — ou l'absinthe ! du baiser.

Voici les strophes sur un baiser, de Bussi-Rabutin :

SUR UN BAISER

Embrasse-moy d'une longue embrassée,
Ma bouche soit de la tienne pressée,
Suçant également
De nos amours les faveurs plus mignardes,
Et qu'en ces jeux nos lèvres frétillardes
S'étreignent mollement.

Au paradis de tes lèvres escloses
Je vais cueillir d'une moisson de roses
Le miel délicieux ;
Mon cœur s'y plaît, puisqu'il s'y rassasie
De la liqueur d'une douce ambroisie
Passant celle des dieux.

Je n'en puis plus ; mon âme à demi-folle
En te baisant par ma bouche s'envole,
Dedans toy s'assemblant ;
Mon cœur halète à petites secousses ;
Bref je me fonds en ces liesses douces,
Soupirant et tremblant.

Quand je te baise un gracieux zéphyre
Un petit vent, moite et doux, qui soupire,
Va mon cœur éventant ;
Mais tant s'en faut qu'il atteigne ma flamme,
Que la chaleur qui dévore mon âme
S'en augmente d'autant.

Ce sont des fruits de l'Arabie heureuse,
Ce sont parfums qui font l'âme heureuse
S'esjouir dans ses feux ;
C'est un doux air, un baume, des fleurettes
Où comme oyseaux volent les amourettes,
Les plaisirs et les jeux.

Parmy les fleurs de ta bouche vermeille
On voit dessus voler comme une abeille
Amour plein de vigueur.
Il est jaloux des douceurs de ta bouche ;
Car aussitôt qu'à tes lèvres je touche,
Il me pique le cœur.

Bussi-Rabutin.

Puis le *Charme du Baiser*, de Mollevant :

LE CHARME DU BAISER

L'abeille emplit ses rayons d'or
Du tribut odorant de la plaine fleurie ;
Mais la douceur de son trésor
Ne vaut point la douceur du baiser d'Azélie.

La rose sur un ciel d'azur
S'élève, de pudeur et de grâce embellie ;
Eh bien ! son parfum le plus pur
Ne vaut point le parfum du baiser d'Azélie.

Taisez-vous, indiscrets ruisseaux,
Qui joyeux folâtrez sur la molle prairie ;
Le bruit enchanteur des roseaux
Ne vaut pas le doux bruit du baiser d'Azélie.

Laissons au banquet éternel
La cour de Jupiter s'enivrer d'ambroisie ;
Des dieux le nectar immortel
Ne vaut point le nectar d'un baiser d'Azélie.

Mollevant.

Les Parfums inutiles, d'Alphonse Gallais :

LES PARFUMS INUTILES

Pour vous faire chérir et conquérir un cœur,
De l'amant préféré faire tourner la tête :
Belles, point n'est besoin d'emprunter à la fleur
Le parfum capiteux, subtil, qui nous entête...

Laissez ces excitants à l'épuisé noceur
Mais faites à l'aimé, dans vos couches discrètes,
Du satin de vos corps savourer la douceur
Et sachez le charmer par vos splendeurs secrètes.

Mignonnes, croyez-moi : c'est inutile peine
Que de vous embaumer. Il n'est pour apaiser
Les feux de vos galants, nul besoin de verveine...

L'*odor di femina* qui ravit l'âme éprise,
Le philtre parfumé qui transporte et qui grise,
C'est le souffle brûlant d'un amoureux baiser.

Alphonse Gallais.

Sensation, et *Fraises à l'Ether*, de votre serviteur :

SENSATION

Les soirs parfumés de juin
Plus qu'en le maussade hiver,
De ta bouche de carmin
J'aime savourer la chair.
Elle est une villageoise
Que l'été pensif mûrit
Comme un magnifique fruit.
Et, par la chaleur sournoise,
Que de fois j'ai savouré
Sur tes lèvres de framboise
Un baiser lent et sucré !

FRAISES A L'ÉTHER

Dispose les fruits mûrs dans la coupe massive,
Et fais neiger sur eux le sucre qui fondra -
Lentement en leur pulpe humide et corrosive.
Et l'essence des fruits lentement sortira.

Puis l'éther... de l'éther ! L'éther endormira
Nos rêves douloureux et les parfumera.
Verse vite l'éther sur les fruits, ma lascive !
J'ai faim de ton baiser ! J'ai soif de ta salive !

A présent, mange-les, ces fruits ; et maintenant,
Comme font les oiseaux, redonne à ton amant
Dans un soupir de sang, les fruits dont tu le sèvres...

Que je tette sans fin, à perdre la raison,
Ta bouche, ce fruit mûr, ton amour, ce poison,
Les fraises sur ta langue et l'éther sur tes lèvres !

Enfin, n'oublions toujours point qu'il y a baiser et baiser, et que souvent la bouche se trompe de lèvres. Voici donc encore l'*Evocation*, et le sonnet *Encouragement*, de notre talentueux et délicat, — hum ! pas toujours ! — chansonnier montmartrois Ariel Mygnobata :

ENCOURAGEMENT

Comme un adolescent à sa première pipe
Croit voir autour de lui le monde chavirer
Et dans l'écœurement du plaisir qu'il incipe,
Vomit l'âcre poison qu'il vient de respirer,

Ainsi quand j'ai porté mon amoureuse lippe
Sur ta muqueuse fine et qui sut m'attirer
Vers sa corolle ouverte et rouge de tulipe,
J'ai vu mon amour fondre et ma langue virer...

« Tu t'y feras, chéri, » disais-tu, ma païenne,
« Va... qu'un souffle nouveau rallume ton désir...
« Mange pour t'exciter du poivre de Cayenne...

« Et je garantis après, quoi qu'il advienne,
« Que tu boiras à cette source élyséenne,
« Béatement, comme on savoure un élixir ! »

ÉVOCATION

C'était bon, n'est-ce pas, quand ma bouche en ma-
[raude
Cherchait la tienne avec fureur et se posait
Sur ta lèvre où parfois ta langue agile rôde
Et puis avidement et longuement baisait !

Les pointes de tes seins capricieux et roses,
L'une après l'autre, avec de fougueux soubresauts
Qui doucement faisaient entrebâiller des choses
Où pénétraient mes doigts effilés en fuseaux.

C'était bon car ta croupe ondulait et moi-même
Dont le bonheur toujours fut désintéressé,
Je me sentais mourir à cet appel suprême
Qu'adressait à mon corps ton corps tant caressé.

Je me sentais mourir, et fondre, et disparaître
Et c'était à la fois très amer et très doux :
Redonne-moi, je t'en supplie à deux genoux,
Ton corps voluptueux où mon désir veut paître.

Voici *La Femme à la Rose*, poésie extraite de la *Loi Phallique* :

LA FEMME A LA ROSE

Ton sexe de corail rose
Que couronne un cercle d'or
Est en toi la seule chose
Que je puisse aimer encor.

O Vénus faite de marbre,
O corps jeune et vigoureux
Que j'enlace comme un arbre,
Dans le transport amoureux !

O cœur de femme incrédule
Vieux et froid comme le temps,
Qui bats comme une pendule
Dans un corps de vingt-cinq ans !

O, Femme, pauvre Cervelle !
Beauté qu'on adore et qu'on
Baise dans l'ardeur nouvelle...
. . . .

Mais comme je le vénère,
Ce buisson doux et discret
Où je vais cacher, — ma chère ! —
Mon plus douloureux secret !

Ton sexe de corail rose,
Mignon, humide et troublant,
De ton ventre lisse et blanc
La divine apothéose.

C'est le tabernacle où meurt
L'hostie opaline et veule,
Qui s'engouffre, avec un heurt,
Dans l'insatiable gueule !

C'est le palais enchanté
De mon éternelle envie ;
C'est ma mort et c'est ma vie
En trois nuits de volupté.

Et quand ma chair communique
A l'indifférente chair
De ma maîtresse ironique
Le spasme sublime et cher !

Que je l'aime, ce calice
Où je bois, dans un baiser
L'élixir tiède du vice
Dont l'homme aime à se griser !

Allons, écarte, ma belle,
Les pétales de ta fleur,
Que j'oublie, en n'aimant qu'elle,
Ma faiblesse et ma douleur !

Ouvre ta porte mi-close
A l'Amour qui vibre encor :
Ton sexe de corail rose
Couronné d'un cercle d'or.

Enfin, puisque nous avons parlé — oh ! par hasard ! — de toutes les lèvres féminines, voici pour clore, un fameux sonnet détaché du fonds Conrart, de la bibliothèque de l'Arsenal :

Beaux sont ces bois épais, belle cette prérie,
Belles ces vives fleurs, et beaux ces verts rameaux,
Beau le crystal coulant de ces petits ruisseaux,
Beau le divers émail de cette herbe fleurie.

Beaux les derniers accents qu'un doux Echo marie
Aux charmes amoureux de mes chants tout nouveaux,
Beaux les riches épis de ces jaunes tuyaux,
Beaux les airs qu'un Berger sur sa flûte varie.

Beaux les ceps amoureux où pendent ces raisins,
Beaux les courbes valons de ces côteaux voisins,
Beau cet antre, où parfois avec toy je sommeille ;

Mais toutes ces beautés, mon Alcine, crois moy,
Cèdent à la beauté de ta motte vermeille
Que je tiens maintenant, assis auprès de toy.

Nous l'avons gardé, ce sonnet, pour la bonne bouche — ce n'est pas une allusion à ce que ce compagnon tient de vermeil en sa main, — nous disons pour la bonne bouche, car ici prend fin ce petit essai sur le Baiser que nous écrivîmes, non hâtivement, mais au gré de notre fantaisie.

LE BAISER EN ASIE

L'abondance des pièces à insérer dans ce premier volume nous oblige à remettre au volume suivant : *Le Baiser en Europe*, et au *Supplément*, notre étude sur le baiser à travers les âges et chez tous les peuples, ainsi que le *Baiser au Japon*.

(*M. B.*)

10.

O Femmes qui faites l'amour et la cuisine,
Qui nous donnez à manger et de l'amour,
Qui nous faites digérer et mieux dormir,
Beaucoup de petits plats et de grandes caresses !
A petit feu les petits plats, à petit feu les longs baisers !

(*Hindous et Arabes.*)

Ton corps est un long vase aux courbures dociles,
Et j'y bois à grands traits le vin des voluptés.
. . . .
Aisselle, nid blond, nid doré,
Où vont se cacher nos caresses,
Où vont expirer les baisers !
. . . .

. . . .

Or, Adam et sa femme étaient tous deux nus, et ils ne le prenaient point à honte.

. . . .

Or, le serpent était le plus fin de tous les animaux des champs que l'Eternel Dieu avait faits ; et il dit à la femme : Quoi ! Dieu a dit : Vous ne mangerez point de tout arbre du jardin? Et la femme répondit au serpent : Nous mangerons du fruit des arbres du jardin.

Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point, et vous ne le toucherez point, de peur que vous ne mouriez.

Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez nullement.

Mais Dieu sait qu'au jour que vous en mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal.

La femme donc voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue, et que cet arbre était désirable pour donner de la science, en prit du fruit, et en mangea, et elle en donna aussi à son mari qui était avec elle, et il en mangea. Et les yeux de tous deux furent ouverts ; ils connurent qu'ils étaient nus, et ils cousirent ensemble des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures.

Alors ils ouïrent, au vent du jour, la voix de l'Eternel Dieu qui se promenait par le jardin ; et Adam et sa femme se cachèrent de devant l'Eternel Dieu, parmi les arbres du jardin.

. . . .

(*Genèse*).

Reviens, reviens, ô Sulamite !

LE CANTIQUE DE SALOMON

Chapitre I

L'épouse exprime ici son amour pour son époux ; et l'époux son amour pour son épouse

Le cantique des cantiques, qui est de Salomon.

1. Qu'il me baise des baisers de sa bouche ; car tes amours sont plus agréables que le Vin.

2. A cause de l'odeur de tes excellents parfums, ton nom est *comme* un parfum répandu ; c'est pourquoi les filles t'ont aimé.

3. Tire moi *et* nous courrons après toi ; lorsque le roi m'aura introduite dans ses cabinets, nous nous égaierons et nous nous réjouirons en toi ; nous célébrerons tes amours plus que le vin ; les hommes droits t'ont aimé.

4. O filles de Jérusalem ! je suis brune, mais de bonne grâce ; je suis comme les tentes de Kédar, *et* comme les courtines de Salomon.

5. Ne prenez pas garde à moi de ce que je suis brune, car le soleil m'a regardée ; les enfants de ma mère se sont mis en colère contre moi ; ils m'ont mise à garder les vignes, et je n'ai point gardé la vigne qui était à moi.

6. Déclare-moi, toi qu'aime mon âme, où tu pais *et* où tu fais reposer *ton troupeau* sur le midi ; car pourquoi serais-je comme une femme errante vers les parcs de tes compagnons?

7. Si tu ne le sais pas, ô la plus belle d'entre les femmes ! sors après les traces du troupeau, et pais tes chevrettes près des cabanes des bergers.

8. Ma grande amie, je te compare au plus beau couple de chevaux que j'aie aux chariots de Pharaon,

9. Tes joues ont bonne grâce avec les atours, *et* ton cou avec les colliers.

10. Nous te ferons des atours d'or, avec des boutons d'argent.

11. Tandis que le roi a été assis à table, mon aspic a rendu son odeur.

12. Mon bien-aimé est avec moi comme un sachet de myrrhe ; il passera la nuit entre mes mamelles.

13. Mon bien-aimé m'est comme une grappe de troëne dans les vignes de Henguédi (1).

14. Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle ; tes yeux sont *comme* des colombes.

15. Te voilà beau, mon bien-aimé ; que tu es agréable ! aussi notre couche est-elle féconde.

16. Les poutres de nos maisons sont de cèdre, et nos soliveaux de sapin.

Chapitre II

1. Je suis la rose de Saron, et le muguet des Vallées.

2. Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande amie entre les filles.

3. Tel qu'est le pommier entre les arbres d'une forêt, tel est mon bien-aimé entre les jeunes hommes ; j'ai désiré son ombre, et m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon palais.

4. Il m'a menée dans la salle du festin, et sa livrée laquelle je porte, c'est amour.

5. Faites-moi revenir *les forces* avec des liqueurs ; faites-moi un lit de pommes car je me pâme d'amour.

6. Que sa main gauche soit sous ma tête, et que sa droite m'embrasse.

7. Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et par les biches des champs, que vous ne réveilliez point celle que j'aime ; que vous ne la réveilliez point jusqu'à ce qu'elle le veuille.

8. C'est ici la voix de mon bien-aimé ; le voici qui vient, sautelant sur les montagnes, et bondissant sur les coteaux.

---

(1) De nos jours, Ain-Djeddi, au sud-est de Jérusalem.

9. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil, ou au faon des biches ; le voilà qui se tient derrière notre muraille ; il regarde par les fenêtres ; il se fait voir par les treillis.

10. Mon bien-aimé a pris la parole, et m'a dit : Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens.

11. Car voici, l'hiver est passé, la pluie est passée, elle s'en est allée.

12. Les fleurs paraissent en la terre, le temps des chansons est venu, et la voix de la tourterelle a déjà été ouïe dans notre contrée.

13. Le figuier a poussé ses figons, et les vignes leurs grappes, et elles rendent de l'odeur. Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens.

14. Ma colombe, qui te tiens dans les fentes de la roche, dans les enfoncements des lieux escarpés, fais-moi voir ton regard ; fais-moi ouïr ta voix ; car ta voix est douce, et ton regard est gracieux.

15. Prenez nous les renards, et les petits renards, qui gâtent les vignes, depuis que nos vignes ont poussé des grappes.

16. Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui ; il paît *son troupeau* parmi les muguets.

17. Avant que le vent du jour souffle, et que les ombres s'enfuient ; retourne mon bien-aimé, *et sois* comme le chevreuil ou le faon des biches sur les montagnes entrecoupées.

Chapitre III

1. J'ai cherché durant les nuits sur mon lit celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché mais je ne l'ai point trouvé.

2. Je me lèverai maintenant, et je ferai le tour de la ville, des carrefours et des places, et je chercherai celui qu'aime mon âme. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.

3. Le guet qui faisait la ronde par la ville m'a trouvée. N'avez-vous point vu, *leur ai-je dit*, celui qu'aime mon âme.

4. A peine les avais-je passés, que je trouvai celui

qu'aime mon âme ; je le pris et je ne le lâcherai point que je ne l'aie amené à la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a conçue.

5. Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et par les biches des champs que vous ne réveilliez point celle que j'aime, que vous ne la réveilliez point, jusqu'à ce qu'elle le veuille.

6. Qui est celle-ci qui monte du désert comme des colonnes de fumée en forme de palmiers, parfumée de myrrhe *et* d'encens, *et* de toute sorte de poudre de parfumeur.

7. Voici le lit de Salomon, autour duquel il y a soixante vaillants hommes, des plus vaillants d'Israël.

8. Tous maniant l'épée, et très bien dressés à la guerre, ayant chacun son épée sur sa cuisse à cause des frayeurs de la nuit.

9. Le roi Salomon s'est fait un lit de bois du Liban.

10. Il a fait ses piliers d'argent et l'intérieur d'or, son ciel d'écarlate, et au milieu il a placé celle qu'il aime entre les filles de Jérusalem.

11. Sortez, filles de Sion, et regardez le roi Salomon avec la couronne dont sa mère l'a couronné au jour de ses épousailles et au jour de la joie de son cœur.

Chapitre IV

Beauté de l'épouse, décrite mystiquement et par des expressions toutes figurées

1. Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle ; tes yeux sont *comme* ceux des colombes entre tes tresses ; tes cheveux sont comme le *poil* d'un troupeau de chèvres lesquelles on tond, *lorsqu'elles sont descendues* de la montagne de Galaad (1).

2. Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui remontent du lavoir, et qui sont toutes deux à deux, et il n'y en a pas une qui manque.

3. Tes lèvres sont comme un fil teint en écarlate. Ton parler est gracieux ; ta tempe est comme une pièce de pomme de grenade au-dedans de tes tresses.

---

(1) Montagne très fertile, à l'est du Jourdain.

4. Ton cou est comme la tour de David, bâtie à créneaux, à laquelle pendent mille boucliers, *et* tous les grands boucliers des vaillants hommes.

5. Tes deux mamelles sont deux faons jumeaux d'une chevrette, qui paissent parmi le muguet.

6. Avant que le vent du jour souffle, et que les ombres s'enfuient, je m'en irai à la montagne de myrrhe, et au coteau d'encens.

7. Tu es toute belle ! ma grande amie, et il *n'y a* point de tache en toi.

8. Viens du Liban avec moi, mon épouse ; viens du Liban avec moi ; regarde du sommet d'Amana, du sommet de Senir et de Hermon, des repaires des lions, *et* des montagnes des léopards.

9. Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse ; tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux, et par l'un des colliers de ton cou.

10. Combien sont belles tes amours, ma sœur, mon épouse, combien tes amours meilleures que le vin ! et l'odeur de tes parfums plus qu'aucune drogue aromatique !

11. Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel ; le miel et le lait sont sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban.

12. Ma sœur, mon épouse, tu es un jardin clos ; une source close ; et une fontaine cachetée.

13. Tes rejetons sont un parc de grenadiers avec des fruits délicieux ; de troëne, avec l'aspic.

14. L'aspic et le safran, la canne odoriférante et le cinnamome, avec tout arbre d'encens ; la myrrhe et l'aloès, avec toutes les principales drogues aromatiques.

15. O fontaine des jardins ! ô puits d'eau vive ! et ruisseaux coulant du Liban !

16. Lève-toi, bise, et viens ; vent du midi souffle dans mon jardin, afin que ses drogues aromatiques distillent. Que mon bien-aimé vienne en son jardin, et qu'il mange de ses fruits délicieux.

Chapitre V

Regrets de l'épouse de n'avoir pas répondu comme elle devait à la recherche de son époux ; elle décrit la beauté de l'époux.

1. Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse ; j'ai cueilli ma myrrhe, avec mes drogues aromatiques ; j'ai mangé mes rayons de miel, et mon miel ; j'ai bu mon vin et mon lait ; mes amis, mangez, buvez ; faites bonne chère, mes bien-aimés.

2. J'étais endormie ; mais mon cœur veillait ; et voici la voix de mon bien-aimé qui heurtait, *en disant* : Ouvre-moi, ma sœur, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite ; car ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux de l'humidité de la nuit.

3. J'ai dépouillé ma robe, *lui dis-je* ; comment la revêtirais-je? j'ai lavé mes pieds, comment les souillerais-je?

4. Mon bien-aimé a avancé sa main par le trou de la porte et mes entrailles ont été émues par lui.

5. Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé, et la myrrhe a distillé de mes mains, et la myrrhe franche de mes doigts, sur les garnitures du verrou.

6. J'ai ouvert à mon bien-aimé, mais mon bien-aimé s'était retiré, il avait passé ; mon âme se pâma de l'avoir ouï parler ; je le cherchai ,mais je ne le trouvai point, je l'appelai, mais il ne me répondit point.

7. Le guet qui faisait la ronde par la ville me trouva ; ils me battirent ; ils me blessèrent ; les gardes des murailles m'otèrent mon voile de dessus moi.

8. Filles de Jérusalem, je vous conjure, si vous trouvez mon bien-aimé, que vous lui rapportiez, et quoi? que je me pâme d'amour.

9. Qu'est-ce de ton bien-aimé plus que d'un autre, ô la plus belle d'entre les femmes? Qu'est-ce de ton bien-aimé plus que d'un autre, que tu nous aies ainsi conjurées?

10. Mon bien-aimé est blanc et vermeil, un porte-enseigne *choisi* entre dix mille.

11. Sa tête est un or très fin,ses cheveux sont crêpus, noirs comme un corbeau.

12. Ses yeux sont comme ceux des colombes sur les ruisseaux des eaux courantes, lavés dans du lait ,et *comme* enchâssés dans des chatons *d'anneau.*

13. Ses joues sont comme un carreau de drogues aromatiques, et *comme* des fleurs parfumées, (1) ses lèvres sont *comme* du muguet ; elles distillent la myrrhe franche.

14. Ses mains sont *comme* des anneaux d'or, où il y a des chrysolites enchassées ; son ventre est comme d'un ivoire bien poli, couvert de saphirs.

15 Ses jambes sont *comme* des piliers de marbre, fondés sur des soubassements de fin or ; son port est *comme* le Liban ; il est exquis comme les cèdres.

16. Son palais n'est que douceur ; tout ce qui est en lui est aimable. Tel est mon bien-aimé ; tel est mon ami, filles de Jérusalem.

Chapitre VI

Dialogue entre l'époux et l'épouse

1. Où est allé ton bien-aimé, ô la plus belle des femmes? De quel côté est allé ton bien-aimé, et nous le chercherons avec toi?

2. Mon bien-aimé est descendu dans son verger, aux carreaux des drogues aromatiques, pour paître son *troupeau* dans les vergers ,et cueillir du muguet.

3. Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi, il paît son *troupeau* parmi le muguet.

4. Ma grande amie, tu es belle comme Tirtsa, agréable comme Jérusalem, redoutable comme des armées qui marchent à enseignes déployées.

5. Détourne tes yeux qu'ils ne me regardent, car ils me forcent ; tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres qu'on tond *lorsqu'elles sont descendues* de Galaad.

6. Tes dents sont comme un troupeau de brebis qui remontent du lavoir *et* qui sont toutes deux à deux, *et* il n'y en a pas une qui manque.

---

(1) Elle veut dire sans doute que sa barbe est parfumée.

7. Ta tempe est comme une pièce de pomme de grenade au dedans de ses tresses.

8. *Qu'il y ait* soixante reines, et quatre-vingts concubines, et des vierges sans nombre ;

9. Ma colombe, ma parfaite, est unique ; elle est unique à sa mère, à celle qui l'a enfantée ; les filles l'ont vue, et l'ont dite bienheureuse ; les reines et les concubines l'ont louée, en disant :

10. Qui est celle-ci qui paraît comme l'aube du jour, belle comme la lune, brillante comme le soleil, redoutable comme des armées qui marchent à enseignes déployées ?

11. Je suis descendu au verger des noyers, pour voir les fruits de la vallée qui mûrissent, *et* pour voir si la vigne s'avance, *et* si les grenadiers ont poussé leur fleur.

12. Je ne me suis point aperçu que mon affection m'a rendu semblable aux chariots de Haminadab.

13. Reviens, reviens, ô Sulammithe ! reviens, reviens, et que nous te contemplions. Que contempleriez-vous en la Sulammithe ? Comme une danse de deux bandes.

Chapitre VII

Autre description mystérieuse de la beauté de l'épouse

1. Fille de prince, combien sont belles tes démarches, avec *ta* chaussure ; le tour de tes hanches est comme des colliers travaillés de la main d'un excellent ouvrier.

2. Ton nombril est *comme* une tasse ronde, toute comble de breuvage ; ton ventre est *comme* un tas de blé entouré de muguet.

3. Tes mamelles sont deux faons jumeaux d'une chevrette.

4. Ton cœur est comme une tour d'ivoire ; tes yeux sont *comme* les viviers qui sont en Hesbron, près de la porte de Bathrabbin ; ton visage est comme la tour du Liban qui regarde vers Damas.

5. Ta tête est sur toi comme du cramoisi, et les cheveux fins de ta tête sont comme de l'écarlate ; le roi est attaché au galeries *pour le contempler*.

6. Que tu es belle et que tu es agréable, amour délicieuse !

7 Ta taille est semblable à un palmier, et tes mamelles à des grappes.

8. J'ai dit? je monterai sur le palmier, et j'empoignerai ses branches, et tes mamelles me seront maintenant comme des grappes de vigne ; et l'odeur de ton visage, comme l'odeur des pommes,

9. Et ton palais comme le bon vin qui coule en faveur de mon bien-aimé, et qui fait parler les lèvres des dormants.

10. Je suis à mon bien-aimé, et son désir est passé en moi.

11. Viens, mon bien-aimé, sortons aux champs, passons la nuit aux villages.

12. Levons-nous dès le matin pour aller aux vignes et voyons si la vigne est avancée, et si la grappe est formée, et si les grenadiers sont fleuris ; là je te donnerai mes amours.

13. Les mandragores jettent leur odeur, et à nos portes, il y a de toutes sortes de fruits exquis, des fruits nouveaux et des fruits gardés, que je t'ai conservés, ô mon bien-aimé.

Chapitre VIII

1. Plût à Dieu que tu me fusses comme un frère, qui a sucé les mamelles de ma mère ! je t'irais trouver dehors ; je te baiserais, et on ne m'en mépriserait point.

2. Je t'amènerais, je t'introduirais dans la maison de ma mère, tu m'enseignerais, et je te ferais boire du vin mixtionné d'aromates, et du moût de mon grenadier.

3. Que sa main gauche soit sous ma tête, et que sa droite m'embrasse.

4. Je vous conjure, filles de Jérusalem, que vous ne réveillez point celle que j'aime ; que vous ne la réveillez point jusqu'à ce qu'elle le veuille.

5. Qui est celle-ci qui monte du désert, mollement appuyée sur son bien-aimé? Je t'ai réveillé sous un

pommier, là où ta mère t'a enfantée, là où celle qui t'a conçu t'a enfanté.

6. Mets moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras ; car l'amour est fort comla mort, *et* la jalousie est cruelle comme le sépulcre, leurs embrasements sont des embrasements de feu, et une flamme très véhémente.

7. Beaucoup d'eau ne pourraient éteindre cet amour là, et les fleuves même ne le pourraient pas noyer ; si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour, certainement on n'en tiendrait aucun compte.

8. Nous avons une petite sœur qui n'a pas encore, de mamelle ; que ferons-nous à notre sœur le jour qu'on parlera d'elle?

9. Si elle est *comme* une muraille, nous bâtirons sur elle un palais d'argent ; et si elle est *comme* une porte, nous la renforcerons d'un entablement de cèdre.

10 Je suis *comme* une muraille, et mes mamelles sont comme des tours ; j'ai été alors si favorisée de lui, que j'ai trouvé la paix.

11. Salomon a eu une vigne en Bahalhamon, qu'il a donnée à des gardes, *et* chacun d'eux en doit apporter pour son fruit mille *pièces* d'argent.

12. Ma vigne, qui est à moi, est à mon commandement, ô Salomon, que les mille *pièces d'argent soient* à toi, *et qu'il y en ait* deux cents pour les gardes du fruit de la vigne.

13. O toi qui habites dans les jardins, les amis sont attentifs à ta voix ; fais que je l'entende.

14. Mon bien-aimé, fuis-t-en aussi vite qu'un chevreuil, ou qu'un faon de biche, sur les montagnes des drogues aromatiques.

(*Cantique des Cantiques*)

UN AMOUR DE SÉMIRAMIS

Babylone sommeille auprès des flots légers ;
La Nuit, qui donne essor aux rêves mensongers,
Douce, calme, le front voilé comme une veuve,
Depuis longtemps déjà la berce au chant du fleuve.
Plus rien ne bouge, rien... et le bruit s'est éteint
Des chevaux galopant sous les portes d'airain.
Les barques de l'Euphrate ont replié leurs voiles.
Seules au firmament — brillantes — les étoiles
Eclairent, éternels flambeaux de l'infini,
Les groupes de maisons d'un blanc cru, tout uni,
Et les font ressembler vaguement à des tombes.

Cependant Schamiram, la fille des colombes,
La reine au cœur vaillant, dont les exploits guerriers
Aux fleurs de sa couronne ont mêlé des lauriers,
Veille, en un lit de cèdre indolemment couchée.
Sa tête sous le lin est à demi-cachée ;
De sorte que l'on peut seulement entrevoir
L'or de la chevelure, et l'éclat de l'œil noir,
Et l'arc voluptueux de la bouche fleurie.
Son attitude ainsi pleine de rêverie
N'a pas changé depuis la brume ; par moments
Toutefois, son beau corps a des tressaillements
Brusques, qui font frémir la chair et que dévoile,
Sans bruit, le plissement ondulé de son voile.
Alors, le sang afflue aux lèvres, tout à coup
Comme prêt à jaillir, et les veines du cou
Se gonflent ; le regard brille comme une lame
Montrant dans un éclair la cruauté de l'âme.

O femme, quel est donc le funèbre souci
Qui te gonfle le sein, te fronce le sourcil ?
— Ecoutez : Elle est belle, elle est libre, elle est reine !
De la moitié du monde elle est la souveraine.
Elle paraît : soudain les peuples, à ses pieds,
Comme au seuil d'un autel tombent humiliés. —

Quel serait le sujet de sa peine secrète?
— Ninos l'a délaissée, il habite la Crète. —
Eh ! que lui fait Ninos. Si tel est son plaisir,
Parmi cinquante rois elle n'a qu'à choisir.

Mais d'où vient donc alors cette longue insomnie?

Ara, le fils d'Aram, et prince d'Arménie,
Est beau, Schamiram l'aime à tel point que le nom,
Le nom seul de ce roi lui trouble la raison.
Longtemps elle a souffert, renfermant dans son âme
Le terrible secret de sa brûlante flamme,
Mais depuis que Ninos a fui, — trop faible époux ! —
Ne pouvant contenir l'ardeur des désirs fous
Qui la rongeaient, ainsi qu'un violent ulcère,
Cette voluptueuse a dépêché naguère
Auprès de Kéghetsig de nombreux messagers.
Ceux-ci, munis de dons rares, étaient chargés
D'employer la prière ou même la menace,
Pour contraindre le prince à venir prendre place
Près d'elle, l'épouser, et régner dans Assur,
Sinon la satisfaire en son caprice impur.
Eh bien, si Schamiram, belle comme l'aurore,
Dans son grand lit moelleux n'a pu dormir encore,
C'est que les messagers sont de retour, confus
De n'avoir rapporté qu'un dédaigneux refus.

O Schamiram ! ô reine, ô déesse. Vous êtes
Celle dont un regard fait se courber les têtes !
Vous avez des flatteurs, vous avez des valets !
Vous avez des trésors à remplir un palais,
Des jardins merveilleux dont l'univers s'étonne !
Vous avez sur le front cette triple couronne :
Beauté, pouvoir, jeunesse. Hélas ! mais en retour,
Il manque à ce bandeau le fleuron de l'amour.
A qui n'est pas aimé qu'importe un diadème !
Certes, je ne voudrais pas être Dieu lui-même,
Et, superbe, trôner au fond des vastes cieux,
S'il me fallait ainsi vivre seul ! J'aime mieux
Promener, misérable, une vie inconnue
Et retrouver enfin, quand la nuit est venue,

Quand je rentre bien las après mon dur labeur,
Un cœur où déverser le trop-plein de mon cœur.
Donc, je garde ma loque, ô reine, et je vous laisse
Votre lourd sceptre d'or et vos nuits de tristesse.

L'heure marche toujours, sans cesse, sans répit
Oubliant Schamiram que le sombre dépit
D'un amour dédaigné tourmente sur sa couche,
Et qui dit, tour à tour impudique et farouche,
Sa folle passion, son désespoir haineux.
Tantôt la voix éclate en sons harmonieux
Chauds comme une caresse et doux comme un can-
[tique ;
Tantôt l'accent est dur, saccadé, métallique :
« Je t'aime, mon seigneur, mon prince, mon Ara !
O honte, mépriser mon amour !... Il mourra !
Je le veux, il mourra ! Je... » puis la voix s'étrangle
Dans un spasme nerveux, et les échos, dans l'angle
Obscur où ces lutins familiers sont tapis,
A peine réveillés retombent assoupis.

Mais bientôt, secouant sa chevelure fauve,
La Reine s'est dressée au fond de son alcôve.
Un doute monstrueux, effroyable, moqueur,
De sa dent de serpent vient de la mordre au cœur.
Elle rejette au loin le voile qui la couvre,
Descend du lit, et frappe. Une porte s'entr'ouvre
Silencieusement, puis, humble sur le seuil,
Un eunuque aussi noir qu'un vêtement de deuil,
Se montre, prosterné jusqu'à terre. Mais Elle :
« Esclave, réponds-moi ! Ne suis-je donc plus belle?
Regarde ! Réponds-moi, réponds ! » et déchirant
De ses ongles crispés le tissu transparent
Qui l'embrumait, et qui, comme un oiseau s'affaisse,
Lentement s'abattit à ses pieds de déesse,
Schamiram apparut à l'ennuque hébété
Splendide en son orgueil et dans sa nudité.
Son sein, que mollement une lumière argente,
Dresse ferme, charnu, sa pointe divergente,
Et rose, et fraîche autant qu'une rose de mai.
La hanche semble avoir, dans sa ligne enfermé,

Le bercement de l'onde. Oui, c'est bien là la femme
Qui naguère, alors que grondait l'émeute infâme,
Que le peuple irrité hurlait, — comme la mer
Hurle sur les brisants dans l'orage et l'éclair —
Sans voile à sa fenêtre un moment apparue,
Par sa beauté magique avait calmé la rue.
L'esclave, repentant, regardait, effaré,
Stupide, roulant ses gros yeux d'un blanc nacré,
Et mains jointes, ainsi qu'on fait dans la prière.
Or la Reine vers l'homme abaissa la paupière,
Vit sa muette extase et sentit s'envoler
Le doute grimaçant qui l'avait pu troubler.
Alors, l'œil tout rempli d'effluves amoureuses,
Tordant son corps flexible en poses langoureuses,
Sans songer davantage à l'esclave à genoux
Elle parla d'un ton mélancolique et doux :

« Mon cœur était pareil au désert morne, aride,
Où nulle herbe ne pousse. Mais, un jour,
Ara je t'aperçus, et ta beauté splendide
Fit, soudain, dans ce cœur germer la fleur d'amour.

« Sa racine multiple, ainsi qu'un long cilice,
Tout entière m'étreint de son fatal réseau,
Et l'étrange parfum qu'exhale son calice
Fait bouillonner mes sens et trouble mon cerveau.

« Je souffre ! Que ne suis-je une froide statue !
Oh ! je souffre, je souffre ! Ara, viens la cueillir
Cette fleur de l'amour dont le poison me tue !
C'est trop longtemps... Hélas ! Je me sens défaillir ;

« Il semble que mon front se vide ; mon oreille
Entend comme un murmure immense et continu ;
Mon regard voit danser une lueur vermeille,
Et j'étouffe ; un poids lourd oppresse mon sein nu.

« Pardonnez, dieux puissants ! Au sortir de ma couche
Et moite de baisers, quand j'envoyais mourir
Mes amants d'une nuit, en mon orgueil farouche,
J'ignorais que l'amour pût faire autant souffrir.

« Car je t'aime, vois-tu, jusques à la folie,
Ara, viens, je te donne esclaves et trésors !
Et mon sceptre royal devant lequel tout plie !
Viens, je te donne aussi mon âme avec mon corps !

« Viens, mon empire est vaste et mon amour profonde !
Viens, je suis immortelle étant fille des dieux !
Quand tu seras lassé de gouverner le monde,
Nous nous envolerons ensemble dans les cieux. »

Comme on voit, au soleil, de blanches tourterelles
Tendrement roucouler en frémissant des ailes,
Sous les tièdes rayons, par un jour de printemps,
Telle, les yeux mi-clos et les seins palpitants,
Schamiram modulait la splendeur de son rêve.
— Illusions d'amour que votre joie est brêve ! —
Son visage charmant par degré s'assombrit
Et ce fut avec un soupir qu'elle reprit :

« Mais il ne m'aime pas, mon espérance est vaine !
Il me dédaigne. Ingrat, prends garde ! Souviens-toi
Que plus l'amour fut grand, plus terrible est la haine !
Et je te hais ! Prends garde à ma vengeance, ô Roi !

« Car je me vengerai de tes refus superbes.
Le sang d'un peuple entier vengera mon affront.
Comme au tranchant du fer tombent les grandes her-
[bes,
Au choc de mes soldats, tes villes crouleront.

« Ton pays tremblera sous l'effort des batailles
Comme jamais feuillage au vent ne tressaillit.
Schamiram ouvrira les immondes entrailles
De Celle qui partage et ton cœur et ton lit.

« De ton palais ma main dispersera les pierres.
Je t'épargnerai seul. Ara, dans ces débris,
Pour contempler enfin les pleurs de tes paupières
Te creusant deux sillons sur les traits amaigris.

« Et ces larmes seront la céleste rosée
Qui descendra calmer mon amour dévorant.
Mon amour? il n'est plus. Ah ! tu m'as méprisée !
Je te hais ! je te hais ! Sur le bord d'un torrent

« Je te ferai lier. Alors, des monts, des landes,
Faisant claquer leurs becs, sinistres, les corbeaux,
Les aigles, les vautours arriveront par bandes
S'abattre sur ta chair qu'ils mettront en lambeaux.

« Et moi je serai là tout auprès, impassible,
—Tandis qu'ils fouilleront ta poitrine et tes yeux —
Savourant longuement le plaisir indicible
De te voir, ô beau Prince, un visage hideux ! »

Ainsi parlait la Reine en proie à la colère.
Et sa voix avait des sifflements de vipère,
Et son œil noir brillait d'une lueur d'enfer.
A peine a-t-elle dit, qu'une « *boule de chair* »
Lui monte brusquement du ventre à la poitrine,
Elle frémit ; son œil voit trouble ; sa narine
S'ouvre plus large afin d'aspirer l'air qui fuit
Dans la tiédeur pesante et calme de la nuit.
Elle porte ses mains à sa gorge tremblante,
Pousse un grand cri perçant, cri d'angoisse brûlante,
Et tombe, tout d'un bloc, sur le tapis froissé,
— Comme par la tempête un marbre renversé. —
Le visage injecté luisait ; la chevelure
S'étalait, ondoyante, ainsi qu'une parure.
Une écume argentait les lèvres sur le bord.
On eût dit une fleur écarlate, d'abord,
Par de légers flocons de neige tachetée,
Au milieu d'épis d'or négligemment jetée.
Et frissonnant sous un souffle mystérieux,
Le cœur, comme un oiseau captif qui, furieux
Se heurte vainement à sa cage grillée,
Bondissait, tandis que la tête, échevelée,
Roulait de-ci, de-là, se levait tour à tour
Pour retomber bientôt, lourde, avec un bruit sourd.

Puis le corps se tordit ainsi qu'une couleuvre.

C'était pitié vraiment, de voir ce fier chef-d'œuvre
Secoué tout entier par des spasmes affreux
Qui lui faisaient craquer les os, loucher les yeux.
— Où donc est ta puissance, ô grande souveraine?
Où donc ta majesté? — Des paroles de haine
S'échappaient contre Ara, le prince arménien,
Et la bouche riait d'un ris sardonien.

Une sueur profuse emperlait l'épiderme.

Connaissez-vous la mer? Et, de la terre ferme
Avez-vous contemplé quelquefois, avec soin,
La lame qui déferle? Elle est là-bas, au loin...
Elle arrive gonflée... elle a touché la grève !
Alors se déployant, énorme, elle se lève
Toute droite, aussitôt s'écroule en mugissant,
Et le flot vient mourir à vos pieds, caressant.

Ainsi de Schamiram la face convulsée
Se détendit ; la gorge adorable lassée
Peu à peu s'apaisa ; sur les lèvres enfin
Un sourire courut extatique et divin.
Si pâle en ce moment combien elle était belle !
Que d'amour dans l'éclat voilé de sa prunelle !

La crise s'acheva dans un torrent de pleurs.

Bras meurtris, reins brisés, souffrant mille douleurs,
Schamiram lentement se releva. La natte
Avait marbré sa peau rosée et délicate.
Elle frotta ses yeux, et, voyant encor là
Son eunuque à genoux, elle se rappela.
Alors fière, le doigt étendu, dans un geste,
Elle montra la porte à l'esclave qui, preste
Disparut sans mot dire, à demi mort de peur.
Le firmament s'éclaire : une molle vapeur
Monte du fleuve ; c'est le réveil de l'Aurore !
— Oh les joyeux matins pourprés qui font éclore,
En tout temps,des parfums et des chansons d'oiseaux.
Près d'une porte étroite et donnant sur les eaux,

Le bourreau du palais, l'air dédaigneux, sévère,
Essuye le tranchant d'un large cimeterre,
Tandis que vers l'Euphrate — abîme frémissant —
Une tête bondit, lugubre, d'où le sang,
Dégorgeant à longs flots, fume comme une lave.
— Or cette tête, c'est la tête de l'esclave.

(*La Jungle*) **Alcide Bonneveau.**

LES BAISERS DE CNIDE

Lydé avait d'abord suivi du regard sa cousine,puis se tournant vers son compagnon :

— Je veux seule avec toi, promener mes rêves jusqu'à ce que la nuit ait jeté ses voiles sur la terre! viens!

— Je suis ton esclave, divine reine !

Dans l'allée déserte, Lydé et Anaxora marchaient côte à côte sans une parole. La reine avait-elle peur de sa pensée? L'émotion l'empêchait-elle de parler? Toujours est-il qu'elle se taisait.

Cependant un buisson de roses épanouies arracha une exclamation à la souveraine et Anaxora en cueillit quelques-unes et les offrit à la reine qui les mit dans son sein.

Ils firent quelques pas encore, jusqu'à un massif tellement ombreux que le soleil semblait n'y pouvoir jamais pénétrer. Entre les grands arbres, un lit de mousse invitait à la sieste.

— Reposons-nous ici un moment ,dit la reine, nous aurons, avec la fraicheur, le parfum des roses toutes proches.

— Comme il te plaira, reine !

Sans souci de l'étiquette, la reine s'assit sur la mousse et fit mettre Anaxora à ses côtés.

Il y eut un moment de silence pénible.

Tout à coup, une branche morte vint tomber près de la reine, qui jeta un cri d'effroi, tout en se pressant instinctivement contre son compagnon.

— Ce n'est rien. ma belle souveraine, une simple petite branche brisée par le vent.

— Serait-ce un mauvais présage?

— Nullement, puisqu'elle tombe à tes pieds.

— Oui, mais morte.

— Après avoir vécu, comme toutes choses ici-bas. C'est la loi commune.

— Elle m'a causé tout de même une vive frayeur. Mon esprit était perdu dans je ne sais quel rêve !

— Serais-tu souffrante, reine? Depuis quelques jours tu me parais triste et ton sourire vient, plus rarement, illuminer ton charmant visage.

Lydé leva vers son compagnon des yeux interrogateurs, puis, prenant soudain une résolution.

— Eh bien oui, Anaxora, je souffre et suis inquiéte depuis quelque temps. Je crains d'avoir déplu à la grande déesse, en me refusant à lui offrir ma fleur virginale, comme le font les autres femmes. Sans doute, par un privilège de la royauté, je n'y suis pas absolument astreinte ; mais, aux yeux de Cybèle, suis-je peut-être coupable tant que je n'ai pas été purifiée par le contact de l'homme. Au fond de moi-même, je m'en voulais de me refuser à suivre la loi commune et l'avenir m'épouvantait. Et j'hésitais cependant tout à l'heure, lorsque cette branche morte, tombant à mes pieds, a été pour moi comme un avertissement céleste.

Lydé s'arrêta un moment, posa sa petite main potelée sur l'épaule d'Anaxora et continua :

— Puis j'avais un rêve, et ce rêve était de me donner, pour la première fois, à l'être aimé, non à un indifférent. Comme reine, j'ai bien droit à un privilège ! Eh bien ! ce rêve peut aujourd'hui se réaliser. Je t'aimais déjà, depuis quelque temps, dans le fond de mon cœur, Anaxora, mais ta brillante action de l'autre jour a avivé la flamme qui brûlait lentement. Et puisqu'il m'est permis aujourd'hui, tout en obéissant à Cybèle, de réaliser mon rêve, je n'hésite plus.

Cette fois Lydé, les yeux fievreux et agrandis par le désir, regardait fixement Anaxora. Celui-ci prit la main de la souveraine.

— Reine aimée, lui dit-il lentement, peux-tu comprendre ce qu'un homme atteint de cécité doit éprouver lorsque, pour la première fois, il aperçoit la lumiè-

re du soleil? Je suis cet homme là ! Je me demande si je rêve et comment j'ai pu mériter de voir s'ouvrir le ciel lumineux que tu viens de faire apparaître à mes yeux.

— Tu es beau et brave, noble et généreux, et je cherche vainement autour de moi quelqu'un pouvant t'être comparé.

— Je ne suis qu'un mortel et tu es presque une divinité.

— Mais une femme aussi, et cette femme te donne son cœur et t'offre son corps.

— Ah ! reine ! toutes mes forces, toutes mes pensées, toutes les fibres de mon être sont à toi pour toujours.

Les deux visages étaient maintenant si rapprochés que leurs souffles se rencontraient ; par un mouvement instinctif, leurs lèvres se lièrent en un long baiser. Lydé se reprit la première.

— Le soleil va nous quitter bientôt. Je me livre à toi pour l'adorable sacrifice. Nous nous aimerons à la face du ciel. Cybèle sera satisfaite.

Anaxora eut une délicieuse idée.

— Ce tapis de mousse n'est pas suffisant pour toi ; il faut pour ton lit nuptial un coussin de roses. La reine de Lydie ne doit reposer ses membres délicats que sur la reine des fleurs.

— Quelle exquise pensée ! murmura la reine.

Anaxora courut vers les roses, en cueillit à la hâte un monceau, joncha de leurs pétales le tapis de mousse, prit doucement la reine dans ses bras et plus doucement encore la déposa sur ce lit parfumé.

Il y eut dans les airs comme un frissonnement voluptueux, au cri d'amour et de délire poussé par la reine, au moment de la consommation suprême du sacrifice.

(Les Baisers de Cnide. Juven, édit.) *Georges de Dubor.*

Quelques minutes où un siècle, s'écoulèrent-ils?
La reine ne le sut jamais, mais jamais elle n'oublia la minute divine qui suivit l'entrée d'Anaxora. Ce fut comme un éclair de folie amoureuse. Dans un élan irrésistible, leurs lèvres se nouèrent en un inlassable baiser et s'avouèrent en cette communion intime, le secret de leur cœur.

Tout de même, la reine s'en voulut un peu d'avoir si longtemps et si vite abandonné sa bouche à Anaxora. Elle reprit un peu possession d'elle-même et fit asseoir l'intendant à ses pieds, sur d'épais coussins.

— Combien la femme est faible parfois ! dit-elle à demi-voix.

— O reine aimée, ne regrette pas les minutes enchanteresses que je viens de vivre. Vois-tu ! la terre tournerait éternellement et ma voix serait également éternelle, que je ne les oublierais jamais, jamais !

— Et cependant, d'autres baisers ont déjà brûlé tes lèvres. Les miennes étaient vierges naguère. Juge de mes sensations ! Mon sang s'est arrêté ; mon cœur a cessé de battre, j'ai eu peur de mourir en tes bras !

— Je serais mort aussi, car jamais, après toi, lèvres de femme ne toucheront mes lèvres. Je le jure par Zeus et par Héraclès, mes Dieux.

— Ah ! mon aimé ! Comme ta voix sonne délicieusement à mes oreilles ! Si tu savais quelles semaines j'ai passées depuis l'heure où je t'ai appartenu à la Lice des femmes. La chaleur de ton corps, le souffle de ta bouche, le regard de ta prunelle étaient toujours présents à ma pensée et ce souvenir me donnait des sensations délicieuses ! Je voulais lutter et je ne pouvais pas ! Et maintenant que tu es près de moi, je sens descendre en moi comme une caresse très douce et très rafraîchissante. Je t'aime et j'ose te l'avouer ! Et je remercie la grande déesse de m'avoir envoyé l'aimé, le désiré, l'élu !

— Continue ta douce musique, reine, elle me donne le vertige du bonheur,

— Oui ! je t'attendais depuis longtemps ! Ce que tu fus, je le sais à peine et ne veux pas le savoir mieux. Tandis que les princes, comme ce Lydos prétentieux, cherchaient à me plaire, je restais froide et glacée. Mais tu m'apparus un jour et je crus voir devant moi Héraclès ! Et je comprends maintenant pourquoi je ne pouvais pas aimer ! C'est que les dieux te réservaient mon amour. Alors, j'avais beau regarder autour de moi, je ne voyais personne digne de posséder mon cœur et ma couronne.

— Parle encore ! Parle toujours ! Chaque son de ta voix est comme un rayon de lumière.

— Je ne sais plus ! J'ai tellement à te dire ! Voilà des années que je t'attendais et me mourais de consomption ! Aujourd'hui seulement je vis, je tressaille, je souffre d'excès de joie. Tu es mon époux, mon amant, mon roi, mon idole !

Anaxora s'était mis à genoux et buvait les paroles de Lydé et le souffle de sa bouche, tandis que ses doigts montaient, montaient vers la tête idolâtrée pour la faire pencher vers lui.

Ses mains se promenèrent ensuite sur les bras nus de Lydé, sur le cou d'ivoire, sur la poitrine haletante et allèrent chercher les deux globes qui palpitaient et faisaient gonfler la tunique de la reine.

A ce contact des mains, Lydé eut un tressaillement de tout son être.

— Reine adorée, dit Anaxora, pardonne-moi mon audace.

— Je t'appartiens ! Tu es mon maître !

— O reine de mon âme ! La seule pensée de tenir ton corps entre mes bras me rend fou ! Mais c'est une folie d'amoureux.

— Devenons fous tous les deux ! Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime !

Lydé se pencha vers Anaxora qui, doucement, enleva la tunique de soie multicolore, fit tomber ensuite la fine chemise, puis, soudainement, dans ses bras robustes, souleva le corps palpitant de Lydé et le déposa sur un immense divan, servant de lit de repos.

Un instant, il resta comme en extase, puis ses lè-

vres coururent rapides et brûlantes, sur le corps nu de la reine, que chaque baiser faisait tressaillir.

Enfin, après s'être rapidement dévêtu lui-même, il se jeta comme un fou sur le corps délicieusement désirable de la reine, et, dans un râle de plaisir, les deux amants s'enlacèrent et leurs âmes, comme leurs corps, se fondirent dans une incommensurable ivresse.

Georges de Dubor.

(*Les Baisers de Cnide*) (1).

EMMANUEL DE GALILÉE

S'étant étendus, sans d'abord s'en apercevoir, auprès d'un sentier, ils virent deux hommes qui gravissaient la colline en se dirigeant de leur côté.

Suzanne eut peur, et, pour la rassurer, Emmanuel lui prit la main. — Dans le silence, ils s'entendaient respirer.

Les deux hommes avançaient, l'un suivant l'autre, silencieux, tête baissée. Leur ombre les précédait, démesurée, brisée par les accidents du chemin.

Comme ils s'approchaient, Emmanuel remarqua qu'ils étaient vêtus de blanc, avec une ceinture de cuir à laquelle était suspendue une serviette : C'étaient sans doute deux Esséniens réguliers qui se rendaient à l'oasis d'Engaddi vers leurs confrères.

Ils passèrent — Et Suzanne qui n'avait pas lâché la main d'Emmanuel se serrait toujours doucement contre lui. Elle n'était plus effrayée, elle était heureuse d'un bonheur subit, vague mais violent qu'elle n'avait jamais éprouvé. Elle ne voyait plus ni le ciel ni la terre ; elle ne voyait que son Emmanuel dont elle frôlait l'épaule de sa joue brûlante.

— Je t'aime !

Et elle bégaya ce mot, avec cet accent divin, qu'une lèvre humaine ne peut rencontrer qu'une fois.

Emmanuel ravi la regarda : Etait-ce bien elle qui

---

(1) Cet ouvrage, aussi charmant que savant, a déjà été cité par Bagneux de Villeneuve dans son volume *Le Baiser à Babylone et à Sodome* (H. Daragon, éditeur.)

venait de parler ainsi? Il n'avait pas reconnu sa voix, voix singulière, grave, tendre tout à la fois. Et ,comme il ne lui lâchait pas la main, elle le fixait avec un regard indéfinissable qui le laissait sans parole.

Son voile était tombé, et sa jolie tête découverte avait une splendeur qui semblait lui venir plus du dedans que du dehors. En effet, tous les reflets d'un ciel d'été n'auraient jamais pu allumer dans les yeux noirs d'une simple mortelle, cette flamme chaude qui enveloppait Emmanuel d'une tiédeur pénétrante et douce comme une caresse.

Ils se regardèrent longtemps, de plus en plus honteux et embarrassés de leur honte et de leur embarras dont ils ne pouvaient démêler la raison. C'est qu'ils avaient l'âme trop pure, le corps trop sain, pour comprendre du premier coup la voix qui les sollicitait. Ces deux enfants s'aimaient avec une candeur et une sincérité telles, que le désir inconscient ne pouvait qu'aviver leur sentiment, sans jamais le corrompre de quelqu'autre façon que ce fût. Aussi ne comprenaient-ils rien à ce premier enivrement des sens qui devait les troubler, sans jamais parvenir à les salir.

Emmanuel sentait bien qu'il n'avait jamais vu les hommes et les choses comme il les voyait en ce moment de délicieux ravissement ; et, de son côté, Suzanne qui ne voyait toujours que son Emmanuel, sentait qu'elle n'aurait plus besoin de voir autre chose, et qu'à l'avenir tout lui paraîtrait laid au souvenir de cette vision. Elle répétait toujours :

— Je t'aime !...

Et lui plus timide ne parvenait pas à répondre ; il se contentait de lui serrer les mains plus fort, en l'attirant, sans qu'elle résistât.

Une fois cependant, il sentit tout à coup une lèvre se souder à sa lèvre comme pour lui boire l'âme ; et dans son extase il bégaya quelque chose...

(*Emmanuel de Galilée*). *Louis de Soudack.*

LES BAISERS DANS LES ROSES

Dionysos et Ariadne

Elle n'acheva pas sa phrase ; car la grande porte de la salle s'ouvrit, et l'on vit entrer, portée par quatre géants d'un noir d'ébène, Ténésilla nue, et sans autre ornement que sa longue chevelure brune épandue sur ses seins de vierge. Les Nubiens aussi étaient nus, et, sur leur poitrine, entre leurs bras, on eût dit une rose thé dans un grand vase de bronze.

Un frémissement d'admiration souleva tous les convives ; et quand elle prit place en souriant aux côtés de son amant, Damocritos lui-même fût ému, bien qu'il n'aimât pas beaucoup les femmes. Mais encore que la victoire de Ténésilla sur K'haït fût complète, son visage n'exprima pas le moindre dépit, ce qui étonna fort les convives.

Nul d'entre eux ne songeait plus à manger ni à boire. Les hommes, délaissant les femmes, ne pouvaient détacher leurs regards de ce corps superbe ; et celles-ci oubliant ceux-là, sentaient leur jalousie finir en un frisson voluptueux qui les pâlissait plus encore. Tous ceux, et ils étaient nombreux, qui enviaient la fortune de Damocritos, se réjouissaient à la pensée que l'aventure tournait contre lui, et qu'il sortirait de ce festin humilié dans son orgueil qui était immense. Les épigrammes contre lui et son égyptienne voltigeaient d'une table à l'autre.

Mais voici que, dissimulés dans une salle voisine, des aulètes et des citharistes firent entendre une marche triomphale ; et par la porte opposée à celle qui laissa passer Ténésilla, Cléarchos entra nu comme elle.

Il s'avança lentement, chacun de ses bras posé sur l'épaule d'une sculpturale Ethiopienne.

Apollon se révélant dans sa divine nudité n'étonna pas plus les bergers d'Admète, que ne furent stupéfiés les convives.

Les femmes croyant qu'Adonis lui-même était sorti du tombeau, entonnèrent l'hymne sacré d'Aphrodite, et les hommes, pensant que les Dieux avaient incarné la Volupté en ce jeune Hellène, versèrent pour les honorer, du vin de leur coupe. L'atmosphère du festin s'en trouva comme purifiée et divinisée ; et tous les désirs par lesquels étaient tourmentées toutes les chairs, devant ce spectacle, se fondirent en un seul, qui s'exhala de toutes les lèvres. « *Dionysios* et *Ariadne* » clamèrent les convives debout, en montrant du doigt l'esclave et la courtisane.

Point ne s'y opposèrent Cinadon et Damocritos.

Pas un souffle de jalousie n'effleura leur âme, que souleva le même désir de voir accomplir devant eux l'œuvre d'amour par deux êtres qui leur donneraient l'illusion des amours divines.

Quand Ariadne, pâmée, eut reçu le suprême baiser du Dieu, il y eut un vrai délire dans la salle. Le souffle brûlant d'Aphrodite emporta tous les convives, et ce fut, parmi les roses du festin, comme une ardente butinée d'amour. Telles, au printemps nouveau, les abeilles affamées par le dur hiver cherchent les primes fleurettes. Avec la même avidité, les lèvres cherchèrent les lèvres, et les mains eurent l'audace frôleuse de la mouche blonde.

La flûte criarde étouffa soupirs et râles ; et des couronnes effeuillées, l'âme des roses s'exhala vers la Déesse. Heureuse de se voir ainsi vénérée, Aphrodite rendit pour quelques heures leur jeunesse morte aux vieillards les plus décrépits, et à pleins bords, elle versa dans l'âme des autres le vin d'amour qui fait les reins inlassables.

(*Dans les Roses*).

P. Vigné d'Octon.

OMÀR KHÀYYAM

. . . .

Ah ! ne laisse jamais la tristesse t'atteindre,
Et d'absurdes soucis troubler tes jours, t'éteindre.

N'abandonne ni fleurs, ni lèvres, ni baisers
Avant que le destin furtif vienne t'étreindre.

. . . .

Hier j'ai mis ma lèvre aux lèvres de la jarre,
Pour savoir si le temps me serait large ou rare.
Ses lèvres sur ma lèvre elle m'a répondu :
« Bois du vin, car la mort est une mer sans phare. »

. . . .

Le ciel est comme un bol formant le fond de l'air,
Sous lequel, prisonnier, le sage attend le ver.
Imite les amours du broc et de la tasse,
Bien qu'il soient lèvre à lèvre, entre eux coule un
[sang clair.

. . . .

(Quatrains extraits du Rubaiyât d'Omar Khàyyàm, nouvelle traduction en vers de M. Jules de Marthold).
Editeur Carrington.

ARABIE

à Elle.

« Que de femmes j'ai séduites ! Il en est qui étaient
« enceintes. D'autres allaitaient. D'autres encore dé-
« laissaient pour moi leur enfant âgé d'un an, tout
« paré d'amulettes.
« Et si l'enfant venait à pleurer, sa mère tour-
« nait vers lui la moitié supérieure de son corps ; mais
« l'autre moitié demeurait sous moi, immuablement.

Imr el Kais.

. . . .

De la bouche d'Abla rayonne l'éblouissement blanc de ses dents. Son baiser est très bon et d'une saveur douce.

Et, devançant l'ivresse du baiser, un arôme suave enivre, déjà celui qui se penche vers ses dents...

Qui me conduira à la demeure d'Abla?

Antar

. . . .

Sa bouche est un écrin où des perles reposent sur l'ouate rose d'arômes très suaves.

Khalife Yazid ebn Monouia.

Elle m'a demandé : « Pourquoi fonds-tu en larmes « lorsque ce faon si beau vient à passer? »

Je lui ai répondu : « A contempler cet adolescent, « mon œil jouit d'amour ; n'est-il pas convenable « qu'il fasse ensuite sa toilette? »

* * *

« *...et mon corps tremble.* »

Ce faon s'effacera-t-il jamais de mon souvenir?

Est-il plus difficile de l'oublier ou de parvenir à gagner son amitié?

Dans mon rêve, son ombre vient me leurrer de vaines promesses.

La douceur de ses yeux est plus fallacieuse que les paroles de sa bouche.

Ses reins sont lourds, — et leur absence aussi me pèse.

O jouvenceau ! puisse ton cœur être pour moi faible autant que tes joues sont tendres !

Tes reins sont cambrés ; — ma patience se cabre.

Ton visage est blanc comme blancs sont mes cheveux, et, léger, un duvet le veloute...

Pourrai-je désirer jamais moins ardemment?

Le démon maintenant domine les hommes ; — le démon a dit :

« L'espoir de posséder une telle créature ne muc- « rait-il point les peines de l'enfer en paradisia- « ques jouissances?

« Les hommes ne sauraient patienter à sa vue.

« Désormais tous les humains sont ma proie : les « âmes les plus dévotes seront corrompues par cette « corruption suprême. »

Mon malheur est grand !... tes joues sont si lisses !

Mon malheur est grand !... tes yeux sont si noirs !
Tes yeux... Leurs regards tuent tout autant que la pointe des épées acérées.
Le temps vainc tout homme : une force égale a triomphé de mon esprit et de ma patience, car ce jouvenceau en est devenu le maître.
Du feu de ses joues mon cœur est incendié.
Mes forces s'évanouissent quand je contemple sa ceinture.
Mon attente s'exaspère lorsque je songe à sa barbe jeune.
Et mon corps tremble.

Moudrik el Chaibany.

Je t'embrasse et mon âme, vibrante, est oppressée.
L'étreinte rapproche-t-elle vraiment davantage?
Je baise sa bouche pour satisfaire et apaiser mon amour et mon amour au contraire augmente, comme si mon cœur ne saurait être satisfait que lorsque nos deux âmes seront amalgamées.

Ebn el Roumi.

*
* *

« Haut et Gras ».

Si l'on me reproche ma conduite, je crierai :
Ô hommes,
Elle a de longs cheveux qui sont couleur de nuit ;
Ses joues sont des roses, et ces roses, parfois, deviennent soudain de brûlantes langues de feu ;
Ses sourcils sont un arc, que — tel un carquois — son regard fournit de flèches ;
Sa bouche est très douce, car sa salive est pareille au nectar ;
Sa taille à la souplesse de la gazelle jolie ;
Sa poitrine est une plaine de marbre où, monticules réguliers, se dressent ses seins très fermes ;
Son ventre fleure les plus parfumés des parfums ;
Et au-dessous, But suprême de mes espoirs,
Haut et gras,

Etincelant tel un trône royal au pied duquel je veux exposer toute mon infortune.

Haut et gras,

Baigné dans son propre éclat que réfléchit la blancheur de deux jambes blanches, œil rouge entre deux lèvres roses, pointe

Son mystère,

Qui parfois, tel un mulet soudain touché aux naseaux, se cabre.

O Hommes,

Si l'un de vous vaillant et fort, rencontrait en Elle bon accueil et action active, il s'en retournerait, lui vaillant et fort auparavant, sans force aucune et sans bravoure.

Pastiche arabe des Mille et une Nuits

*
* *

. . . .

Derrière son voile est une bouche où se désaltère le désir, où se rangent les dents qui fondent au baiser, tant, à leur contact, le baiser devient chaud.

. . . .

Abi Ouardi.

. . . .

Est-ce du nectar dans la coupe de ta bouche, — ou ta salive très douce?

. . . .

Ebn Maatouk.

POÈME

Je veux chanter les heures de cette nuit passée à goûter les saveurs de la rencontre !

L'ombre nous couvrait de son voile immense. Mon corps touchait un corps lisse et délicat ; l'amour sans cesse joignait nos lèvres.

Les calomniateurs ne pouvaient découvrir notre

refuge : seuls les feux des étoiles nous lançaient des scintillements jaloux.

Mes baisers, en tous sens, fatiguaient le corps de mon aimée ; mes bras entouraient sa taille et la serraient très fort.

Mais voilà qu'un point blanc tache le front du levant, et le corbeau de la nuit quitte son nid.

Elle se dérobe alors à mon étreinte, et je vois s'éloigner son corps, dont la souplesse de jonc vacille comme sous l'action d'une ivresse.

Mon regard très triste lui fait escorte. Je la salue en portant la main à la poitrine. Et Elle me répond :

« Que jamais ne brille le matin, terreur des amants !

« Que jamais ne prenne fin la nuit, gardienne des secrets !

« Je ne connais point de plus sûre confidente d'amour que la nuit ; je ne sais rien de plus médisant que l'aurore ! »

* * *

Qu'elle fut délicieuse, cette nuit où je fus comblé des faveurs d'une jeune femme !

Suivant la norme de l'amour, elle m'enchaîna sur ses yeux toujours désireux de victoires.

Elle demeura avec moi jusqu'à ce que, à l'est, apparût à l'horizon, brillante comme le métal d'une lame : l'aurore.

Alors elle me quitta, couvrant sa belle taille de sa chevelure noire.

Et avec le jour la nuit véritable commença pour moi.

El Samman.

(Ces poèmes et fragments de poèmes sont extraits de l'excellente *Anthologie de l'Amour Arabe*, publiée au Mercure de France, par MM. Ferdinand de Martino et Abdel Khalek bey Saroit, avec une introduction de M. Pierre Louÿs.)

LE BATEAU DE FLEURS

I

Sur le Gange sacré où dorment les sampangs,
fermés de baldaquins de pourpre et de soies claires,
tombe un féroce jour, âpre et caniculaire,
qui fait sur chaque rive éventailler les paons.

Le lourd bateau de fleurs, près du débarcadère,
vide de jeux, de bruits, d'amour et d'occupants,
ne porte dans sa nuit qu'un lot de bayadères,
des chinoises et des charmeuses de serpents.

Tous ses brûle-parfums, ses larges girandoles,
qui, démesurément, font vivre les idoles
phalliformes et monstrueuses, sont éteints.

Mais les barques, le soir, s'animent et descendent,
et le ponton fleuri couronne ses gradins

d'un toit illuminé de roses en guirlandes.

II

Le bateau de plaisir flambe dans ses enseignes
mais le foyer d'un double incendie est dedans ;
les sens aiguillonnés du feu le plus ardent
des couples éperdus se cherchent et s'étreignent.

Tandis que le bateau, dans ses lumières, baigne,
des sexes furieux s'érigent dans ses flancs.
Si l'amour est énigme aux peuples d'Occident,
c'est que l'hypocrisie, en leurs ténèbres, règne.

Ici l'enlacement est visible; bien mieux,
il est le dogme universel, harmonieux :
même les Vedantins austères l'applaudissent.

Axe et orbe vivants de ce monde charnel,
les sexes fixent là, dans le pacte éternel,

le symbole d'amour qui flambe au frontispice.

LA BAYADÈRE

Elle danse, les seins vêtus du gorgerin,
et les écailles d'or, sur sa chair ombrée,
mêlent une musique indolente et sacrée,
sur les ondes du corps, au bruit du tambourin.

Immobile, elle est faite et d'ivoire et d'airain,
et dans le déploiement de la ligne cambrée,
l'ivoire et le métal, sur le pivot des reins,
donnent un mouvement de grâce invertébrée.

Les jambes en fuseau et le sexe en losange,
elle tient en respect les bateliers du Gange,
méprisant le public des lointains Alhambras.

Souple, mystérieuse, hautaine, puis lascive,
elle plie à son rythme une ardeur impulsive

et des lots de serpents ondulent dans ses bras.

Pierre Boissie. (1)

---

(1) Extrait de son volume : *Cabarets d'ivresses et d'amour* (Editions de la revue *Art et Travail.)*

HINDOUSTAN

De la possession des soixante-quatre Arts libéraux

1. Le chant.
2. La musique instrumentale.
3. La danse.
4. L'union des trois arts précédents.
5. L'écriture et le dessin.
6. Le tatouement.
7. L'art d'habiller une idole et de l'orner avec du riz et des fleurs.
8. Etendre et arranger des lits ou couches de fleurs ou bien répandre les fleurs sur le sol.
9. Application des couleurs aux dents ; aux habits, aux cheveux, aux ongles et au corps, c'est-à-dire y faire des mouchetures et des dessins, les teindre et les peindre.
10. Fixer les verres coloriés dans un parquet.
11. La confection des lits, des tapis et des coussins de repos.
12. Faire une musique avec des verres remplis d'eau.
13. Amasser de l'eau dans des aqueducs, des citernes et des réservoirs.
14. La peinture, l'ornementation et la décoration des coffres et des coffrets.
15. La confection des chapelets, des colliers, des guirlandes et des tresses.
16. L'arrangement des turbans, des couronnes, des aigrettes et des tresses de fleurs au sommet de la tête.
17. Les représentations théâtrales, le jeu scénique.
18. L'art de faire des ornements d'oreilles.
19. La préparation des odeurs et des parfums.
20. L'art de placer les bijoux et les ornements dans l'habillement.
21. La magie et la sorcellerie.
22. L'adresse des mains.
23. La cuisine.
24. La préparation des boissons acidulées, parfumées, des limonades, des sorbets et des extraits liquoreux et spiritueux agréables au goût et à la vue.

25. La couture et la taille des vêtements.

26. La tapisserie, la broderie en laine ou en fil, des perroquets, des fleurs ; faire des aigrettes, des glands, des panaches, des bouquets, des boutons, des broderies en relief.

27. Résoudre des énigmes, des phrases à double sens, des jeux de mots et des charades.

28. Le jeu des vers ; ainsi, une personne dit des vers, la suivante les continue, par d'autres, qui doivent commencer par la dernière lettre du dernier vers récité ; si la personne qui donne la réplique ne réussit pas, elle paie une amende ou donne un gage.

29. La mimique ou l'imitation.

30. La déclamation et la récitation.

31. La prononciation des phrases difficiles ; c'est un jeu entre femmes ou enfants ; quand les phrases sont répétées vite, il y a souvent des mots tronqués, transposés, mal commencés, qui prêtent à l'équivoque et au rire.

32. L'escrime aux armes, au bâton ; l'exercice de l'arc en lançant des flèches sur un but mobile et immobile.

33. La dialectique.

34. L'architecture.

35. La charpente.

36. La connaissance des titres de l'or et de l'argent, des marques sur les bijoux et les pierres précieuses.

37. La chimie et la minéralogie.

38. La coloration des bijoux, des pierres précieuses et des perles.

39. L'exploitation des mines et des carrières.

40. Le jardinage, le traitement des maladies des arbres et des plantes, leur entretien et la détermination de leur âge.

41. Les combats de coq, de cailles et de pigeons.

42. L'art d'apprendre à parler aux perroquets et aux sansonnets.

43. L'art de parfumer le corps et les cheveux, de tresser et arranger ceux-ci.

44. L'art de déchiffrer les écritures où les mots sont disposés d'une certaine manière particulière.

45. L'art de parler en changeant la forme des mots ; les uns changent le commencement et la fin des mots, d'autres introduisent des lettres particulières entre les syllabes, etc.

46. Connaissance des langues et des patois.

47. L'art de faire des voitures avec des fleurs.

48. La composition des diagrammes mystiques, des sorts et des charmes, l'art d'attacher des anneaux.

49. Jeux d'esprit : comme compléter des vers et des stances inachevées ou remplir par des vers des intervalles laissés entre d'autres vers qui ne sont liés par aucun sens, de manière à donner un sens à l'ensemble ; ou bien arranger les lettres d'un mot qu'on a mal écrit à dessein, en séparant les voyelles des consonnes, ou mettant ensemble toutes les voyelles ; mettre en vers ou en prose des stances représentées par des lignes ou des symboles (logogriphes) ; et autres jeux semblables.

50. La composition des poèmes.

51. La composition des dictionnaires. lexiques, vocabulaires.

52. L'art de se déguiser et de déguiser les autres.

53. L'art de changer les apparences des objets, par exemple donner au carton l'apparence de la soie, faire paraître belles et précieuses des choses communes et grossières.

54. Les jeux d'argent.

55. L'art de s'emparer du bien d'autrui par des mantras et des incantations, l'insensibilisation et l'enchantement.

56. L'habileté dans les jeux et exercices d'adresse (pour les jeunes gens).

57. La connaissance du monde, des respects, égards et compliments dûs à chacun selon son rang, son âge.

58. L'art de la guerre, la stratégie, le maniement des armes.

59. La gymnastique du corps.

60. L'art de reconnaître le caractère des personnes à l'inspection de leur physionomie

61. La versification.

62. L'arithmétique et la résolution des problèmes.
63. L'art de faire des fleurs artificielles.
64. L'art de faire avec de l'argile des figures en relief, des statues (céramique).

Quatre classes de femmes, qualités qui leur sont propres

On peut considérer comme rentrant, mieux que les arts libéraux, dans le sujet traité par Vatsyayana, la description des qualités qui distinguent les femmes entre elles.

En général, les auteurs indiens divisent les femmes en quatre classes d'après leurs caractères physiques et moraux.

Le type parfait est la Padmini, ou la femme Lotus ; il n'est sorte d'avantages qu'on ne lui attribue. En voici le résumé.

Elle est belle comme un bouton de Lotus, comme Rathi (la volupté). Sa taille svelte contraste heureusement avec l'amplitude de ses flancs ; elle a le port du cygne, elle marche doucement et avec grâce.

Son corps souple et élégant a le parfum du santal ; il est naturellement droit et élancé comme l'arbre de Ciricha, lustré comme la tige du Mirobolam.

Sa peau lisse, tendre, est douce au toucher comme la trompe d'un jeune éléphant. Elle a la couleur de l'or et elle étincelle comme l'éclair.

Sa voix est le chant du Kokila mâle captivant sa femelle ; sa parole est de l'ambroisie.

Sa sueur a l'odeur du musc. Elle exhale naturellement plus de parfums qu'aucune autre femme ; l'abeille la suit comme une fleur au doux parfum de miel.

Ses cheveux soyeux, longs et bouclés, odorants par eux-mêmes, noirs comme les abeilles, encadrent délicieusement son visage semblable au disque de la pleine lune et retombant en torsades de jais sur ses riches épaules.

Son front est pur : ses sourcils bien arqués sont deux croissants ; légèrement agités par l'émotion, ils l'emportent sur l'arc de Kama.

Ses yeux bien fendus sont brillants, doux et timides comme ceux de la gazelle et rouges aux coins. Aussi noirs que la nuit au fond de leurs orbites, leurs prunelles étincellent comme des étoiles dans un ciel sombre. Ses cils longs et soyeux donnent à son regard une douceur qui fascine.

Son nez pareil au bouton du sezame est droit, puis s'arrondit comme un bec de perroquet.

Ses lèvres voluptueuses sont roses comme un bouton de fleur qui s'épanouit ou rouges comme les fruits du bimba et le corail.

Ses dents blanches comme le jasmin d'Arabie ont l'éclat poli de l'ivoire ; quand elle sourit, elles se montrent comme un chapelet de perles montées sur corail.

Son cou rond et poli ressemble à une tour d'or pur. Ses épaules s'y joignent par de fines attaches, ainsi qu'à ses bras bien modelés, semblables à la tige du manguier et qui se terminent par deux mains délicates pareilles chacune à un rameau de l'arbre Açoka.

Ses seins amples et fermes ressemblent aux fruits du Vilva ; ils se dressent comme deux coupes d'or renversées et surmontées du bouton de la fleur du grenadier.

Ses reins bien cambrés ont la souplesse du serpent ; ils se fondent harmonieusement avec ses fesses et ses larges hanches qui ressemblent au corsage de la colombe verte.

Son jadgana, pur et délicatement arrondi, laisse apercevoir un ombilic profond et luisant comme une baie mure. Trois plis gracieux s'accusent à sa taille comme une ceinture au-dessus de ses hanches.

Ses fesses sont merveilleuses, c'est une Nitambini (Callipige, Sakountala était une Nitambini).

Comme le Lotus épanoui à l'ombre d'une tendre motte d'herbe Kusha (herbe sacrée par excellence), son yoni petit s'ouvre mystérieusement sous le pubis ombragé par un voile velu large de six pouces.

Sa semence d'amour est parfumée comme le lys qui vient d'éclore, ses cuisses rondes, fermes, potelées, ressemblent à la tige polie d'un jeune bananier.

Ses pieds petits et mignons se joignent finement à ses jambes, on dirait deux Lotus.

Quand elle se baigne dans un étang sacré, par toutes sortes de jeux elle réveille l'amour, les dieux se troubleraient à la voir se jouer dans l'eau.

Des perles tremblent à ses oreilles ; sur son sein repose un collier de pierres précieuses ; elle a, mais en petit nombre, des ornements aux bras et au bas des jambes.

Elle aime les vêtements blancs, les blanches fleurs, les beaux bijoux et les riches costumes. Elle porte un triple vêtement de mousseline rayée.

Délicate comme la feuille du béthel, elle aime les aliments doux, purs, légers ; elle mange peu et dort d'un sommeil léger.

Elle connaît bien les trente-deux modes musicaux de Radha ; aussi bien que l'amante de Krishna, elle chante harmonieusement en s'accompagnant de la vina qu'elle touche avec grâce de ses doigts effilés et agiles.

Quand elle danse, ses bras aux mouvements souples et harmonieux s'arrondissent en courbes gracieuses et semblent parfois vouloir dérober aux regards ses merveilleux appâts, car sa pudeur est extrême (dans l'Inde une femme danse toujours seule).

Elle a une conversation agréable, son sourire répand la béatitude ; elle est espiègle, et folâtre, pleine d'enjouement dans les plaisirs.

Elle excelle dans les œuvres qui lui sont propres.

Elle fuit la société des malhonnêtes gens et accomplit scrupuleusement ses devoirs ; le mensonge lui est inconnu.

Incessamment, elle vénère et adore les brahmanes, son père et les dieux ; elle recherche la société et la conversation des brahmanes ; elle est libérale envers eux et charitable aux pauvres. Pour ceux-ci elle épuiserait le trésor de son mari.

Elle se plaît avec son époux et sait exciter ses désirs par des caresses.

Le dieu d'amour trouverait un superbe plaisir à reposer près d'elle.

Son affection pour son époux est extrême et elle n'aura pour aucun autre une pareille tendresse. Elle est affectueuse dans toutes ses paroles et absolument dévouée à son mari. Elle est parfaite en tout point.

Ajoutez à ce portrait déjà si flatteur une foule d'exclamations que les poètes poussent en l'honneur de la Padmini.

Trésor d'amour ! tendresses sans bornes ! femme qui aime et qui n'éprouve aucun désir ! femme dont le bonheur est manifeste ; femme pareille à Rathi (la volupté), épouse d'Ananya (l'amour), qui plies sous le poids de tes seins fermes et arrondis ! femme dont l'amour enivre !

Après la Padmini, vient la Chitrini ou la femme habile.

La Chitrini a l'esprit mobile, l'humeur légère et essentiellement folâtre ! Son œil ressemble au Lotus, sa gorge est ferme : ses cheveux tressés en une seule natte retombent sur ses riches épaules comme de noirs serpents ; sa voix a la douceur de l'ambroisie ; ses hanches sont minces, ses cuisses douces et polies ont la rondeur d'une tige de bananier ; sa démarche est celle d'un éléphant en gaîté ; elle aime le plaisir, sait le faire naître et le varier.

La Hastini (nom de la femelle de l'éléphant) occupe le troisième rang.

La Hastini a une abondante chevelure qui brille et se déroule en longues boucles soyeuses, son regard troublerait le dieu d'amour et ferait rougir les bergeronettes. Le corps de cette femme gracieuse ressemble à une liane d'or, ses pendants d'oreilles sont garnis de pierreries et ses vêtements sont chargés de fleurs. Ses seins fermes et rebondis ressemblent à un couple de vases d'or.

Le dernier type est la Sankhini (la truie).

Ses cheveux sont nattés et roulés sur sa tête ; sa face qui exprime la passion est difforme ; son corps ressemble à celui d'un porc. On la dirait toujours en colère, toujours elle gronde et grogne.

Ses seins et son ventre exhalent l'odeur du poisson.

Elle est malpropre de sa personne ; elle mange de tout et dort à l'excès. Ses yeux ternes sont toujours chassieux.

On a mis en regard les traits distinctifs des quatre classes dans le tableau suivant :

Désignat.	FIGURE	ODEUR	CHEVELURE	VOIX	Gout domin.
Padmini..	comme la lune	du lotus	fine et soyeuse	harmonieuse comme le luth	le béthel
Chitrini..	parfaite	des fleurs	longue et flottante	du kokila	les dons
Hastini...	de lotus	du vin	bouclant naturellement	bramement de l'éléphant	les plaisirs variés
Sankhini.	d'oie	du poisson	comme des soies de sanglier	croassement du corbeau	les querelles

Quatre sortes d'hommes correspondent comme amants ou époux à ces quatre sortes de femmes.

A la Padmini, l'homme *lièvre*, c'est-à-dire actif, vif et éveillé.

A la Chitrini, l'homme *cerf*, celui qui recherche l'affection dans le commerce amoureux.

A la Hastini, l'homme *taureau*, c'est-à-dire qui a la force et le tempérament de cet animal.

A la Sankhini, l'homme *cheval*, celui qui a la vigueur et la fougue de l'étalon.

Il existe, disent les poètes, une Padmini sur dix millions de femmes, une Chitrini sur dix mille, une Hastini sur mille ; la Sankhini se trouve partout.

Cette proportion n'est point flatteuse pour le beau sexe dans l'Inde ; heureusement, elle n'est point exacte. En général les Hindous, hommes et femmes, même dans les castes serviles, ont de très grands soins de propreté. La femme malpropre, la Sankhini, ne se trouve que dans la classe infime et hors caste, et chez les Pariahs des campagnes.

LA VIE ÉLÉGANTE
OU D'UN HOMME FORTUNÉ

Intérieur (*at home*)

L'habitation doit être bien située, au bord d'une eau pure, dans une ville ou une bourgade, ou un lieu de plaisir.

Les appartements inférieurs sont sur les derrières, ceux de réception sur le devant, tous sont meublés confortablement et ornés avec goût.

Soins d'hygiène. — Chaque jour le bain et le frottement du corps avec de l'huile ; tous les trois jours, application de laque à tout le corps ; tous les quatre jours, raser la tête entière ; et tous les cinq ou dix jours, tout le corps.

Emploi du temps. — Trois repas par jour, le matin, à midi et la nuit ; le bain, la sieste ; des vêtements blancs et élégants ; des fleurs, une volière ; le matin, quelques jeux et divertissements avec des parasites, et l'après-midi avec des amis.

Après le déjeuner, leçon pour parler donnée aux perroquets et autres oiseaux, puis combats de coqs, de cailles et de pigeons.

Dans la soirée, le chant ; ensuite le maître de maison, avec ses amis, attend, dans la salle de réception bien ornée et parfumée d'essences, l'arrivée de sa maîtresse ; celle-ci, quand elle se présente, est reçue avec les compliments d'usage ; elle tient avec tous une conversation aimable et tendre.

Lorsqu'elle doit passer toute la nuit chez son amant elle y vient baignée, parfumée et parée ; son amant lui offre des rafraîchissements ; il la fait asseoir à sa gauche ; lui prend les cheveux entre ses mains, touche aussi le bout et le nœud de son vêtement du bas et l'entoure doucement de son bras droit. Alors s'engage une conversation légère et variée ; on tient des propos lestes et joyeux ; on traite des sujets graveleux ou galants. Puis on chante avec ou sans gestes ; on fait de la musique, on boit en s'excitant à boire.

Enfin, quand la femme, échauffée par ces provoca-

tions à l'amour, trahit ses désirs, le maître congédie tous ceux qui sont près de lui en leur donnant des fleurs, des bouquets et des feuilles de béthel (1).

Les deux amants restent seuls. Après avoir goûté le plaisir à leur gré, ils se lèvent pudiquement et, sans se regarder, s'en vont, séparément, au cabinet de toilette qui est, dans l'Inde, la salle du bain.

Ils reviennent s'asseoir l'un près de l'autre et mâchent quelques feuilles de béthel. Puis l'homme, de sa propre main, frotte le corps de la femme avec un onguent de pur bois de santal, ou une autre essence odorante ; ensuite il l'enlace dans son bras gauche, et tout en lui tenant de doux propos, il lui fait boire, dans une coupe qu'il tient de la main droite, une boisson excitante et parfumée ; ils mangent ensemble des gâteaux et des sucreries, prennent des consommés et de la soupe de gruau, boivent du lait de coco frais, des sorbets, du jus de mangues et de citron sucré ; enfin, ils savourent ainsi, dans l'intimité, tout ce que le pays produit d'agréable, de doux et de pur.

Souvent aussi, les deux amants montent sur la terrasse de la maison pour jouir du clair de lune et causer agréablement. A ce moment, pendant que la femme est sur ses genoux, la face tournée vers la lune, l'amant lui désigne de la main les diverses planètes, l'étoile du matin, l'étoile polaire, les constellations (2).

DIFFÉRENTES SORTES D'UNIONS SEXUELLES

Il y a sept sortes d'unions :

L'Union spontanée. — Deux personnes s'aiment et s'unissent par sympathie et par goût mutuel. Cette union a lieu entre deux amants de même naissance.

Les jeux d'amour avec une femme de bonne naissance, dit Bhartrihari, sont remplis de charme. D'a-

(1) Dans les usages de l'Inde, c'est le maître de maison, celui auquel on fait visite, qui donne le signal du départ au visiteur.

(2) Les magnifiques nuits de l'Inde donnent à ce passetemps un grand charme.

bord, l'amante dit : non, non ! et semble dédaigner les caresses ; puis les désirs naissent, sans que la pudeur disparaisse ; ensuite la résistance se relâche et la fermeté est abandonnée ; enfin, elle ressent vivement le secret plaisir des ardeurs amoureuses ; laissant alors de côté toute retenue, elle goûte un bonheur inexprimable qui lui fait crisper les membres.

L'Union de l'amour ardent. — L'homme et la femme s'aiment depuis quelque temps, et ont eu beaucoup de peine à se réunir ; ou bien, l'un d'eux revient de voyage, ou bien, deux amants se réconcilient après s'être querellés.

Dans ce cas, les deux amants brûlent de s'unir et se donnent mutuellement une complète satisfaction.

L'union pour l'amour à venir. — Entre deux personnes dont l'amour n'est encore qu'un germe.

L'union de l'amour artificiel. — L'homme n'opère la connexion qu'en s'excitant par les moyens accessoires qu'indique le Kama Soutra, les baisers, les embrassements, ou bien l'homme et la femme s'unissent sans amour, le cœur de chacun d'eux étant ailleurs. Dans ce cas, il faut qu'ils emploient tous les moyens d'excitation enseignés par le Kama Shastra.

L'union de l'amour transmis. — L'un des deux acteurs, pendant toute la durée de la connexion, s'imagine qu'il est dans les bras d'une autre personne qu'il aime réellement.

L'union dite des ennuques. — Le femme est une porteuse d'eau (1) ou une domestique de caste inférieure à celle de l'homme, la conjonction dure seulement le temps nécessaire pour éteindre le désir de l'homme. Dans ce cas, il n'y a point d'actes accessoires ou préliminaires.

L'union trompeuse. — Entre une courtisane et un paysan, ou entre un homme de bonne éducation et une paysanne ; elle se borne à un acte brutal, à moins que la femme ne soit très belle.

---

(1) La porteuse d'eau est ordinairement attachée à une maison et y fait le service de propreté.

DES CARESSES ET MIGNARDISES QUI PRÉCÈDENT OU ACCOMPAGNENT L'ACTE SEXUEL

Chapitre Ier

Des baisers

On conseille de ne point, dans les premiers rendez-vous, multiplier les baisers, les étreintes et autres accessoires de l'union sexuelle ; mais on pourra en être prodigue dans les rencontres qui suivront.

On baise le front, les yeux, les joues, la gorge, la poitrine, les seins, les lèvres et l'intérieur de la bouche.

Les habitants de l'Est baisent aussi la femme aux jointures des cuisses, sur les bras et le nombril.

Avec une jeune fille, il y a trois sortes de baisers :

Le nominal, le mouvant et le touchant.

Le nominal est le simple baiser sur la bouche, par l'apposition des lèvres des deux amants.

Dans le baiser mouvant, la jeune fille presse entre ses lèvres la lèvre inférieure de son amant ; elle l'introduit dans sa bouche en lui imprimant un mouvement de succion.

Dans le baiser touchant, elle touche avec sa langue la lèvre de son amant, en fermant les yeux, et place ses deux mains dans les siennes.

Les auteurs distinguent encore quatre sortes de baisers :

Le droit, le penché, le tourné, le pressé.

Dans le baiser droit, les deux lèvres s'appliquent directement, celles de l'amant sur celles de l'amante.

Dans le baiser penché, les deux amants, la tête penchée, tendent leurs lèvres l'un vers l'autre.

Dans le baiser tourné, l'un des amants tourne vers lui, avec la main, la tête de l'autre, et, de l'autre main, lui prend le menton.

Le baiser est dit pressé lorsque l'un des deux amants presse fortement avec ses lèvres la lèvre in-

férieure de l'autre. Il est très pressé, lorsqu'après avoir pris la lèvre entre deux doigts on la touche avec la langue et la presse fortement avec une lèvre.

Entre amants, on parie à qui saisira le premier, avec ses lèvres, la lèvre inférieure de l'autre. Si la femme perd, elle doit crier, repousser son amant en battant des mains, le quereller et exiger un autre pari. Si elle perd une seconde fois, elle doit montrer encore plus de dépit, et saisir le moment où son amant n'est pas sur ses gardes, ou bien dort, pour prendre entre les dents sa lèvre inférieure, et la serrer assez fort pour qu'il ne puisse la dégager ; cela fait, elle se met à rire, fait beaucoup de bruit et se moque de son amant ; elle danse et s'agite devant lui, et lui dit, en sautant, tout ce qui lui passe par l'esprit ; elle fronce ses sourcils en lui roulant de gros yeux.

Tels sont les jeux et les paris de deux amants à l'occasion des baisers.

Les amants très passionnés en usent de même pour les autres mignardises que nous verrons plus loin.

Quand l'homme baise la lèvre supérieure de la femme pendant que celle-ci, en retour, lui baise la lèvre inférieure, c'est là le baiser de la lèvre supérieure.

Quand l'un des amants prend avec ses lèvres les lèvres de l'autre, c'est le baiser agrafe.

Quand, dans ce baiser, il touche avec la langue les dents et le palais de l'autre, c'est là le combat de la langue.

Le baiser doit être modéré, serré, pressé ou doux, selon la partie du corps à laquelle il est appliqué.

On peut encore ranger parmi les baisers la succion du bouton ou du mamelon des seins qui, dans les chants des Bayadères du Sud de l'Inde, est mentionnée comme un des préliminaires naturels de la connexion (1).

Quand une femme baise au visage son amant endormi, cet appel est le *baiser qui allume l'amour*.

(1) D'après le docteur Jules Guyot (*Bréviaire de l'amour expérimental*), cette succion doit être forte pour produire l'effet voulu.

Quand une femme baise son amant qui est distrait ou affairé, ou bien la querelle, c'est le *baiser qui détourne.*

Quand l'amant attardé trouve l'amante couchée, et la baise dans son sommeil pour lui manifester son désir, c'est le *baiser d'éveil.* En pareil cas, la femme peut faire semblant de dormir à l'arrivée de son amant pour provoquer ce baiser.

Quand on baise l'image d'une personne réfléchie dans un miroir ou dans l'eau, ou bien son ombre portée sur un mur, c'est le *baiser de déclaration.*

Quand on baise un enfant que l'on tient sur ses genoux, ou une image, ou une statue, en présence de la personne aimée, c'est le *baiser que l'on transmet.*

Quand la nuit, au théâtre ou dans une assemblée d'hommes de caste, un homme s'approche d'une femme et lui baise un doigt de la main, si elle se tient debout, ou un doigt de pied,si elle est assise ; ou bien quand une femme, en massant le corps de son amant, pose la figure sur sa cuisse, comme si elle voulait s'en faire un coussin pour dormir de manière à allumer son désir et lui baisse la cuisse ou le gros doigt de pied, c'est le *baiser de provocation.*

Au sujet de ces baisers on cite les vers suivants :

« Quelque chose que l'un des amants fasse à l'autre, celui-ci doit lui rendre la pareille : baiser pour baiser, caresse pour caresse, coup pour coup ».

APPENDICE AU CHAPITRE Ier

Nº 1. — Bhartrihari (*l'Amour*, stance 26). « Heureux ceux qui baisent le miel des lèvres des jeunes filles couchées dans leurs bras, la chevelure dénouée, les yeux langoureux et à demi-clos, et les joues mouillées de la sueur qu'a provoquée la fatigue des plaisirs d'amour. »

Nº2. — Les caresses et mignardises précédemment décrites sont considérées par les Hindous, par les poètes latins et par beaucoup d'auteurs modernes, comme les excitants les plus efficaces à l'amour charnel.

Le docteur Gauthier pense, au contraire, que l'homme doit agir sur le cœur et sur l'imagination bien plutôt que sur les sens pour préparer la femme à l'union ou augmenter son amour. Il a sans doute raison quand il s'agit de la généralité des femmes honnêtes ; en tout cas, il est bon de ne recourir aux moyens physiques qu'après avoir épuisé tous ceux qui ménagent la pudeur et la délicatesse.

N° 3. — De tous les théologiens catholiques, les Jésuites sont, on le sait, les plus indulgents ; il suffit donc de citer le P. Gury pour comparer, sur les sujets semblables, les casuistes brahmaniques et catholiques.

Théologie morale, 413. — « Les baisers et les attouchements sur les parties honnêtes ou peu honnêtes constituent des péchés mortels, si on y cherche le plaisir charnel ; véniels, s'il n'y a que de la légèreté, de la plaisanterie, de la curiosité, etc.

« Ils ne sont pas coupables, si c'est la coutume ou si l'on agit par politesse ou par bienveillance.

415, n° 4. — « Mais doivent être considérés comme péchés mortels les baisers et attouchements sur les autres parties du corps que la décence et la pudeur prescrivent de voiler ; tels, par exemple, que les baisers sur les seins, surtout entre personnes de sexes différents et aussi les baisers prolongés sur la bouche, notamment si on y introduit la langue ».

416. — « Les attouchements sur les parties honteuses ou qui y confinent, même lorsqu'ils ont lieu par-dessus le vêtement, constituent, en général, un péché grave, à moins qu'on ne le fasse par pétulance, par plaisanterie, par légèreté ou en passant.

« A plus forte raison, en dehors du cas de force majeure, il y a péché mortel toutes les fois qu'on touche pour le plaisir les parties honteuses de sexes différents ».

418. — « Regarder les parties honteuses ou les parties avoisinantes d'une personne d'un autre sexe constitue un péché mortel, à moins que ce ne soit de loin ou pendant fort peu de temps ».

918 P. Gury. *Théologie morale*. — « Tout ce qui est nécessaire pour accomplir l'acte conjugal ou pour le

rendre plus facile, plus prompt ou plus parfait, est absolument permis aux époux, parce que si l'on permet la chose principale, on permet aussi la chose accessoire ou le moyen qui y conduit

« Tout ce qui est pour la génération est permis, tout ce qui est contre est péché mortel. Tout ce qui est en dehors est péché véniel, ou bien est permis. »

919. — « Il n'y a pas faute dans les baisers honnêtes, dans les attouchements sur les parties honnêtes ou moins honnêtes destinées à montrer l'affection conjugale ou à entretenir l'amour ; parce que toute marque honnête, d'amour même tendre, est permise à ceux qui, d'après le lien du mariage, ne doivent faire qu'un seul cœur, qu'une seule chair.

« Il n'y a pas faute en *principe* dans les attouchements et les regards peu honnêtes s'ils visent *immédiatement* à l'acte sexuel.

« Il en est de même s'ils sont *simplement* déshonnêtes, mais nécessaires ou utiles pour exciter la nature ; car alors ils sont comme une préparation à l'acte, comme des préliminaires.

« Il y a péché véniel dans les attouchements, les regards et les propos honteux qui ne visent pas *immédiatement* l'acte conjugal et n'ont pas pour but d'entretenir l'amour légitime d'une manière modérée et raisonnable ».

CHAPITRE II

Des embrassements ou étreintes

Les embrassements, pour se témoigner un amour réciproque, sont de quatre sortes: par le toucher, par la pénétration, par le frottement ou la friction, par la pression.

Le premier a lieu lorsqu'un homme, sous un prétexte quelconque, se place à côté ou en face d'une femme, de telle sorte que les deux corps se touchent.

L'embrassement par pénétration se produit lorsque, dans un lieu solitaire, une femme se penche pour prendre quelque objet, et pénètre, pour ainsi

dire, de ses seins l'homme qui, à son tour, la saisit et la presse (1).

Ces deux premières sortes d'embrassement se font entre personnes qui ne peuvent se voir et se parler librement.

Le troisième embrassement a lieu quand deux personnes qui se promènent lentement, dans l'obscurité, ou dans un lieu solitaire, frottent leurs corps l'un contre l'autre.

Lorsque, dans les mêmes circonstances, l'un des amants presse fortement le corps de l'autre contre un mur ou un pilier, c'est de l'embrassement par pression.

Ces deux derniers contacts se font d'un accord commun.

Dan un rendez-vous, on se livre aux embrassements partiels, visage contre visage, sein contre sein, Jadgana contre Jadgana (partie du corps comprise entre le nombril et les cuisses), cuisses contre cuisses, et aux étreintes de tout le corps, avec toutes sortes de mignardises, la femme laissant flotter ses cheveux épars.

Ces étreintes portent les noms suivants : 1° celle du lierre ; 2° celle du grimpeur à l'arbre ; 3° le mélange du sésame avec le riz ; 4° celui du lait et de l'eau.

Dans les deux premières, l'homme se tient debout ; les deux dernières font partie de la connexion.

1° La femme enserre l'homme comme le lierre l'arbre ; elle penche la tête sur la sienne pour le baiser en poussant de petits cris : sut, sut ; elle l'enlace et le regarde amoureusement.

2° La femme met un pied sur le pied de l'homme et l'autre sur sa cuisse, elle passe un de ses bras autour de son dos et l'autre sur ses épaules, elle chante et roucoule doucement, et semble vouloir grimper pour cueillir un baiser.

3° Contact : l'homme et la femme sont couchés et

(1) Ce passage fait supposer qu'à l'époque où écrivait Natsyana les femmes allaient le sein nu, comme cela a lieu encore aujourd'hui dans quelques basses castes et pour les Pariahs. Dans certaines peintures ou sculptures très anciennes, on voit les femmes, même celle du roi, avec la gorge découverte.

s'étreignent si étroitement que les cuisses et les bras s'enlacent comme deux lianes et se frottent pour ainsi dire.

4° L'homme et la femme oublient tout dans leur transport ; ils ne craignent et ne sentent ni douleur ni blessures ; se pénétrant mutuellement, ils ne forment plus qu'un seul corps, une seule chair, soit que l'homme tienne la femme assisse sur ses genoux, ou de côté, ou de face, ou bien sur un lit.

Un poète a formulé cet aphorisme sur le sujet :

« Il est bon de s'instruire et de converser sur les embrassements, car c'est un moyen de faire naître le désir ; mais, dans la connexion, il faut se livrer même à ceux que le Kama Shastra ne mentionne pas, s'ils accroissent l'amour et la passion ».

On observe les règles du Shastra tant que la passion est modérée ; mais quand une fois la roue de l'amour tourne, il n'y a plus ni Shastra ni ordre à suivre.

CHAPITRE III

Des pressions et frictions, égratignures, marques faites avec les ongles

Généralement, les marques avec les ongles s'impriment sur les aisselles, la gorge, les seins, les lèvres, le Djadgana ou milieu du corps, et les cuisses.

Ce sont, aussi bien que des morsures, des témoignages d'amour singuliers, souvent affectés, entre amants très passionnés ; ils se les donnent au premier rendez-vous, au départ pour un voyage, au retour, lors d'une réconciliation, enfin quand la femme est dans une ivresse quelconque.

On fait avec les ongles huit marques, par égratignures ou pressions : la sonore, la demi-lune, le cercle, le trait de l'ongle ou la griffe du tigre, la patte de paon, le saut du lièvre, la feuille de lotus bleu.

La sonore se fait en pressant le menton, les seins, la lèvre inférieure ou le Djadgana, assez doucement pour ne faire aucune marque ou égratignure, et seulement

pour que les poils se hérissent au contact des ongles dont en entend le grattement.

Un amant en use ainsi avec une jeune fille lorsqu'il la masse ou lui égratigne légèrement la tête et s'amuse à la troubler en l'effrayant.

La demi-lune : la courbe d'un seul ongle que l'on imprime sur le cou ou les seins.

Le cercle : l'ensemble de deux demi-lunes opposées. Cette marque se fait ordinairement sur le nombril, dans les petits creux qui se forment autour des fesses dans la station droite, aux aines.

Le trait : un petit trait d'ongle que l'on imprime sur une partie quelconque du corps.

La griffe de tigre : ligne courbe tracée sur le sein.

La patte de paon : courbe semblablement tracée sur le sein avee les cinq ongles ; celui qui la réussit est considéré comme un artiste.

Le saut du lièvre : la marque des cinq ongles est faite près d'un bouton du sein.

La feuille de lotus bleu : marques faites sur les seins ou les hanches en forme de feuilles de lotus.

Il existe encore d'autres marques et même en nombre illimité ; car, dit un auteur ancien : « l'art d'imprimer les marques d'amour est familier à tous. »

Vatsyayana ajoute : « De même que la variété est nécessaire dans l'amour, la variété, à son tour, engendre l'amour ».

C'est pourquoi les courtisanes, qui n'ignorent rien de ce qui concerne l'amour, sont si désirables.

On ne fait point de marques avec les ongles sur les femmes mariées ; mais on peut faire des marques particulières sur les parties cachées de leur corps, comme souvenir et pour accroître l'amour.

Les marques des ongles même anciennes et presque effacées rappellent à une femme et réveillent son amour qui, sans cela, pourrait se perdre tout à fait.

Une jeune femme sur les seins de laquelle apparaissent ces empreintes impressionne même un étranger qui les aperçoit à distance.

Un homme qui porte des marques d'ongles et de

dents réussit auprès des femmes, mêmes celles qui sont rebelles à l'amour.

CHAPITRE IV

Des morsures

On peut mordre toutes les parties du corps que l'on baise, excepté la lèvre inférieure, l'intérieur de la bouche et les yeux.

Les qualités des dents sont : l'éclat, l'égalité entre elles, les proportions convenables, l'acuité aux extrémités.

Leurs défauts sont d'être rudes, molles, grandes et branlantes.

On distingue plusieurs sortes de morsures : celles non apparentes, ne laissant sur la peau qu'une rougeur momentanée ;

La morsure gonflée : la peau a été saisie et tirée comme avec une tenaille ;

Le point : une petite portion de peau a été saisie par deux dents seulement ;

Corail et joyau : la peau est pressée à la fois par les dents (les bijoux) et les lèvres (le corail) ;

La ligne de joyaux : la morsure est faite avec toutes les dents ;

Le nuage brisé : ligne brisée, formée de points sortant et rentrant par rapport à un arc de courbe, à cause de l'intervalle entre les dents ;

La morsure du verrat : sur les seins et les épaules, deux lignes de dents marquées les unes au-dessus des autres, avec un intervalle rouge.

Les trois premières morsures se font sur la lèvre inférieure ; la ligne de points et celle des joyaux, sur la gorge, la fossette du cou et aux aines.

La ligne de points seule s'imprime sur le front et les cuisses.

La morsure gonflée, et celle dite corail et joyau, se font toujours sur la joue gauche dont les traces d'ongles et de dents sont considérées comme les ornements.

On témoigne à une femme qu'on la désire en faisant,

avec les ongles et les dents, des marques sur les objets suivants qu'elle porte ou qui lui appartiennent : un ornement du front ou des oreilles, un bouquet de fleurs, une feuille de béthel ou de tamala.

Voici à ce sujet quelques vers :

« Quand un amant mord bien fort sa maîtresse, celle-ci doit, d'une feinte colère, le mordre deux fois plus fort ».

Ainsi, pour un point, elle rendra une ligne de points; pour une ligne de points, un nuage brisé.

Si elle est très exaltée, et si, dans l'exaltation de ses transports passionnés, elle engage une sorte de combat, alors elle prend son amant par les cheveux, attire à elle sa tête, lui baise la lèvre inférieure ; puis, dans son délire, elle le mord par tout le corps, en fermant les yeux.

Et même le jour et en public, quand son amant lui montre quelque marque qu'elle lui a faite, elle doit sourire à cette vue, tourner la tête de son côté comme si elle voulait le gronder, lui montre à son tour, d'un air irrité, les marques que lui-même lui a faites.

Quand deux amants en usent ainsi, leur passion dure des siècles sans diminuer.

(*Le Kama-Soutra*, traduction et notes de M. Lamairesse).

ANANGA-RANGA

Des jouissances externes

Par « jouissances externes » il faut entendre les procédés qui doivent toujours précéder la jouissance intérieure, ou coït. Les sages nous ont enseigné, qu'avant le congrés, nous devons développer les désirs du sexe faible au moyen de certains préliminaires, nombreux et variés : tels que les divers embrassements et baisers ; le *Nakhadana*, ou inguiculation; le *Dashanos*, ou morsication ; le *Keshagrahanas*, ou manipulation des cheveux, etc. Ces sortes de caresses éveillent les sens et mettent l'esprit en belle humeur ; ce sont des escarmouches, qui préparent l'amant à prendre possession de la place.

Il y a huit *Alinganas* (1), ou modes d'embrassements, qui vont être ici énumérés et soigneusement décrits :

I *Vrikshadhirudha* : c'est l'embrassement qui simule l'action de grimper sur un arbre ; on l'exécute comme suit. Le mari étant debout, la femme place un pied sur le pied de l'homme (2), et lève son autre jambe à la hauteur de la cuisse, contre laquelle elle la presse. Alors, entourant sa taille de ses bras, elle l'étreint et le serre avec force, se penche sur lui, et le baise comme si elle suçait l'eau vitale.

---

(1) Les *Alinganas* sont illustrés dans presque toutes les éditions de « Koda-Pandit », ainsi que les principaux sujets dont il est traité plus loin. A Pounah et dans d'autres parties de l'Inde occidentale, il y a des artistes qui vivent de ce travail, et qui vendent une série d'environ quatre-vingts postures coloriées, à raison de deux à quatre roupies chacune. L'arrangement est purement conventionnel, et les visages, aussi bien que les costumes, datent probablement de plusieurs siècles. Il y eut, toutefois, de la nouveauté,un jour qu'un malheureux officier anglo-indien, voulant envoyer à sa famille le portrait de sa femme, alla trouver l'un de nos artistes, avec cette naïve et admirable ignorance de tout ce qui est indigène, dont se targue de plus en plus sa race. On devine le résultat : la chevelure dorée et le joli minois d'une anglaise sont maintenant à contempler dans une soixantaine d'attitudes hautement compromettantes, et continueront à l'être pour plusieurs générations.

(2) L'un et l'autre ont les pieds nus, s'entend.

2. *Tila-tandula* : l'embrassement qui représente le mélange de la graine de sésame avec le riz vanné (Tandul.) L'homme et la femme, debout en face l'un de l'autre, s'appuient sein contre sein, en se serrant étroitement la taille. Alors, en prenant bien soin de rester immobiles, ils approcheront le Lingam du Yoni, tous deux cachés par les vêtements, et se garderont d'interrompre le contact pendant un certain temps.

3. *Lalatika* : ainsi appelé parce que le front (*lalata*) touche le front. Cette position prête à l'expression d'une grande tendresse, par l'étroit enlacement des bras autour de la taille, les deux amants restant debout, et par le contact des sourcils, des joues, des yeux, des bouches, des seins et des estomacs.

4. *Jaghan-alingana* : c'est-à-dire « hanches, reins et cuisses ». Dans cet embrassement le mari est assis (1) sur le tapis et la femme sur ses cuisses, l'embrassant et la baisant avec de grandes marques d'affection. Le mari, en lui rendant ses caresses, relève ses *lungaden*, ou jupons, de sorte que son *lungi*, ou chemise, puisse venir en contact avec ses vêtements à lui; elle a les cheveux en désordre dans un état qui exprime la passion. Ou bien, le mari pour changer, peut s'asseoir sur les genoux de sa femme.

5. *Viddhaka* : les tétins touchant le corps du mari. Celui-ci est assis tranquille, fermant les yeux ; la femme, se mettant tout contre lui, passe son bras droit sur son épaule et appuie son sein sur le sien, le pressant avec force, tandis qu'il lui rend son embrassement avec une égale chaleur.

6. *Urupagudha* : ainsi appelé de l'emploi des cuisses. Dans cet embrassement, tous deux sont debout, passant leurs bras autour l'un de l'autre, et le mari place les jambes de sa femme contre les siennes, de façon que l'intérieur de ses cuisses soit en contact avec l'extérieur des cuisses de la femme. Comme dans les autres cas, tous deux se donnent des baisers de temps

(1) Par « assis « il faut toujours entendre les jambes croisées à la façon du tailleur sur son établi, ou accroupi comme un oiseau ; le siège est une natte, ou un tapis, dans l'Inde, et un divan dans la partie de l'Orient plus rapprochée de l'Europe.

en temps. Cette position est particulière aux époux qui s'aiment passionnément.

7 *Dughdanir-alingana*, ou l'« embrassement lait et eau », aussi nommé *kshiranira*, avec la même signification. Dans cette position, le mari est couché sur son lit, reposant sur un côté, droit ou gauche ; la femme se jette auprès de lui, son visage contre le sien, et l'embrasse étroitement, leurs membres se touchent et se trouvant, pour ainsi dire, emboîtés les uns dans les autres. Ils doivent demeurer ainsi jusqu'à ce que tous deux sentent s'éveiller le désir.

8 *Vallari-vreshtita*, ou l'« embrassement pareil à l'entortillement du serpent autour de l'arbre » ; il s'exécute comme suit. Tous deux étant debout, la femme s'attache à la taille de son mari et passe sa jambe autour de sa cuisse ; le baisant longuement et doucement jusqu'à ce qu'il retienne son souffle comme un homme qui souffre du froid. En fait, elle doit s'efforcer d'imiter la vigne serpentant autour de l'arbre qui la supporte.

Ici finissent les embrassements ; on doit les étudier avec soin, et les faire suivre intelligemment des divers modes de baiser, qui sont l'accompagnement et la conclusion de ces *Alinganas*. Notez tout d'abord qu'il y a sept endroits spécialement destinés à l'osculation, et que tout le monde connaît. Premièrement la lèvre inférieure. Deuxièmement, les deux yeux. Troisièmement, les deux joues. Quatrièmement, la tête (1). Cinquièmement, la bouche. Sixièmement, les deux seins ; et septièmement, les épaules. Les gens de certains pays ont, il est vrai, d'autres endroits, qu'ils croient convenables de baiser ; par exemple, les voluptueux de *Sata-desha* ont adopté la formule suivante :

AISSELLE — NOMBRIL — YONI

Mais elle est loin d'être familière aux hommes de nos contrées, ni du monde en général.

---

(1) En Europe, le baiser sur la tête et le front est une sorte de salut paternel ; en règle générale, les hommes se baisent sur les joues, et ils ne baisent sur la bouche que leurs femmes ou leurs maîtresses. Ces distinctions sont ignorées des Orientaux.

En outre, il y a dix espèces différentes de baiser, dont chacune a sa propre dénomination, et nous allons les décrire en procédant par ordre :

1. Baiser *Milila*, ce qui signifie *Mishrila*, mélange ou réconciliation. Si la femme est en colère, pour tel léger motif que ce soit, elle ne baisera pas le visage de son mari ; celui-ci devra donc imprimer de force ses lèvres sur les siennes et tenir les deux bouches unies jusqu'à ce que sa mauvaise humeur soit passée.

2. Baiser *Sphurila*, qui comporte l'idée d'arrachement et de vellication. La femme approche sa bouche de celle de son mari, qui lui baise la lèvre inférieure ; mais elle la retire aussitôt avec une sorte de mouvement saccadé, et sans lui rendre son baiser.

3. Baiser *Ghalika* : une expression fréquemment employée par les poètes. C'est la femme qui le donne : excitée par la passion, elle couvre de ses mains les yeux de son mari, et, fermant les siens, introduit sa langue dans sa bouche et la remue avec un frétillement si doux, si cadencé, qu'il donne aussitôt l'idée d'une autre et plus complète forme de jouissance.

4. Baiser *Tiryak*, ou oblique. Le mari, debout derrière sa femme ou à son côté, lui met sa main sous le menton, le saisit et le lève, jusqu'à ce qu'il fasse regarder son visage au ciel (1) ; il prend alors sa lèvre inférieure entre ses dents, pour la mordre et la mâcher gentiment.

5. *Uttaroshtha*, ou « baiser sur la lèvre supérieure ». Lorsque la femme est brûlante de désir, elle prend entre ses dents la lèvre inférieure de son mari, la mord et la mâche gentiment. Lui, de son côté, fait de même à la lèvre supérieure de sa femme. Tous deux arrivent ainsi au plus haut degré de passion.

6. *Pindila*, ou « baiser d'ensemble ». La femme sai-

---

(1) Un joli spécimen de la verbosité du style Hindou, que les Européens parlant les langues indigènes arrivent rarement à imiter. Nous dirions : « saisir son menton et lever son visage », ou, pour citer Ovide (*Métamorphoses*) :

...............ad lumina lumen
Attollens ....

Ce que les Hindous comprendraient à peine. Il y aurait de nombreux exemples à l'appui de cette observation.

sit avec ses doigts les lèvres de son mari, passe sa langue dessus et les mord.

7. *Samputa*, ou « baiser en cassette «. Le mari baise l'intérieur de la bouche de sa femme, qui lui rend la pareille.

8. Baiser *Hanuvatra* (1). Ici, on ne doit pas donner tout de suite le baiser, mais commencer par remuer les lèvres vis-à-vis l'un de l'autre d'une façon provocante, avec toutes sortes de petites simagrées, de malices, d'espiègleries. Après quelques minutes de cet amusement, les bouches se rapprochent et l'on échange le baiser.

9. *Pratibodha*, ou « baiser d'éveil ». Lorsque le mari, après une absence de quelque temps, revient à la maison et trouve sa femme endormie sur le tapis dans une chambre solitaire, il applique ses lèvres sur les siennes, et augmente graduellement la pression jusqu'à ce qu'elle s'éveille. C'est là, bien certainement, la forme du baiser la plus agréable et qui laisse le plus doux souvenir.

10. Baiser *Samanshtha*. Il est donné par la femme, qui prend entre ses lèvres la bouche et les lèvres de son mari, et les presse avec sa langue, en dansant autour de lui.

Ici finissent les diverses formes de baisers. Nous allons maintenant décrire les différentes sortes de *Nakhadana*, c'est-à-dire de titillation et d'égratignure avec les ongles. Mais, comme on peut ignorer quels sont les endroits les plus convenables pour ce genre de caresses, nous disons tout d'abord qu'il y a neuf parties sur lesquelles la pression peut s'exercer avec plus ou moins de force. Ce sont : premièrement, le cou ; deuxièmement, les mains ; troisièmement, les deux cuisses ; quatrièmement, les deux seins ; cinquièmement, le dos ; sixièmement, les côtés ; septièmement, les deux aisselles ; huitièmement, toute la poitrine ; neuvièmement, les deux lèvres ; dixièmement, le *Mons Veneris* et tous les alentours du *Yoni* ; et onzièmement, les deux joues.

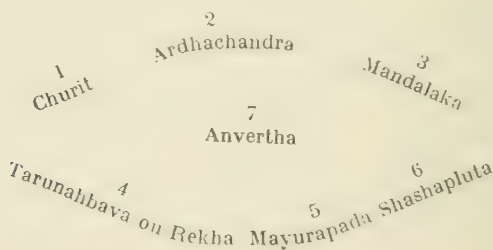
Il est, en outre, nécessaire de connaître les époques

(1) En sanscrit, *Hanu* signifie « mâchoire ».

et les saisons où l'on peut se livrer à ce genre de manipulation. C'est : premièrement, lorsqu'il y a de la colère dans l'esprit de la femme ; deuxièmement, lorsqu'on jouit d'elle pour la première fois ou qu'on prend sa virginité ; troisièmement, lorsqu'on est sur le point de se séparer pour un peu de temps ; quatrièmement, lorsqu'on se dispose à partir pour un pays lointain ; cinquièmement, lorsqu'on a subi une grande perte d'argent ; sixièmement, lorsqu'on éprouve un violent désir de congrès ; et septièmement dans la saison de *Virali*, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a pas de *Rati*, ou *furor venereus* (1). A ces époques-là, il faut toujours appliquer les ongles aux endroits convenables.

Les ongles en bon état et bien conditionnés pour l'usage n'ont ni taches (2), ni lignes, sont propres, brillants, convexes (3), durs et intacts. Ces six qualités des ongles ont été spécifiées par les sages dans les Shastras.

Il y a sept différentes manières d'appliquer les ongles ; on peut se les rappeler au moyen du *Mandalaka* ou formule oblongue ci-après :



(1) *Virali* signifie d'ordinaire : exemption de désirs et de passions charnelles et mondaines ; extinction d'affections terrestres, etc.

(2) Les Hindous ne paraissent pas avoir de superstition spéciale au sujet des taches blanches sur les ongles, qui, pour le commun du peuple d'Europe, signifie « présents ».

(3) On traduit quelquefois à tort ce mot par « croissant », ou augmentant. Il signifie : convexe ; en fait, ce que nous appelons des ongles noisette, opposés aux ongles plats et concaves.

1. *Churit-nakhadana* : s'opère en posant les ongles sur les joues, la lèvre inférieure et les seins, sans y laisser aucune marque, mais en causant de l'horripilation, jusqu'à ce que tout le poil du corps de la femme se hérisse et qu'un frisson passe sur tous ses membres (1).

2. *Ardhachandra-nakhadana* : s'effectue en imprimant avec les ongles, sur le cou et les seins, une marque courbe, qui ressemble à une demi-lune (*Ardhachandra*).

3. *Mandalaka* : c'est l'application des ongles sur le visage pendant un certain temps, et jusqu'à ce qu'il en reste nn signe.

4. *Tarunabhava* ou *Rekha* (ligne) : c'est le nom que les hommes versés dans les *Kama-shastra* donnent aux marques d'ongles, lorsqu'elles dépassent deux ou trois largeurs de doigt, sur la tête, les cuisses et les seins de la femme.

5. Le *Mayurapada* (« patte de paon ou griffe») se fait en posant le pouce sur un tetin et les quatre doigts sur le sein adjacent ; on presse en même temps les ongles, jusqu'à ce qu'il y ait une marque pareille à la trace que laisse le paon lorsqu'il marche sur de la boue.

6. *Shasha-pluta*, ou le « saut du lièvre » ; c'est la marque imprimée sur la partie obscure du sein, à l'exclusion de toute autre.

7. *Anvartha-nakhadana* : c'est le nom qu'on donne aux trois marques ou égratignures profondes faites par les ongles des trois premiers doigts sur le dos, le sein, et les alentours du yoni. Ce *nakhadana* (ou unguiculation) est tout à fait de mise lorsqu'on part pour un pays éloigné : il sert, alors, de garde-note ou de mémorandum.

L'homme expert en volupté, qui fait usage de ses ongles comme il est dit ci-dessus, en y mettant la furie

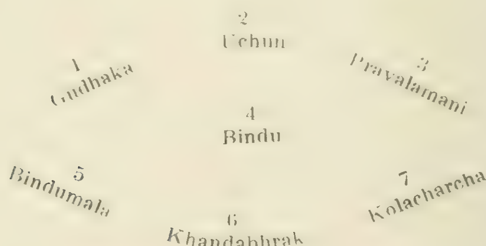
(1) Dans les idées superstitieuses d'Europe, lorsqu'on éprouve de l'horripilation sans cause apparente, c'est qu'on passe sur le sol où on doit être enterré. Ceci ne peut être le cas chez un peuple qui brûle ses morts dans des lieux fixes, très éloignés des demeures des vivants ; pour les musulmans, comme pour les Hindous, la « chair de poule » ainsi que nous disons familièrement est le signe de toutes les passions.

de la passion, satisfait pleinement les désirs secrets de la femme : en fait, il n'est rien peut-être de plus délicieux, soit pour le mari, soit pour la femme, que la pratique bien comprise de l'inguiculation.

En outre, il est nécessaire de bien posséder l'art de la morsication. Les personnes qui ont étudié à fond le commerce sexuel, sont d'avis qu'il faut appliquer les dents aux mêmes endroits que les ongles, à l'exception, toutefois, des yeux, de la lèvre supérieure et de la langue. De plus, il faut presser les dents jusqu'à ce que la femme crie : « Hou ! hou ! » (1), indiquant que c'est assez.

Les dents à préférer chez le mari sont celles dont la couleur est en quelque sorte rose, et non d'un blanc mat (2) : qui sont brillantes et propres, fortes, pointues et courtes, et qui sont régulièrement rangées. Par contre, sont mauvaises les dents noires et malpropres, étroites, longues et projetées en avant, comme si elles voulaient déserter la bouche (3).

Comme pour l'unguiculation, il y a sept différentes manières d'appliquer les dents : on pourra se les rappeler au moyen du *Mandalaka* ou formule oblongue ci-après (4) :



(1) Cette interjection marque ordinairement chagrin ou douleur, et c'est peut-être dans le second sens qu'on l'emploie ici..

(2) L'auteur est d'accord avec les médecins modernes les mieux accrédités, qui affirment que le blanc mat est une mauvaise couleur, sujette aux caries et facile à se ternir.

(3) Le prognathisme et le macrodontisme sont inconnus dans les hautes castes hindoues.

(4) Aussi nommé *Dashanagramandal*, ou cercle des principales morsures.

1. *Gudhaka-dashana*, ou « morsure secrète » : c'est appliquer les dents exclusivement sur la partie interne ou rouge (1) de la lèvre d'une femme, sans laisser de marque extérieure qui puisse être vue du monde.

2. *Uchun-dashana.* Suivant les sages, ce mot désigne la morsure faite sur n'importe quel point de la lèvre ou des joues d'une femme.

3. *Pravalamani-dashana*, ou « morsure de corail » : c'est cette merveilleuse union de la dent de l'homme et de la lèvre de la femme, qui change le désir en une flamme brûlante : cela ne se peut décrire, et pour l'exécuter, il ne faut rien moins qu'une longue expérience : une pratique de quelques jours ne suffirait pas.

4. *Bindu-dashana* (morsure en forme de « point » ou de « goutte ») : c'est la marque laissée par deux dents de devant du mari sur la lèvre inférieure de la femme, ou sur l'endroit où est tracé le sourcil.

5. *Bindu-mala*, ou « rosaire », ou « rangée de points », ou de « gouttes » : c'est la même chose que précédemment, si ce n'est que toutes les dents de devant sont mises en œuvre, de manière à former une ligne régulière de marques.

6. *Khandabhrak* : c'est la grappe ou multitude d'empreintes faites par les dents du mari sur le sourcil et la joue, le cou et le sein de la femme. Si l'on arrive à les disposer sur le corps comme le *Mandalaka*, ou *Dashanagramandal* (la figure oblongue en forme de bouche tracée ci-dessus), sa beauté en sera grandement augmentée.

7. *Kolacharcha* :nom donné par les sages aux marques profondes et durables que le mari, dans la chaleur de la passion et la douleur où il est de partir pour un long voyage, laisse de ses dents sur le corps de sa femme. Après son départ, elle les regardera et pensera souvent à lui, le cœur gros de soupirs.

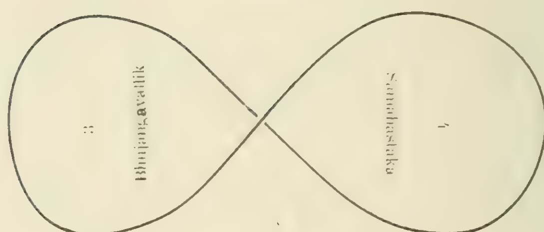
Assez pour les différents modes de morsication. Il

(1) Les Hindous de couleur foncée, comme les Africains, n'ont pas les lèvres rouges à l'extérieur, et, chose curieuse, les Arabes sont grands admirateurs des lèvres brunes.

convient à présent d'étudier les diverses façons de *keshagrahana*, ou manipulation des cheveux, qui, sur une tête féminine, doivent être doux, épais, noirs et ondulés, ni frisés ni droits.

L'un des moyens d'exciter un chaud désir chez une femme, c'est, au moment où elle s'éveille, de saisir doucement et de manier ses cheveux suivant la méthode indiquée par les *Kama-Shastra*.

Les *Keshagrahana* sont de quatre sortes, qu'on peut se rappeler au moyen de la formule suivante :



1. *Samahastakakeshagrahana*, ou la « saisie des cheveux par les deux mains » : le mari prend entre ses deux paumes la chevelure de sa femme, derrière sa tête, et lui baise en même temps la lèvre inférieure.

2. *Tarangarangakeshagrahana*, ou le « baiser de la chevelure en forme onduleuse (ou sinueuse) » : le mari

attire à lui sa femme par le chignon, et la baise en même temps.

3. *Bhujangavallika*, ou le « tour du dragon » (1) : le mari, excité par la perspective d'un prochain congrès sexuel, saisit amoureusement le chignon de sa femme, et en même temps l'embrasse avec force. Tous deux sont debout, et leurs jambes sont entrelacées. C'est l'un des badinages les plus excitants.

4. *Kamavatansakeshagrahana*, ou la « saisie du toupet d'amour » : pendant l'acte de copulation, le mari saisit des deux mains la chevelure de sa femme au-dessus des oreilles ; elle lui rend la pareille, et tous deux échangent de fréquents baisers sur la bouche.

Tels sont les modes de jouissance extérieure, décrits dans l'ordre exact où ils doivent être pratiqués. On a mentionné seulement ceux qui sont bien connus et bien appréciés de tout le monde.

Ananga-Ranga,
rédigé en sanscrit par l'archi-poète
Kalyana Malla. (2)
(16e siècle)

---

(1) *Bhujanka* est un dragon, un serpent ; ou encore un homme qui entretient une maîtresse.

(2) Le chapitre que nous citons est puisé dans l'édition Liseux (Paris, 1886). Traduction et notes d'Isidore Liseux.

Dieu est miséricordieux.

o. — J'ai dit, ô hommes ! que le meilleur moment pour coïter était le soir, après le dernier repas, la digestion terminée. Quand donc vous voudrez accomplir cet acte, vos ablutions étant faites, vous attirerez votre femme près de vous et lui direz les douces choses qui, en lui faisant plaisir devront la préparer à être votre digne partenaire. Vous la caresserez et elle vous caressera ; vous la baiserez sur les joues, sur les lèvres, sur les seins, sur la nuque et vous jouerez avec ses cheveux. Si sa nature est froide, si vous voyez que l'agitation de ses sens n'est pas en correspondance avec la vôtre, vous porterez votre main sur son clitoris et, s'il le faut absolument, vous l'exciterez légèrement ou énergiquement, mais sans aller jusqu'à l'*onanisme*, car la *loi* réprouve cette pratique. Ces caresses,votre femme vous les rendra ; elle devra même vous précéder dans ces jeux charmants, que le saint Prophète a recommandés en plusieurs circonstances.

p. — Quand tout sera prêt pour la *pénétration*, quand la femme, humectée par le désir, vous montrera par ses soupirs et ses petits cris, qu'elle est en mesure de recevoir, avec profit, la liqueur spermatique, vous vous mettrez sur elle, visage contre visage, ventre contre ventre, sans brusquerie,avec une énergique douceur, et vous commencerez la pénétration en évitant les fortes secousses. C'est à ce moment là que pour mettre le diable en fuite vous direz tous deux: *au nom de Dieu!* Si au moment du spasme final, au moment de l'éjaculation, la femme se tenant immobile, comme en extase, vous pouvez ajoutez le reste de la formule sacrée : *clément et miséricordieux !* l'œuvre sera parfaite et l'enfant que vous procréerez ne sentira jamais la main du démon.

r. — Le coït terminé, vous vous abluerez, userez de parfums, et rendrez grâce à Dieu, conformément à ces paroles du Prophète « Ce que j'aime dans votre

monde, ce sont les femmes et les parfums ; puis je vais rafraîchir mes yeux et ma pensée par la prière ; les parfums sont les éléments qui réveillent l'esprit et l'esprit est la monture ou dromadaire coureur des forces de l'homme. Rien, rien n'est meilleur, n'est plus salutaire que les parfums après la copulation. »

ar. — Mais, si le coït, ainsi pratiqué, est un acte saint, émanant de la volonté directe de Dieu, il n'en est plus de même quand il devient de la *fornication*, et que cette dernière est pratiquée, sans discernement avec toutes espèces de femmes et de femelles.

(*ElKtab des lois secrètes de l'amour.*) *Théologie musulmane. Albin Michel, éditeur*

Paul de Régla.

BOB D'ARGEANT DÉBAUCHÉ (1)

Bob et Didi étaient seuls ce soir-là. Lise souffrante s'était mise au lit aussitôt après le diner.

Au salon Bob prit un journal, Didi un roman.

Assise sur un canapé,façon orientale selon son habitude, le livre sur ses genoux, elle lisait, tout en tortillant machinalement entre ses doigts bruns une des longues mèches ondées de ses cheveux sombres.

Bob, à côté d'elle enfoncé dans des coussins, son pied droit posé sur son genou gauche, parcourait distraitement le papier déployé devant ses yeux.

Mais l'intérêt qu'il prenait à cette lecture ne devait pas être bien vif, car au bout de quelques minutes il laissa glisser le journal sur le tapis et ne le ramassa pas. Son regard alla vers Didi et s'y reposa complaisamment. L'exquise narine allongée, mobile, si joliment retroussée! Ce front droit, lisse, continuant par l'arête rectiligne du nez, sous les sourcils en fins traits de jais qui se joignent! Et la bouche! Quelle merveil-

(1) Roman d'Alexandre Bonnel. Un vol. 3 fr. 50 (H. Daragon, éditeur.) Le passage cité décrit le premier baiser de la petite indoue Didi, donné à Bob : « Qui t'a appris ce baiser-là? » lui demande-t-il. Didi pourrait répondre que, comme toutes les filles de sa race, elle possède, de naissance, le science du baiser.

le, cette bouche ! Elle sera très lascive, la mignonne, avec une bouche pareille.

Il plongea sa figure dans les flots sombres de la chevelure.

— Quelle toison parfumée, murmura-t-il, la voix caressante.

Brusquement elle ferma son livre et se tourna vers Bob.

— Je croyais que ton journal t'intéressait. Si j'avais su que tu ne lisais plus...

— Tu ne te serais pas permis de lire et de perdre ainsi quelques minutes de ma société, n'est-ce-pas, Didi?

— Cher Bobby !

Elle prit la main de son beau-frère et la baisa ardemment.

— Quelle petite passionnée! Alors ce grand amour, cela dure toujours ?

— Cela durera autant que ma vie. Si tu savais comme il y a longtemps que je t'aime, Bobby ! Lise m'a envoyé ton portrait, j'avais dix ans. J'ai commencé à t'aimer aussitôt.

— Et lorsque tu m'as vu en chair et en os, combien tu as été désappointée, n'est-ce-pas, avoue-le?

— Oh, non ! Le portrait n'était rien auprès du modèle ! Laisse-moi regarder tes yeux, je les adore !

Et elle le contemplait, avec extase, tandis que lui, flatté et amusé, riait.

Puis, soudain, elle s'assombrit, et, repoussant la main qu'elle tenait, elle se leva brusquement, s'éloigna du canapé, feignit de chercher quelque chose parmi les bibelots qui encombraient l'une des tables.

Bob la suivit, passa son bras autour de la taille souple, et attira la jeune fille vers lui.

— Qu'est-ce que cela signifie, Didi?

— Cela ne signifie rien du tout, répondit-elle à voix basse, sans le regarder.

Mais elle se mit à pleurer doucement en s'appuyant contre lui.

Bob s'assit, la prit sur ses genoux, dégagea le visage désolé et l'examina, moitié railleur, moitié ému.

Oui, décidemment il ne s'était pas trompé. Didi était amoureuse de lui. Ce n'était bien grave ni pour elle ni pour lui.

— Pourquoi pleures-tu, mon Didi? Raconte-moi cela.

Elle secoua la tête sans répondre.

— Est-ce moi qui t'ai fait du chagrin sans m'en douter? alors laisse moi réparer.

Et longuement il l'embrassa dans le cou, sous l'oreille. Elle eut un petit frisson, sourit au milieu de ses larmes.

— Ecoute, Boby.

— J'écoute, ma mignonne.

— Tu ne le diras pas à Lise.

— Je te le promets ; c'est un secret qui restera entre nous deux.

Il avait à peine fini sa phrase que, brusquement elle l'avait saisi par le cou et l'embrassait avec une ardeur sauvage sur la bouche.

Et ce n'était pas un baiser de novice, la caresse 'u-ne passion ignorante. C'était un baiser raffiné et savant, un baiser de femme *qui sait*.

Ce fut si soudain, si inattendu et si... agréable, que Bob pris par surprise ne pensa pas d'abord à s'en défendre.

Mais assez vite il se rendit compte de ce que cette caresse avait de répréhensible, et repoussa doucement Didi.

— Qui t'a appris ce baiser-là, Didi? fit-il en la tenant un peu éloignée de lui.

— Appris? Personne ne m'a appris à embrasser. Est-ce que cela s'apprend ! Je t'embrasse ainsi parce que je t'aime tant, tant !

Elle voulut recommencer : cette fois Bob s'y opposa.

— Non, non, pas de cette façon là ma petite, on ne donne ces baisers-là qu'à son mari.

(*Bob d'Argeant débauché*). *Alexandre Bonnel.*

POÈMES D'ASIE

(Nous ne saurions ne point parler ici de l'*Anthologie de l'Amour Asiatique*, publiée au Mercure de France par Adolphe Thalasso, et se rapportant à la poésie des peuples d'Orient. L'auteur dit qu'il a consacré vingt-deux années de patientes recherches à l'étude de cette poésie. Nous le croyons sans peine.

Les quelques poèmes et fragments qui suivent ont été recueillis et annotés par M. Adolphe Thalasso.)

J'aurais voulu pouvoir me cacher
dans mes vers,
Pour baiser tes lèvres, toutes les fois
que tu les chantes.

Oumara.

(le poète persan) (1).

(1) Anthologie de l'Amour Asiatique, par Adolphe Thalasso. (Edit. Mercure de France.)

JALOUSIE D'AMANT

ballade

Quoique tu sois belle comme Kashmir (1) au lever du soleil.

Je ne suis nullement jaloux, ô très perfide *Khârô* (2).

De l'amant que tu t'es choisi et qui cette nuit prendra ma place dans ta couche.

Aussi, tu peux m'inviter à vos ripailles, ce soir...

Je porte en moi la senteur de ton corps.

Sois sans crainte, j'apporterai de quoi boire, j'apporterai de quoi manger...

Les caresses creusent le ventre et les baisers sèchent la gorge.

Et puis je vous chanterai mes plus belles ballades, celles que tu payais à ton mendiant d'amour

Avec les diamants de tes larmes, les perles de tes sourires, et les rubis de tes baisers. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Je vous servirai tout pantelant, tout chaud, tout croquant

Mon cœur que tes dédains ont transformé en Kébap (3).

Et pour votre soif je vous servirai dans une cruche au lieu de lait caillé,

Tout le sang de mes veines que tu as voulu vides de ton amour. Je porte en moi la senteur de ton corps.

---

(1) Pays de l'auteur. Le plus beau, d'après lui, de toute l'Asie. Entouré d'un cercle régulier de hautes montagnes éternellement neigeuses, la vallée de Kashmir offre aux regards un tableau de couleurs prestigieuses, unique au monde, à chaque lever et à chaque coucher de soleil.

(2) Khâro : l'oiseau maîna, le bien-aimé du tûtî, le perroquet indien.

(3) Agneau rôti : Figure très employée dans la poésie afghane.

Et je chanterai à ton *tûti* (1) les paroles que tu aimes et qui, distillées à ton oreille,

Te feront écarter l'anneau-gardien (2) des lèvres et tendre la coupe des baisers,

Paroles que je te criais, hier encore, moi le derviche de ta porte,

Et que tu veux entendre crier par une autre bouche, aujourd'hui. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Et puis je lui chanterai un ghazal pour lui apprendre la façon savante

De dénouer tes cheveux et te démêler tes grosses et luisantes tresses noires,

Lourdes de parfums et de *muhurs* (3), de fleurs et de *tickas*. (4).

Lourdes surtout de l'odeur de ta peau. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Oh ! cette odeur qui flotte sur ta nuque, ta gorge et tes bras,

Qui voltige autour de tes reins et de ton ventre doré,

Cette odeur qu'alimentent sans cesse comme deux flacons intarissables

Les toisons touffues qui ombrent tes humides aisselles. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Oh ! cette odeur pénétrante dont mon désir est imprégné !

Odeur faite de miel, de santal, de lait et d'eau de rose,

Sur laquelle durant les orgies amoureuses suinte la moiteur de ta peau

Transpirant de l'ambre. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Et puis je lui chanterai la manière très lente

---

(1) Tûti, Perroquet indien. Au figuré : amant, et tout ce qui est beau en général.

(2) Le *péchal* d'or, que les afghanes portent au nez.

(3) *Muhur* : monnaies d'or et d'argent très minces, dont on étoile les cheveux.

(4) *Tikas* ou *ticks* : bijoux en or incrustés de perles et de turquoises.

De cueillir sur tes lèvres des baisers doux comme des dattes,

De cueillir sur tes seins toutes les fleurs épanouies : narcisses, œillets et roses,

De cueillir sur ta gorge tous les fruits parfumés : oranges, pêches et fraises. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Et de poser sa tête sur ton épaule droite , ô Kharô . . Où, large et superbe, s'étale ton grain de beauté qui ressemble à un œillet noir dans un désert de neige,

Qui ressemble à une étoile noire dans la clarté du jour. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Mes chants lui diront quelles caresses te rendent folle d'amour,

Ils lui diront quelles étreintes tu préfères, ô serpent !

Ils lui murmureront quelles langueurs rompent tes membres félins,

Ils lui confieront surtout le secret d'être aimé de toi. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Je veux allumer en son cœur l'incendie d'amour qui brûle en moi,

Pour le voir souffrir, à son tour, demain lorsque tu le quitteras pour me reprendre,

Tous les tourments de l'enfer que j'endure aujourd'hui.

Aussi tu peux inviter Rahchân (1) à vos ripailles ce soir.

Rahchân apportera de quoi boire et manger. Je porte en moi la senteur de ton corps.

Mirza Rahchân Kayil (2).

(Le plus grand poète populaire de l'Afghanistan. Né en 1853, mort en 1901.)

---

(1) A l'instar des poètes persans et hindous, les poètes afghans citent toujours leur nom à la fin d'une pièce de vers.

(2) Anthologie de l'Amour Asiatique, par Adolphe Thalasso. (Edit. Mercure de France.)

POUR UN BAISER

Turku

Pour un baiser, ô ma toute jolie,
De mes propres mains je livrerais tous les trésors de
[mon âme.

I

S'il était en mon pouvoir de disposer de tout
J'aurais sacrifié l'univers entier à ton amour
Et à l'union de ta tendresse avec mon désir.
Ah ! c'est souffrir la mort que de ne pouvoir pas s'unir !

Refrain

Pour un baiser donné à ma toute jolie,
De mes propres mains je livrerais tous les trésors de
[mon âme !

II

Il n'est pas de pire malheur que le désir sans espoir
L'attente lasse et donne la fièvre. Oh ! viens ! ma
[bien-aimée !
Je suis las et je tremble... Viens en un rayon de joie
Et laisse mes mains toucher le pan de ton vêtement

Refrain

Pour un baiser reçu de ma toute jolie,
De mes propres mains je livrerais tous les trésors de
[mon âme.

III

Hélas ! mon pauvre cœur sert encore de hochet à une
insensible
Qui ne sait même pas rire de mon amour.
Et pareil à Sâdi (1), je demeure plongé dans l'amer-
[tume ;
Mais mon désir s'accomplira, s'il est écrit dans le des-
[tin.

(1) Sâdi, le poête persan.

Refrain

Pour un baiser échangé avec ma toute jolie,
De mes propres mains, je livrerais tous les trésors de
[mon âme.

Chevki Bey (1).

(Un des chansonniers les plus célèbres, sinon le plus célèbre, de la Turquie contemporaine.)

POURQUOI, ZOHRA?

Poésie Kazack

Pourquoi, Zohra, ne veux-tu pas de moi?
Parce que je suis manchot, sans doute !
Timour-Leng (2) était aussi manchot,
Et boîteux par-dessus le marché,
Il conquit, cependant, le plus vaste empire du monde.

Pourquoi, Zohra, ne veux-tu pas de moi?
Parce que je suis manchot, sans doute !
Il me reste encore un bras pour te défendre,
Un bras pour te serrer contre ma mâle poitrine,
Un bras pour réduire à néant qui oserait t'aimer.

C'est pour te protéger contre les Kirghiss
Qui voulaient faire de toi
— Comme ils l'ont fait de mes autres femmes ravies,—
Un objet de luxure,
Que mon corps traine un membre estropié et honteux.

Après que leur chef eut tranché
D'un seul coup avec sa *tchakane*, (3)

---

(1) Anthologie de l'Amour Asiatique, par Adolphe Thalasso. (Edit. Mercure de France.)

(2) Tamerlan.

(3) Hache dont les Kirghiss se servent dans les combats : les blessures de cette arme fourbie avec des plantes vénéneuses sont communément mortelles.

Mon bras gauche, qui, sanglant, mort,
Remuait encore à terre, cherchant à te défendre,
J'ai eu, pendant longtemps, très mal au bras qui me [manquait.

Depuis que tes yeux noirs, comme du raisin noir mûr,
Ont pris dans les rêts de tes cils, longs et soyeux,
Mon cœur qui n'a pas cherché à se défendre,
J'ai toujours très mal au cœur que je n'ai plus.
Pourquoi, Zohra, ne veux-tu pas de moi?

Gahouane-Beyg (1).

(Né vers 1850 ; mort en 1885, massacré par les Kirghiss.)

LE MIEL

(Chanson populaire)

Si tu cherches à manger le miel
Qui se trouve collé
Sur le tranchant d'un couteau,
En le léchant avec la langue,
Sûrement, jeune homme,
Tu te couperas la langue ;

Si tu cherches à goûter au miel
Qui se trouve collé
Sur le baiser d'une femme,
Goûte-le des lèvres seulement :
Sans cela, jeune homme,
Tu te ferais mordre le cœur.

(*Poème anonyme de la Mongolie orientale.*) (2)

(1) Anthologie de l'Amour Asiatique, par Adolphe Thalasso. (Edit. Mercure de France.)
(2) Idem.

CIEL D'ORIENT

Dans le ravissement d'un luxueux boudoir,
Sur des coussins de soie elles sont étendues,
Tristes, rêvant à des voluptés défendues
Qui les font s'alanguir, alors que vient le soir.

Le seigneur vient d'entrer, agitant un mouchoir :
Elles montrent le sein, pour fêter sa venue ;
Lui, caresse le front d'une juive, mi-nue...
Et l'esclave le suit d'un air de nonchaloir.

Et tandis que ces belles filles de vingt ans,
Frémissantes d'amour, avides de printemps
Soupirent, maudissant une vie inutile,

L'eunuque qui les garde, accroupi dans un coin,
Ne sentant point ,d'aimer, l'impérieux besoin,
Regarde fixement les perles qu'il enfile :...

Alphonse Gallais.

PETITS QUARTS D'HEURE AMOUREUX D'EXTRÊME ORIENT (1)

Une nuit à Saïgon

Saïgon ! Enfin Saïgon ! De la terre française, après trois semaines de voyage, après les villes anglaises qui forment le vrai chemin de l'Extrême-Orient : Colombo, l'île des palmiers, et Singapour, la cité des marchands !...

A la chaleur défaillante de 4 heures, nous nous sommes engagés dans la rivière. Lentement, nous avons suivi des rives basses, couvertes de palétuviers, puis de rizières et à nouveau de palétuviers... Les tours carrées de la cathédrale, à travers des branchages et des mâts, nous sont apparues au moment où le soleil dans un ciel soudain mauve, agonisait.

Lorsque nous accostons, c'est la nuit déjà, une nuit claire et douce des tropiques. Une légère brise fait oublier l'accablement du jour. La ville tout entière, prévenue par notre canon de l'arrivée du courrier, nous attend. Sur le quai, une foule en dolmans blancs et robes claires, cherche parmi nous des amis.

Il faut avoir vécu quelques mois loin de France, dans les pays que les courriers fréquentent à long intervalles, pour savoir ce qu'est une arrivée de paquebot pour les exilés. Il apporte de la joie et du courage, quelquefois de la douleur et c'est peut-être pour cela que, si anxieusement, on l'attend...

Parmi ces sympathies, il n'y en a pas une seule pour nous. Nous sommes des voyageurs quelconques que personne n'attend et qu'on regarde passer avec indifférence...

Sitôt sur la route, nous entendons de petites roues sur le sable et deux hommes arrêtent, devant nous, leur pouss-pouss. Tout de suite nous nous abandonnons à eux et ils nous emmènent vers nous ne savons

(1) Nous donnons les plus beaux extraits du volume de ce titre, que publia, vers 1905, notre excellent confrère Jean d'Estray.

quelle destination... Ils nous ont dit; « Moi connaître » et précisément parce qu'ils connaissent, alors que nous ne connaissons pas, ils nous ont inspiré confiance...

C'est, depuis le départ, notre première nuit à terre, — toutes nos escales s'étant faites de jour, — et, aussitôt, de rouler doucement sur une route, cela nous égaye. Il nous semble aussi que nous sommes très comiques, dans les petites voitures basses, que traînent en courant les coolies, deux Annamites à chignon. Il nous paraît amusant d'aller ainsi à l'aventure et, n'ayant pas de but précis, de nous confier à la science de nos traîneurs.

Après la route sombre, le pont de l'Arroyo chinois, les quais, nous entrons dans une rue très éclairée — que plus tard nous sûmes être la rue Catinat — dont le mouvement et l'animation rappellent les rues élégantes de nos villes et évoquent le souvenir des grands boulevards de notre Paris...

Neuf heures du soir à Saïgon ; l'heure où chacun sort pour respirer l'air frais, où se trouve sur tous les visages la joie de ce répit dans la fournaise humide. La ville est noyée d'ombre, mais le ciel est splendide. Les boutiquiers et les artisans chinois ont abandonné le travail et, accroupis devant leurs portes, fument des grosses pipes à eau. Les soldats et les marins errent en groupes sympathiques, et, de devantures en devantures, promènent leur blague,— ce soir-là légèrement émue.

La tache de clarté d'une place vient ensuite, la façade blanche d'un théâtre, deux terrasses de café encombrées de consommateurs. Un peu plus loin nos traîneurs s'arrêtent. Un air entraînant éclate, la musique joue... Nous retrouvons là tous les spectateurs du quai, tous les arrivants...

Mais ce n'est pas ce que nous voulons et nous repartons aussitôt, ayant désigné une direction quelconque — parce qu'il ne nous paraît pas convenable de dire en public où nous voulons aller... Exactement nous l'ignorons, mais le hasard est un souverain maître, il nous dirigera, nos coolies l'aideront...

Nous sommes sous les hauts arbres d'une allée quand ils posent à terre leurs brancards .

Mon coolie-xe me demande :

— « Quoi toi vouloir?... «

Alors la comédie de tous les instants commence là en petit nègre, et nous la continuerons en Chine et au Japon en pigeon-english : patois enfantins qui suffisent à se faire comprendre à demi-mot ou au moins deviner...

La question est bizarre et le lieu étrangement solitaire. L'homme s'apprête à éteindre sa lanterne, et cette précaution nous met en défiance. Nous avons entendu tant de récits à bord que nous comprenons aussitôt...

« Congaï ! Madame ! congaï annamite ! »

« Connaître, connaître », et vite, ils repartent prêts à cela aussi...

De l'autre côté de la ville, un quartier isolé, rues sombres, petites demeures de bois ; boutiques, diraiton, mais closes à cette heure. Il faut que nos coolies frappent et parlementent avant que nous entrions.

Nos yeux distinguent mal tout d'abord, mais l'odeur nous arrête. Notre curiosité hésite... C'est plus une étable mal soignée qu'une maison, ce n'est pas même une tanière où le fauve s'est fait, en liberté, un repaire. Nous voyons une sorte de couloir, des cloisons de natte où pendent des lambeaux d'étoffe. Une lampe à pétrole fume, jette une médiocre lueur et achève d'empester le taudis qui sent l'humidité croupie, le singe et la moisissure...

Vainquant notre répugnance, nous avançons de quelques pas, nos cannes soulèvent une portière... Une case apparaît, box plutôt, car les séparations ne vont qu'à mi-hauteur ; un lit de camp, couvert de quelque chose de jaunâtre, en occupe la plus grande partie. Des femmes qui, accroupies derrière la porte, avaient gloussé à notre entrée, s'élancent vers nous, une vieille édentée surtout... Mais nous les écartons et nous soulevons une autre portière. Un juron éclate. Nous apercevons un dolman blanc, où brille du cuivre,

près d'un corps nu. Le juron est bordelais...nous avons dérangé un soldat de l'infanterie de marine. Cette indiscrétion scandalise les femelles. Elles nous entourent toutes, nous pressent de choisir parmi elles. Nous fuyons...

Hypocrite, mon coolie m'interroge : « Pas beaucoup jolies, congaïs? »... Il s'apprête à repartir... «Voir autre congaï, tout même chose ! » et, du geste, il désigne la rue entière. « Madame Japon? Madame Chinoise? »

Allons voir Madame Chinoise...

Encore une devanture close, des mots qui glissent entre les planches mal jointes avant que la porte s'ouvre. Des poupées mal fardées attendent dans une sorte d'antichambre, présentées par un gros Chinois qui nous accueille par un grognement... Nous avons vu l'une des belles cueillir, sur la tête de sa voisine, quelque bestiole et la croquer... L'endroit d'ailleurs suinte la crasse et sent le cancrelat. Nous en sortons vite.

Dans la rue, nous tâchons à nous faire comprendre. Nous voulons des congaïs jeunes, jolies et propres ! C'est très difficile à expliquer avec le peu de mots que nos coolies comprennent. Il faut mimer le dégoût pour tout ce que nous avons vu... car nous avons renoncé à chercher plus longtemps dans les bouges, depuis que nous savons que tous ils se ressemblent. La récompense, le mot de piastres qui revient souvent dans nos phrases, éclaircit les esprits et nos hommes partent en quête, nous laissant sur la route à fumer des cigarettes.

Nous attendons... Tout, autour de nous, est sombre et silencieux, mais d'un sombre bleu foncé et d'un silence chaud de beau jour. De petites raies jaunes sortent des cases, et de temps en temps, une bribe de chanson éclate, un juron déchire le silence. Des pouss-pouss passent, montrant un casque blanc à grenade ou un grand col et un béret de matelot. La lanterne, — petite lueur pâlotte qui court sur la route, —

s'arrête toujours devant l'une de ces cases lamentables d'où nous sortons, et c'est en vérité grand'pitié...

Notre attente est longue. Les annamites qui se promènent nous regardent curieusement...

Enfin, une voiture arrive, semble chercher, puis s'arrête, bientôt rejointe par une autre. De toute la vitesse de leurs mollets musclés, nos coolies viennent derrière...

Mon compagnon est parti dans l'une, j'ai pris place dans l'autre qui se dirige vers les arbres verts du jardin botanique, et j'ai, près de moi, quelque chose de soyeux qui se tient bien tranquille, dans un coin. La voiture résonne, de toutes ses ferrailles, sur la route et les petits chevaux trottinent allègrement. Le saïs, dont le serre-tête rouge tranche nettement dans l'ombre, se tient droit et raide, digne comme un cocher de bonne remise...

Sagement, nous restons, Elle et moi, à nous regarder de côté... jusqu'aux ombres compactes des grands arbres, mais, lorsque la route devient très sombre, que nous sommes tout-à-fait dans la campagne et que seules, les étoiles du ciel, qui ne me connaissent point, peuvent nous voir, j'attire doucement vers moi le petit corps soyeux...

Toujours, doucement, au trot égal des chevaux, la voiture s'en va. Des ombres de bambous, d'aréquiers et de cocotiers se profilent autour de nous, et de çi de là, quelque maisonnette tapie, d'où filtre une lueur.

La petite Annamite s'abandonne, passive et distraite, songeant à tout autre chose qu'à l'amour probablement, et à tout autre qu'au Français, client de rencontre qu'elle a regardé à peine. Blasée, peut-être, des amours passagères qui sont, sous tous les cieux, identiques quant à leur résultat, elle attend gravement que, las enfin, brisé par le cahotement du véhicule, je lui abandonne le loisir de son coin de voiture...

Point de caresses, point de ces préliminaires qui sont le prélude habituel de la possession, point de ce qui agrémente et festonne un acte un peu brutal en

somme, mais l'acte banal et hâtif où je ne trouve qu'un instrument un peu lascif, frissonnant parfois d'une caresse qui chatouille, mais inerte, indifférent.

Une seconde qui s'écoule, une minute qui passe très vite ; aussitôt, l'homme se reprend et revit sa vie. La congaï, dans son coin, se tasse, et, satisfaite probablement de sa fonction sociale justifiée, s'abîme en ses pensées. Seulement alors, nerfs calmés et esprit plus dispos, j'ai la curiosité de la regarder. Aux lueurs des lampadaires, j'avais distingué un minois très jeune, drôlement chiffonné, un chignon très noir sous un inélégant mouchoir cerise, plié en deux et noué sous le menton, j'avais vu une robe de soie verte. Je lui donne une cigarette et je fais craquer une allumette.

J'avoue que c'est avec quelque confusion, et il faut que je m'en excuse pour ceux qui, avant moi, ont couru l'Orient... Sauf les juives de Port-Saïd, les japonaises de Singapour et quelques valaques entrevues à Colombo, depuis Marseille, je n'ai vu que des peaux bronzées, des visages d'airain ou de cuivre brun, d'un âge vague et incertain... Quoique très formée, très femme — en ce pays de demi-pygmées, — la petite annamite me paraît une enfant de dix ans, douze ans peut-être. Il se passe en moi quelque chose de tout à fait ridicule. J'éprouve de la fureur, comme de quelque méfait involontaire... La poudre qui appâlit son visage me donne l'impression que c'est une petite blanche que je viens de posséder.

Cette impression ne dure qu'une seconde, car, pour allumer sa cigarette, elle entrouvre les lèvres, les pince d'un petit rire tout-à-fait sauvage. Avec le trou sombre de la bouche, la barre noire de la laque sur les dents, ses traits deviennent autres, et je perçois alors que, toute jeunette, enfant encore, elle sera bien vite une vilaine petite vieille femme. Puis, cette indignation contre moi-même eût été trop stupide et à la réflexion, j'aurais vite calmé mes scrupules. D'ailleurs, il m'aurait fallu une dose bien grande de naïveté pour croire que j'aie été le premier homme de sa route. Les virginités d'Extrême-Orient, certains y

ont cru... Sans afficher un scepticisme outré, je dois dire que je m'en suis toujours méfié... Les bibelots prétendus neufs ont toujours porté malheur à ceux qui crurent à leur pureté et, dans la suite, en général la déception a été souvent fort cruelle...

La nuit en cet endroit est sereine plus que partout ailleurs, mystérieuse de silence et douce comme une caresse infinie. Sous les cieux là-bas, l'air du soir a je ne sais quel indéfinissable charme, quel calme inouï où tout semble voluptueux. Les chaleurs pesantes de jour rendent-elles ces heures plus exquises ou simplement ont-elles en elles-mêmes un ensorcellement particulier? Je crois que l'accablement de midi est pour beaucoup dans la magie des soirs, mais dès que le soleil n'est plus, au-dessus de la ligne d'horizon, qu'un énorme besant incandescent, le voyageur sent pénétrer en lui une sensation de bien-être, dont on ne peut avoir qu'une idée imparfaite, après la plus belle et la plus chaude de nos journées d'été...

Puis, c'est aussi la lueur bleue de ces nuits, le ciel un peu noir où brillent des milliers et des milliers de petits points brillants, comme si les étoiles s'étaient groupées en plus grand nombre à cette latitude.

Des éclairages fictifs, tamisés par des écrans de couleur, ont voulu en rendre la magnificence, parfois. Mais cette magnificence est si simple que tout ce que l'on a pu faire n'a été qu'une copie médiocre, la copie du théâtre à la réalité. Il faut avoir vécu, avoir rêvé surtout, au milieu d'une nuit des tropiques pour en connaître toute la beauté, pour en avoir éprouvé toute la joie. Elle prend les sens, les nerfs et l'âme, et, pendant les farniente délicieux, accapare si bien l'être tout entier qu'indéfiniment, on voudrait les prolonger.

Le silence de la campagne, les massifs d'arbres, les bambous découpés en minces lamelles, les aréquiers et les palmiers au plumet touffu, les petites maisons fermées et, de ci de là, une flaque d'eau qui vrille, un mince arroyo qui fuit doucement vers le grand fleuve, quelque chien qui jappe au passage et qui s'enfuit très vite, des ombres qui glissent doucement dans la

nuit, c'est toute la campagne de Saïgon, et c'est exquis...

Jugeant la promenade suffisante, le saïs nous ramène vers la ville et les petits chevaux se font plus rapides... Un petit paquet, immobile jusqu'alors, aux premières maisons se dresse dans la voiture, tambourine le dos du cocher, fait entendre quelques sons gutturaux. J'avais oublié déjà ma compagne. Elle tend la main pour son salaire, examine les pièces, puis l'examen des piastres de commerce terminé, elle joint les mains, s'incline et chuchotte quelque chose qui peut être un merci, un bonsoir ou une injure.

Au café de la Musique, je m'arrête un instant. Il y a grand bruit, une exubérance et une clarté extraordinaires. Mon cocktail bu, un chasseur minuscule s'approche de moi, gourmande, avec des coups de poing, les grands boys chinois et se précipite sur le trottoir. Il hurle quelque chose et vingt pouss-pouss se précipitent... Chaque coolie grimace un sourire, mais d'autorité, un qui arrive sans se hâter, bouscule les autres et m'entraîne... Nous nous connaissons déjà et je ne puis faire moins que de le choisir.

Il arrête son élan quand je lui dis de me conduire chez Mesdames Japon ! Je répète, il se décide avec un haussement d'épaules qui, certainement, veut dire que décidément, les Français sont tous les mêmes, pas plus raisonnables les uns que les autres, et qu'en somme, cela doit importer peu aux serviteurs de Bouddha.

Me voici revenu dans les quartiers sombres, mais dans une rue proprette. — Une longue façade de planches closes au rez-de-chaussée, une ligne de grandes fenêtres éclairées au premier étage, coupées, à distance régulière, par des pans de murs, en petite maisons.

Au-dessus de fleurs et de feuillages, dans la clarté des baies, des silhouettes passent. Hauts chignons épinglés, robes de couleurs. — Je suis dans le domaine de Mesdames Japon qui ont fleuri leurs fenêtres...

Dans les débits de boissons proches, on mène grand bruit, on chante, Les refrains et les discussions se

mêlent. Dans l'un, j'entrevois un groupe de marins, gesticulant et se racontant des histoires devant des verres... Partout j'entends bruire une gaieté de soldats en bordée, de marins en rupture de bord, gaieté un peu folle de grands enfants indisciplinés, et cela me rappelle d'autres gaietés entendues en quelque coin de France, des fêtes de garnison, des noces de grand port...

Vingt, trente maisons se suivent, toutes semblables, dans cette rue japonaise. Je suis quelque peu embarrassé, car c'est le rendez-vous vague que mon compagnon et moi avons pris, pour regagner le bateau ensemble, après nos promenades amoureuses...

Au hasard, je tape à une porte, j'entends qu'on dérange quelques planches. Après avoir grimpé un escalier-échelle, j'arrive dans une grande pièce. Une trappe se referme derrière moi et de tous les coins accourent des petites poupées, bien proprettes, bien fardées, perdues en des kimonos très vastes. le casque d'ébène doré d'épingles à grosses boules, on fait de grandes révérences qui montrent le dos et l'énorme nœud de la ceinture, on prend ma main et on m'entoure. Minauderies, sourires aguichants, gestes entraîneurs — on me désigne un petit couloir, où des portes s'ouvrent.

Mais je suis le visiteur qui s'assied, qui cause et qui s'en ira après avoir donné des piècettes blanches sans qu'elles aient été gagnées. Dans une embrasure de fenêtre, entre deux mousmés, je me suis assis, et je serais volontiers reparti vers Madame la Lune qui montre dans le ciel sa bonne face blème, si, de temps à autre, en un français nipponisant, les voisines ne m'avaient rappelé à l'ordre, avec une phrase si courte et si nette que je ne la transcrirai pas ici, malgré toute l'impudeur dont je me sens capable... Enfin, lasses d'insister, elles acceptent mes cigarettes et se défendent très fort contre les privautés que je prends... ...

A la porte, des poings, tout à coup, frappent, des voix appellent, et c'est un envol de robes japonaises effrayées. Les poings semblent lourds et les appels

furieux. Mesdames Japon connaissent ces visites-là et elles se sauvent... — Mais j'ai retenu mes voisines et elles me frappent de toute leur force pour que je les laisse partir. En bas la serrure a cédé. La trappe s'ouvre et trois matelots entrent.

« Une ordure part d'une chambre voisine. Un homme, sa vareuse à la main, paraît, mais sa fureur tombe vite, car les envahisseurs sont des amis. L'un des nouveaux arrivants commence une histoire, avec des balancements de corps inquiétants et de comiques gestes. Il bégaie lamentablement et malgré l'aide de ses deux camarades, arrive à peine à finir une phrase :

« Les femmes? »

Parties, les femmes, il n'y a que celles qui sont près de moi et qui se tassent tant qu'elles me cachent à demi, et une autre, celle dont les ébats ont été troublés et qui, confiante en son amant de l'instant, ne s'est pas enfuie. Elle est vite saisie, prise entre deux grosses mains rudes et embrassée à ébranler le Japon tout entier. La caresse lui paraît hors de convenance ; furieuse, elle jette à la figure de l'audacieux un petit papier qu'encore elle tenait. Ce n'est pas non plus bien joli, car le papier est de ceux qui, au lendemain des nuits d'amour, dans les chambres japonaises, attestent la vigueur du seigneur...

Le mathurin n'entend pas l'insulte méchamment et il emporte la dame pour se venger avec galanterie...

Mes voisines ont été aperçues et c'est vers elles que se dirigent les deux autres matelots.

A ce moment, je crois bon de me lever. Un peu interloqués, ils s'arrêtent et commencent des excuses. Mais, comme j'ai affaire ailleurs et que je ne veux pas troubler le plaisir de ces bons garçons, je m'en vais...

Une, deux, trois maisons japonaises. C'est toujours le même escalier-échelle, toujours la même salle blanchie à la chaux où brûle une suspension à pétrole, et toujours les mêmes petites poupées qui, après les saluts, veulent m'emmener dans le petit couloir aux portes closes...

Une bonne partie du d'*Entrecasteaux* est disséminée là et toutes les têtes paraissent un peu parties. Tous les accents patoisants de la France résonnent. Il y a des Basques, des Bretons, des Marseillais, des Corses, des Normands. Chez tous c'est la même gaieté un peu forte, un peu perdue dans le vin du dîner et les alcools... Sans colères, sans disputes, quelquefois un entêtement qui serait vite, peut être... une fureur. Il y a de la tendresse, dirait-on, dans l'ivresse de ce soir...

Le bateau, dans deux jours, part pour la France... et tous ces grands enfants fêtent leur dernière nuit à terre...

Il y en a qui sont très comiques dans leurs tendresses, l'un surtout qui porte un gros bouquet et le donne avec un compliment de bonne année à une mousmé qui ne comprend rien. Ce mot de « bonne année » ânonné d'une voix pâteuse, produit un effet extraordinaire dans le bouge où nous sommes bien deux douzaines de Français.

... Le soleil se lève, à cette heure, à mille lieues de là, sur le jour nouveau ; dans le matin glacé de ce premier jour de l'année, des tendresses s'échangent... Toute la gaieté est tombée, les plus ivres eux-mêmes se sont arrêtés et il n'y a plus à parler que le nouveau venu qui continue à mâchonner des mots et à rouler des yeux ahuris, en tanguant horriblement... Chacun a évoqué — eux tout autant que moi — la maison de famille où, cette année-là, les mères sont seules...

Comme nous sommes tous des jeunes gens sur qui, à certains moments, les pensées tristes glissent vite, peu à peu les voix se sont élevées et les chansons ont recommencé...

Mon compagnon est survenu à ce moment et nous avons continué à errer de maison en maison...

Des horloges rauques sonnèrent les heures de la nuit et, les demi-heures semées par ci par là... Lorsque nous gagnâmes le bord, il était peut-être bien huit heures. Déjà, le soleil, ce matin de 1er janvier, commençait à chauffer les rues de Saïgon...

Ce fut ainsi, un dernier jour d'année, que nous connûmes un peu de l'illusion amoureuse d'Extrême-Orient et que nous commençâmes, par flânerie un peu perverse, par curiosité jamais trop satisfaite, à traîner dans les bouges qui sont le trait d'union entre nos débauches d'Occidentaux et la vieille névrose latente des pays jaunes...

LA DANSEUSE DU ROI

Un matin du Cambodge. L'air est d'une fraîcheur très douce. Des pépiements d'oiseaux chantent dans les bosquets. Ce sont des roulades et des petits cris qui me rappellent les bois de la France où, dans mon enfance, j'ai aimé écouter des chants pareils... Ceux-ci sont plus forts, plus nombreux, plus audacieux dirait-on. Ils semblent défier les chasseurs et vivre en paix de leurs musiques. Dans tout le pays Khmer, les oiseaux sont sacrés. On les écoute avec respect. Sur cette terre, vieille de civilisation beaucoup plus que la nôtre, tous les êtres vivent à leur gré...

Après avoir traversé des jardins, nous avons couru sur la route jaune, entre les champs, desséchés à cette heure, — mais qui seront l'été envahis par les eaux ;— traversé des villages, rencontré des bonzes drapés de jaune, des Cambodgiennes aux cheveux drus, taillés en brosse ; un peloton de miliciens, vêtus de blanc, les jambes nues... Nos petits chevaux ont sauté, pirouetté, vingt fois tenté de nous précipiter dans les ravins, voulu bousculer de graves promeneurs ; puis, ivres eux aussi, de la beauté du matin, nous ont entraînés dans une galopade de fous...

Nous sommes rentrés tard du palais, la veille. Notre nuit a été troublée par des rêves étranges, peuplés de corps basanés, de soieries chatoyantes et de joyaux d'orfèvrerie étrange... Les femmes qui avaient dansé les inimitables danses Cambodgiennes, que règle elle-même la première reine, sont revenues inquiéter notre sommeil, et danser interminablement devant nous.

Ce souvenir nous obsède l'un et l'autre. Après nous

en être fait confidence, nous sommes restés silencieux comme si les ombres n'étaient pas encore tout à fait effacées...

Mademoiselle Cléo de Mérode, agitant son corps de jeune femme frêle, contournant ses mains, parée de bracelets clinquants, casquée d'or roux, tenta de donner, à Paris une impression passagère de l'art des mimes royales. La Marne aurait, aussi bien, réussi à jouer, en France, le rôle du Mékong aux eaux troubles.
...Le souvenir de Mlle Cléo de Mérode nous avait fait un peu appréhender, tout d'abord, notre soirée chez le roi...

Cent danseuses, drapées de soieries aux reflets combinés, cousues en leurs costumes, les bras et les chevilles chargés de lourds anneaux précieux, coiffées du petit clocher pointu des anciennes femmes khmers, quatre heures durant, ont «*saccadé*» avec un art inouï, une science de l'attitude inespérée ,les mouvements de la passion, du désir, de la haine, de l'indifférence, de l'amour... Leurs bras nus, dorés et bistrés, ont festonné leurs danses de gestes hiératiques, et tour à tour les pieds nus ont glissé et bondi sur les tapis. Derrière elles, accroupies sur des gradins, des femmes dont la poitrine nue était bordée de l'écharpe jaune, ont fait un décor inouï...

Plus que le champagne un peu pâlot du Roi, — après avoir agité notre sommeil, elles ont quelque peu troublé notre promenade. Le soleil étant déjà haut dans le ciel, nous reprenons le chemin de l'hôtel.

Trois heures plus tard. Il est une heure après midi. La ville tout entière dort sous la chaleur. Les volets de ma fenêtre sont clos. De la vérandah vient un peu de fraîcheur. Je suis étendu, incivilement, sous ma moustiquaire, au dehors de laquelle mon boy agite un grand éventail, avec toute la mauvaise humeur dont sa dignité offensée est capable.

— « Beaucoup chaud ! »

C'est ma visiteuse de l'autre soir qui vient me rendre visite (1). Je l'accueille sans mauvaise humeur, main-

(1) Se rapporte à un autre chapitre.

tenant que je sais sa tendresse maternelle complaisante... Elle ne se choque point de ma tenue et s'assied sans façon. Je la complimente sur la beauté de sa fille, sur son amabilité aussi, et je lui glisse un petit billet très sale, car il a dû passer par bien des pattes jaunes avant d'arriver à mon portefeuille. Cela m'amène à parler des danseuses et des femmes cambodgiennes, — toujours en langue courante entre indigène et français, que l'on pourrait appeler le petit-jaune, si ce n'était déjà le petit nègre. Elle aura d'autres piastres si elle m'en amène une, le soir, mais je ne veux pas une traîneuse d'arroyo et de bouges. Je multiplie les qualificatifs, aidé de Haï qui a parfaitement saisi. Comme il a assisté à la fête de la veille, il pense bien que je veux une danseuse et, ne trouvant pas le mot exact, mime de la façon la plus comique une contorsion mérodesque...

Je dois dire que la paix a été faite entre eux la nuit précédente, à deux pas de ma porte, et que Haï a gravement manqué aux devoirs de fidélité qu'il doit à Mme Nguyên-Van-Haï, du village de Doi-gia, près d'Hanoï, son épouse.

La femme partie, je me suis endormi, et Haï a pris la faction à ma porte.

Minuit. Nous avons erré, au hasard des rues, dans la nuit. Nous avons été, de boutique en boutique, marchander des cuivres, des soies, des Bouddahs, des bijoux d'or pur, des bagues anciennes en cuivre doré, des tasses d'argent, des musiques, des boîtes. Nous avons causé, dans une fumerie d'opium chinoise, avec un musicien tagal drapé orgueilleusement dans des lambeaux de manteau, qui nous a raconté une expédition à laquelle il prit part. Nous avons failli le suivre à la maison publique que dirige sa sœur et où travaille sa femme, — car c'est un chrétien qui n'a qu'une femme à Pnom-Penh, occupée ainsi qu'il a été dit, et une seule autre à Saïgon, utilisant pareillement ses loisirs. — Dans la rue, nous avons lié conversation avec des gendarmes français, plus loin assisté à une cérémonie en l'honneur du Bouddha des bijoutiers, — le saint homme qui protège les alliages..., res-

piré les odeurs des cuisines chinoises, des pâtisseries cambodgiennes... Une voiture nous a promenés autour de la ville, dans la nuit bleutée. Je suis un peu las et je m'apprête à dormir, quand le boy pousse les volets et fait entendre un cri. Une minute après, glissée je ne sais comment dans l'hôtel clos, la bagia entre dans ma chambre suivie d'une créature que je n'ai pas le loisir de détailler, car, sitôt arrivée, elle se précipite à genoux, courbe l'échine, frotte son front sur le carrelage et agite quatre ou cinq fois ses mains jointes au-dessus de sa tête. Un salut qui ne manque pas d'impressionner le nouvel arrivant. Lorsque je vis pour la première fois, une femme que je trouvai fort plaisante (c'était dans le préau de la prison, la femme du mandarin), se précipiter de la sorte, je ne pus m'empêcher d'une certaine gêne. On ne peut rêver d'hommage plus gracieux et plus flatteur...

La créature est une jeune Cambodgienne qui, sa politesse faite, rajuste sa culotte bouffante et drape l'écharpe qui cache les seins.

Dans la chambre, cette présentation a quelque solennité. La bagia, le ventre bien bombé, attend mes compliments, et le boy mes ordres. Je les congédie l'un et l'autre, et, la porte fermée, ils se consolent à leur guise de ce renvoi rapide.

La Cambodgienne s'approche de moi, je lui prends la main et m'amuse à regarder le sourire que, par convenance, elle affecte...

Sa coquetterie est tout entière dans les gros bracelets rivés aux chevilles et aux poignets, dans le sampot de soie mordorée, dans l'écharpe jaune. Les jambes nues, le torse découvert, montrent une peau d'un jaune un peu accentué qui évoque bien quelque parenté avec les messieurs à poils longs qui grimacent de cocotiers en cocotiers, mais une parenté très lointaine, d'un degré ou deux seulement plus rapprochée que la nôtre... La couleur est nette, mais uniforme, sans aucune de ces taches un peu plus claires que l'on trouve parfois sur les peaux jaunes. C'est de l'ambre mat, très agréable au toucher, les yeux pas du tout bridés comme ceux des races mongoles, mais

bien fendus, avec une belle tache d'un noir un peu roux. Le nez est petit, très peu écrasé, et la bouche montre deux rangées de dents très blanches. Les cheveux, en brosse, ont une crânerie amusante, qui déconcerte un peu.

L'écharpe, que rien ne retient, tombe au premier geste, et deux petits seins apparaissent. Le sampot m'inquiéte, mais, après expérience faite, je le souhaite aux amants de nos coquettes. Une simple pièce d'étoffe qui se drape sur le ventre et tourne autour des reins. La pointe se ramène au nombril, passe entre les jambes et se roule légèrement pour tenir le tout à la ceinture. C'est le plus simple et le plus idéal des costumes.

. . . .

Il fait grand jour quand nous nous éveillons. Telle que la veille elle s'est blottie entre mes bras, telle je la retrouve et son gentil sourire me salue. J'ai connu, depuis mon arrivée sur cette terre, d'autres éveils guettés patiemment pour tendre la main aussitôt. Si le corps ne tranchait sur les draps blancs, si les cheveux n'étaient courts, je pourrais croire que c'est une belle fille de France qui a reposé près de moi et que j'ai aimée la veille. Ce matin-là, ma porte reste close et j'entends résonner les sabots du cheval qui emmène vers la campagne, mon compagnon.

Haï, quand il juge l'heure convenable, vient m'expliquer des choses très compliquées auxquelles son français suffit peu. Cela lui fut confié très intimement par la bagia. Avec toute la dignité d'un agent diplomatique, il pèse ses mots.

« La bagia, pour me faire beaucoup de plaisir, a tenté une opération dangereuse. Contente de mon cadeau de l'après-midi, elle a séduit une danseuse ; c'est très mal, très dangereux aussi. Une danseuse du Roi méritait, autrefois, pour un crime semblable, la mort, parce que c'est une femme de Roi. Le Roi a comme cela beaucoup de femmes, mais il est très jaloux quand même. La danseuse a dit qu'elle partait dans son village. Il ne faut pas qu'on la voie, parce qu'ici, Chinois, Annamites et Cambodgiens, tous sont

méchants et on le dirait au roi. Le Roi mettrait des fers aux pieds de la femme, elle serait battue et mise en prison, parce que les Français ne veulent plus que le roi tue ses femmes. Mais elle serait pour toujours déshonorée d'avoir trompé son mari. La bagia serait renvoyée à Saïgon. Le Roi serait très malheureux que j'aie été méchant, puisque je suis son ami. Aussi faut-il que je ne la montre à personne autre que mon camarade, et que je donne la clef de la chambre à lui, boy, qui jamais ne s'éloignera. Cela mérite beaucoup de piastres pour la bagia, mais il faut surtout prendre garde à ne pas lui faire arriver malheur, car elle a agi par amitié pour moi et pour mon boy... »

Il est certain que le messager a un cachetout (si j'ose dire) neuf, d'un bleu très tendre et une bague d'argent au doigt qui attestent l'amitié de la bagia.

. . . .

Une femme de roi ! voilà qui mérite une explication. Quel rêve, tromper un roi ! combien, en trompant leur meilleur ami, eurent ce rêve d'un adultère royal, même si le roi était nègre ! et celui-ci n'est pas nègre, et sa race est plus vieille que la plus vieille de nos dynasties européennes...

Norodom a possédé, depuis son avénement, un sérail des mieux garnis. Peut-être a-t-il eu vingt ou trente mille femmes (dix mille de plus ou de moins importent peu quand on touche à ces quantités). Il est évident que la première, la deuxième reine et la favorite du jour, toutes celles qui, honorées des faveurs royales ont enfanté quelque petit prince cambodgien, le touchent plus particulièrement ; les premiers sujets des danses aussi, dressés avec un soin incessant par la vieille Reine et qui vivent dans son intimité. Mais les autres? Les comparses des danses, les choristes, les servantes qui sont, aux yeux de peuple, femmes du roi ; principalement la foule de celles qui vivent dans l'enceinte du palais, comme des clients à Rome, et que l'on désigne sous le nom d'esclaves, — qui n'a jamais eu, là-bas, la même signification que chez nous ; — esclaves et femmes du roi

vouées au célibat tant qu'elles demeurent dans le palais?

Ma vanité doit (si je mettais là-dedans quelque vanité) se contenter d'un adultère bien indirectement royal, avec, certainement, quelqu'une des esclaves qui paraissent aux danses. Une des deux ou trois mille concubines honoraires, que possède actuellement celui que le boy désignait comme mon ami le Roi, pour m'avoir vu assis à côté de lui sur l'estrade. Mais épouse, esclave ou concubine royale. peu m'importe.

Celle-ci n'a pas encore été honorée des attentions qui consacrent une union ou une faveur, et son mariage platonique n'est qu'un mythe, pas même une convention sociale.

Quand même, le châtiment n'en est pas moins probable pour ma complice, si la faute est découverte et il me sera impossible de l'y soustraire, car personne en dehors du palais ne pourra le connaître et me le faire savoir...

. . . .

Cela dura une semaine presque. Sept jours elle resta, prisonnière volontaire, dans ma chambre, à peine plus encombrante qu'un petit chien bien élevé, n'ouvrant la bouche que pour sourire, bégayant parfois un mot que je ne comprenais pas. Quelquefois je tentais aussi de lui parler — poussé par le besoin irraisonné qu'ont deux êtres de ne pas s'aimer en silence. Il faut des mots, des mots qui chantent au cœur, qui mentent et qui leurrent...

Au moindre geste, prête, esclave docile et passionnée tour à tour, tendre comme une amante de chez nous, docile comme une petite épouse de là-bas... A voir tant de joie qui paraissait en son sourire, en ses regards, je me pris à l'aimer un peu, à croire qu'elle m'aimait vraiment et qu'il n'y avait pas, entre nous, une vilaine histoire de piastres bien sonnantes qui se réglerait avant notre séparation...

Ingénument malhabile et savante avec recherche, en sa petite tête passait probablement, aux heures de tendresse, des idées très amusantes de notre façon

d'aimer, des réminiscences de ce qu'elle avait entendu dire, car avant moi, elle n'avait certainement pas connu d'européen... C'était un délicieux petit bibelot d'amour, une petite maîtresse exquise comme elles savent l'être. Peut-être aussi la passivité maladroite des étreintes presque à contre-cœur des congaïs annamites rendait-elle ses caresses plus précieuses...

Les longues journées, elle les passait à regarder des photographies, puis, quand elle était lasse, elle s'étendait sur ma chaise longue. Quelles rêveries venaient à son cerveau de petite bête bien sage?... Des grandes conversations se tenaient en mon absence. Le boy, la bagia et elle formaient un petit cercle. Ces conversations n'étaient probablement pas absolument innocentes. La bagia servait peut-être d'interprète, entre Haï et elle, pour des choses pas très convenables .Cela était bien probable, mais m'indifférait complètement. La vieille paraissait assez amoureuse pour se prêter à ce jeu, avec toute la complaisance de sa race.. Haï avait vingt ans et lui parlait annamite. Pour une femme de Saïgon, perdue au Cambodge et sur le retour d'âge, cela doit être énorme et mérite bien des dévouements... Il y a des choses qu'il convient d'ailleurs de ne pas approfondir. C'est pourquoi je n'ai jamais eu le désir de rechercher la source des bibelots dont se parait mon boy, depuis peu, et de visiter sa bourse, afin d'éviter aussi la tentation de lui administrer avec ma canne des principes de morale... Mais à quoi sert de s'occuper des affaires des autres...

Je m'attardais avec joie dans ma chambre. Les heures de sieste étaient surtout celles où nous nous aimions, car je n'étais pas encore habitué à cet assoupissement de l'après-midi et j'avais l'habitude d'user les heures chaudes en fumant des pipes chinoises. Assise sur le lit, l'éventail à la main, elle remplaçait l'une après l'autre les longues pipes au fourneau minuscule.

Les matins, les soirs, les nuits étaient exquis, dans la demi fraîcheur de l'air.

Les jours passèrent très vites. Une dépêche annon-

çant le départ prochain du courrier pour le Siam vint me rappeler la fragilité de cette union.

Le boy me demanda : « Fous le camp, Saïgon », (ce qui veut dire aussi bien je pars, nous partons, faut-il partir, que : va-t-en) et s'empressa vers les caisses, vers les bois de cerfs entassés dans un coin...

Les deux femmes se regardèrent. La petite Cambodgienne affecta une tristesse convenable et la vieille — à la façon des personnes indirectement visées — prit un air atterré...

Je rentrai tard ce soir-là, il y avait eu encore représentation au Palais. La chambre était bizarrement installée... le lit poussé dans un coin, les malles entassées dans un autre ; des nattes recouvraient le plancher. La danseuse et la petite Annamite du premier soir attendaient.

La Cambodgienne était vêtue entièrement de soieries — ayant dédaigné l'écharpe pour une tunique ajustée, drapée plutôt, sur sa poitrine. Elle avait sur la tête le clocheton pointu des grands jours, qui est un diadème très seyant, très éclatant surtout et, sitôt mon arrivée, tandis que le boy mettait en place mon dolman blanc, elle se leva...

Ce fut tout d'abord une mimique lente et douce, puis, peu à peu, le jeu s'échauffa, devint plus passionné et plus troublant.

Je commençai à perdre la donnée du temps...

La petite Annamite surveillait mes pipes et, de temps en temps, allait chercher une tasse d'un thé vert très fort.

Sans un mot, avec, parfois, des petits cris plaintifs, la danseuse continuait, inlassable, sur les nattes, sa danse. Elle se grisait d'action probablement, car ses mouvements devenaient plus vifs, ses attitudes plus langoureuses, et le festonnement de ses gestes moins apprêté, moins observé.

Sur les murs blancs, c'était une silhouette bizarrement élégante, surhumaine étrangement, d'une élégance d'attitudes incompréhensible pour ceux qui n'ont vu que de pâles imitations et de lointaines co-

pies... Je compris alors que vraiment la danse pouvait être un art et que, dans un mysticisme incohérent pour nos cerveaux, mais sublime autant que le nôtre, on ait pu rendre cet art sacré... Je compris surtout la volupté silencieuse des heures où le rêve, dans le fond des palais, se nuance de parfums, se cadence de la danse de quelque favorite...

Des bâtonnets d'encens brûlaient dans un coin, devant un Siva doré, au geste hiératique, apporté à Paris, après bien des pérégrinations dans les pays jaunes... Une saveur anormale parfumait mon tabac.

Les trois êtres qui avaient entouré ma vie intime au Cambodge — par reconnaissance, calcul ou espoir — s'étaient réunis pour rendre les dernières heures de mon séjour telles que les plus grands des leurs les rêvent. Chacun d'eux s'était efforcé de tout combiner pour la réalisation, simplement, comme le plus naturel des hommages, la plus simple des attentions... Et cela n'avait rien d'une orgie, rien d'une luxure honteuse, rien d'impudique, mais était vraiment beau,

Tout à coup, il y eut un envol de quelque chose. une étoffe tomba à terre, et, la poitrine nue, la danseuse continua... Une écharpe glissa, voletant un peu, au gré des sauts brusques et des mouvements prompts. Le clocheton fut posé à terre, la pointe du sampot se défit, la pièce de soie encercla un instant encore les reins, puis tomba...

Nue, maintenant, sauf les orfèvreries de ses bras et de ses chevilles, la danseuse mimait les nudités amoureuses, geignait de passion, se pâmait de plaisir, fut l'amante qui résiste et celle qui se donne, l'amant qui conquiert et celui qui caresse. Tout ce que l'amour a de mimique élégante, tout ce qui enjolive et accompagne l'enlacement de deux corps, elle sut le rendre, le faire comprendre et d'une façon telle que l'esprit en même temps que les sens, en subit l'illusion.

Dans le nuage bleuâtre que le tabac imprégné de parfums et les bâtonnets d'encens avaient répandu dans la pièce, son corps ambré semblait celui d'une jeune déesse descendue de sa stèle. Elle paraissait

une évocation fantastique de ces danseuses antiques que le désir des rois et l'admiration des peuples ont faites à demi-immortelles. Elle semblait être un rêve lascif né de la griserie de l'encens et des lourdes senteurs qui se dégageaient des gros bouquets d'orchidées que je devais emporter...

Puis, quand les volets se rayèrent des clartés du jour levant, non point lasse encore, elle tomba à mes côtés, et il me sembla que c'était un dédoublement d'elle-même.

. . . .

Quand je m'éveillai, la cloche du bateau appelait à toute volée.

La danseuse était partie pendant mon sommeil reprendre au palais sa vie de femme sage et d'esclave heureuse, m'évitant les angoisses d'une séparation... La petite Annamite avait été attendre dans sa paillotte un autre client... Seule, la bagia était là... mais ce fut mon compagnon qui, sur ma prière, traita avec elle et négocia l'acquisition d'un mince anneau d'or fauve ciselé d'or vert, trouvé près de moi, preuve que ce n'était point un rêve que j'avais fait là...

Je partis, à tout jamais ignorant du nom de ma petite maîtresse d'une semaine, incapable de la retrouver jamais. En sa bienveillance de bon monarque accueillant, très ami des Français, le roi Norodom — si jamais ces lignes lui sont lues, ce dont je puis douter — me pardonnera cet adultère éphémère et sans conséquence, avec l'une de ses deux ou trois mille épouses et humbles esclaves !

La petite congaï du « Mékong »

A bord du *Mékong*, un vieux bateau de rivière tenant par miracle la mer, et chargé d'assurer le service postal entre Bangkok et Saïgon, avec des escales variables suivant les cargaisons possibles. Par temps doux, par mer calme, nous venions de quitter Hong-Chong, un coin délicieux de campagne tropicale, au

fond d'une baie gardée par des îlots verdoyants et bordée de grands arbres.

Deux petits singes, très drôles, amusaient nos heures de paresse. Dans l'entrepont — un entrepont ouvert au vent du large — dont nos cabines occupaient le centre, quatre-vingts autres singes, très comiques eux aussi, s'étaient entassés. Ils allaient à Chantaboum pour la relève des troupes. Ces singes-là savaient parler, — quoiqu'on ne comprenait guère ce qu'ils disaient, — et ils portaient l'uniforme des tirailleurs annamites. Ils le portaient peu, il est vrai, vivant dans le débraillé le plus complet. Certains de leurs gestes rappelaient étrangement les deux personnages enchaînés sur le pont. Comme eux, ils poussaient des cris rauques, mangeaient avec leurs doigts et croquaient avec délice les petites bêtes de leur chevelure. Ils restaient pareillement des heures accroupis, à ne rien faire ni rien dire. Lorsque nous ne jouions pas avec les uns, nous faisions des farces aux autres ; et c'étaient les plus grands qui nous divertissaient le plus.

Elles n'étaient pas très méchantes d'ailleurs, nos plaisanteries ; la plus habituelle était de glisser entre deux dormeurs, *Cacouï*, le plus malin et le plus rageur des macaques. Cacouï se cramponnait à tout ce qu'il trouvait et ne tardait pas à saisir un turban ou des cheveux. Alors, c'était un réveil en sursaut qui faisait rire tout le monde, et la victime elle-même. Cacouï avait le don de remuer tout un rang de dormeurs, effrayés ou dégoûtés, et de mettre en fureur les femmes qui, en Indo-Chine, se distinguent des hommes par un exécrable caractère. Aussi, quand on nous voyait descendre les singes dans l'entrepont, avions-nous une escorte de curieux.

Ces quatre-vingts hommes n'occupaient guère de place. Enchevêtrés les uns dans les autres, deux ou trois sous la même couverture, tassés comme les boîtes chinoises qui n'ont l'air de rien et deviennent, en les défaisant, d'encombrantes étagères. Aux heures de sommeil, on voyait une rangée de pieds nus, une rangée de turbans noirs, un bout de front émerger de

la laine jaunâtre réglementaire. Dessous, il se passait bien des choses étranges... un bout de vareuse, qui n'appartenait pas à la troupe indigène, y apparaissait parfois. Les voyages donnent une certaine indifférence... Nous allions vers le Siam par 97 degrés de longitude Est...

Le jour, tout cela grouillait, chantait, fumait et jouait. Oh ! l'on jouait beaucoup, dans la gent soldatesque. Il y avait même une bouche d'eau toute prête qui aspergeait de temps en temps les joueurs, par mesure d'ordre.

Il y avait des familles entières, — inscrites elles aussi, sur les réquisitions militaires, — des femmes, des enfants ! mais à les voir grouiller de groupe en groupe, on aurait cru qu'ils appartenaient au bloc tout entier. Le nombre même avait paru augmenter singulièrement dès le second jour. Le commissaire du bord s'en était ému et avait ordonné un appel.

Il fut très drôle cet appel où les hommes, femmes et enfants, à demi-nus, dépeignés, s'étaient rendus. On aurait cru une horde d'armée barbare. Sous la surveillance des gradés européens et d'un premier sergent indigène, il avait été rapidement fait pour les soldats. Pour le mener à bien avec les femmes, ce fut plus difficile. Certaines reconnaissaient leurs maris ; mais d'autres hésitaient : il y avait tant de mariages conclus pour la circonstance. L'une dut même, les réquisitions portant son mari comme n'étant pas pourvu de femme, dégarnir sa bourse et pour compléter la somme, engager son collier d'argent...

Une famille entière restait. Un vieux soldat la réclamait comme sienne... Les feuilles lui accordaient le passage d'une femme et d'un enfant... Il présentait une bagia, une fillette et trois petits garçons. Les explications furent, comme on pense, malaisées ; le tirailleur, pauvre diable à l'aspect lamentable, en cherchait vainement. Un sergent-major venait de l'accuser de fraude, la femme étant mariée déjà à un individu déporté à Poulo-Condor. L'homme déclarait qu'il était « marié pour rire », abandonnant un instant son air affaissé et malheureux pour montrer un rictus malicieux. Comme il fallait brusquer les cho-

ses, il dut choisir entre les deux femmes ; l'autre serait mise à la barre et confiée à l'autorité, en arrivant. Un instant, il parut hésiter, puis désigna la plus jeune. La bagia fut menée à l'arrière de l'entrepont et son pied passé dans la boucle. Mesure nécessaire pour éviter les supercheries et pour faire sortir des bourses indigènes un peu de l'argent dû.

Toute la famille assista à l'enchaînement de la vieille. Celle-ci grommelait, mais plutôt par honte de se voir traiter ainsi aux yeux de tous. Il y avait quelques européens aussi, et l'un d'eux dit à haute voix qu'il donnerait bien dix piastres de la petite. Le soldat s'éloigna sans rien dire, comme s'il n'avait pas entendu cette offre, ou comme si sa dignité ne lui permettait pas de la comprendre.

Tout le jour, je vis la femme rivée au plancher, au milieu d'amis qui venaient la consoler, rire et jouer avec elle. A mon approche, elle cachait sa tête sous un morceau de sa robe et comme elle ne m'intéressait guère, je n'y pris plus garde.

Le vieux errait, inquiet comme un pauvre diable désespéré qui se promène dans l'espoir qu'une aubaine lui tombera du ciel. La fille avait disparu. Elle était allée, pensai-je, cacher sa vilaine frimousse et son petit corps grêle en quelque coin sombre. J'étais presque attendri et j'aurais volontiers, pour calmer le désespoir que j'imaginais, donné quelques piastres ; mais on m'avait si souvent raconté jusqu'à quel entêtement vont les Annamites avant de délier les cordons de leur bourse, qu'une certaine défiance avait empêché cette aumône.

Le lendemain matin j'étais étendu sur ma chaise longue, m'éveillant à peine d'une nuit délicieusement fraîche, passée à la belle étoile... Je regardais le soleil apparaître au-delà des flots bleus, dans le décor habituel des aurores équatoriales. Sur le pont, il y avait l'inondation des grands lavages, un bruit léger d'eau courante. Il faisait frais, l'heure était douce à la rêverie.Les ébats de deux soldats de l'infanterie coloniale, jouant à se jeter des seaux d'eau, achevèrent de m'éveiller. Le vieil Annamite était près de

là, assis mélancoliquement. Je lui demandai s'il avait trouvé son argent.

Sur ses doigts il compta. Deux, puis trois, puis deux, deux encore et une. Dix piastres. Il recommença. « Missié donné deux, missié trois, missié deux, missié une ». Il avait offert ses dix piastres, mais on les avait refusées, il lui en manquait une encore. La femme était toujours aux fers. Je donnai la piastre. Sans empressement, sans merci, — c'est la coutume d'Extrême-Orient — il la prit et s'éloigna.

Une heure après environ, nous étions réunis devant la salle à manger, à regarder au loin un mamelon vert et une côte basse. Avec les jumelles, nous avions découvert deux drapeaux qui flottaient au vent. Ces drapeaux étaient français et nous étions devant le Pak-Nam de Chantaboum. Nous agitions de graves questions politiques, car peu de temps auparavant cette terre avait failli nous échapper. Mon compagnon vint nous rejoindre et, après avoir contemplé l'horizon, m'apostropha.

Il me dit que mes plaisanteries vraiment étaient douteuses, qu'après avoir à Pnom-Penh envoyé une vieille troubler son sommeil, je venais de lui dépêcher une petite guenon qui non seulement l'avait éveillé, mais encore l'avait injurié quand il l'avait chassée. Tout le monde se mit à rire. Je dus expliquer comment, touché par l'air navrant du vieux tirailleur je lui avais donné le complément du prix de passage et aussi combien j'avais été surpris de la façon peu aimable dont il avait accepté cette aumône. On se gaussa de ma naïveté... il avait voulu me vendre la congaï et il avait trouvé que je n'étais pas généreux. La petite fille s'était glissée dans notre cabine croyant certainement que je l'y attendais. Peu fixée sur la physionomie de son client, elle s'était adressée au seul habitant qu'elle y avait trouvé...

Chacun avoua avoir un peu contribué à réunir la somme. L'un même, qui avait promis dix piastres déclara n'en avoir donné que deux, mais — sachant maintenant qu'il n'en était plus besoin, — se dit prêt à tenir entièrement sa promesse.

Nous allâmes tous assister à la délivrance de la bagia. Le tirailleur, apercevant le commissaire, accourut et lui tendit l'argent.

« Vieux dégoûtant, c'est ainsi que tu vends la fille de ta congaï ! » fis-je, l'air très scandalisé, bien que je sus maintenant que ce fût sa seule ressource. Il avait toujours l'aspect lamentable d'un désespéré. Il comprit à demi et rida son visage d'un sourire de contentement heureux et naïf. Je me rendis compte alors que le bonhomme si misérable et si digne de pitié, dans l'enveloppe d'un enragé fumeur d'opium, cachait une belle âme de vieille canaille...

Les Sampans de Hué

Une nuit où, seules, brillent les étoiles du ciel et, de loin en loin, la lanterne d'un pouss-pouss traîné par un annamite.

C'est à Hué, en pays d'Annam. Nous sommes venus voir le jeune Empereur (1), le dernier peut-être de ces souverains que la légende a faits conquérants et usurpateurs tour à tour, et dont les tombeaux sont des palais immenses perdus dans la campagne. Hué, une ville très étrange de petites cases en paillotte et de palais en carton pâte, une cité intermédiaire entre nos villes d'Europe et les grands villages de la Nha-Qué, restée très indigène malgré les constructions européennes de la rive droite du Huong-Gioi et de Mang-Ka (2).

Des coolies-xe que nous avons pris au sortir de l'hôtel (un petit hôtel d'endroit où l'on ne va guère), nous emmènent vers la ville annamite. Un boy court devant nous et nous dirige. Il nous a offert de nous procurer des femmes, après avoir chuchotté dans un jargon bizarre des choses très étranges.

Un pont métallique, que l'euphémisme des ingénieurs appelle travail d'art, barbarisme artistique de notre civilisation, jeté sur le beau fleuve aux eaux

(1) Actuellement en exil.
(2) La citadelle.

jaunes, sonne la ferraille sous nos voiturettes. La route, entre les boutiques chinoises et le marché, est noire. On devine des ombres qui attendent ou qui guettent, prêtes à ... des attaques nocturnes sans danger. Des soldats passent, rentrant à la citadelle ou allant s'attarder dans quelque coin.

Toutes les demeures sont closes. La vie intime, après la journée passée dans les boutiques ouvertes commence ; par les interstices des planches mal jointes, on aperçoit les lampes qui l'éclairent. Après l'escalade du pont en dos d'âne qui relie les deux parties de la ville indigène, après des cahots qui manquent de nous jeter bas, nous entrons dans les rues tout à fait sombres. Là c'est une solitude complète. Nous ne rencontrons âme qui vive. Nos coolies-xe courent toujours, sans reprendre haleine, avec la merveilleuse endurance des races jaunes.

Notre compagnon d'excursion a voulu expliquer au boy son idéal de beauté... Tandis qu'il montre en décrivant un cercle devant sa poitrine qu'il désire une femme à seins opulents, le boy gravement agite la tête, car il comprend parfaitement...

Un arrêt au coin d'une rue. Nous glissons entre des jardinets par une étroite ruelle, heurtant des barrières, buttant sur des pierres ; nous trouvons un autre jardinet et nous arrivons devant une sorte de tanière. C'est la maison indigène que l'on retrouve dans tous ces pays, avec sa lampe mal odorante à lueur jaune, ses petites claies de bambou, son sol de terre battue et ses lits de camp. Les mêmes matrones aussi, et j'ai quelque embarras à en parler, les ayant vues partout si exactement semblables !... Le lieu s'enjolive d'une table, haute comme les tables pour Bouddha, où traînent deux verres. Il y a aussi des chaises et cela fait un mélange très étrange de mauvais lieu et d'honnête petit cabaret de campagne...

Les femmes sont des dondons qui abandonnent leurs clients pour venir vers nous, et qui cherchent à se faire persuasives et tendres. On sent l'effort vers quelques attitudes que la fréquentation des soldats français a dû leur donner, quelque souvenir des mai-

sons ouvertes de Toulon, qu'elles ont appris, deviné ou senti... Des sous-officiers attablés, veulent se retirer pour nous céder la place... Nous les prions de rester, car, quoique les hôtesses semblent gaies, malgré leurs allures de bonnes filles, quoique le lieu rappelle vaguement un bouge de France, ce n'est pas là que, ce soir, nous nous attarderons.

Nous tâchons de nous reconnaître un peu dans le dédale du petit couloir. Des chants partent d'autres maisons semblables... Nous sommes dans un quartier créé apparemment pour la citadelle qui est en face, de l'autre côté de la rivière... Le boy met peu de complaisance à nous diriger. Il sait que la matrone, mécontente de nous voir partir, le recevra mal à sa prochaine visite... Après avoir piétiné deux ou trois jardinets, nous retrouvons la rue.

Nous roulons sans savoir où nous allons. Le vêtement blanc qui nous précède guide nos traîneurs... Le pont à nouveau nous cahote et nous longeons la berge... Nous nous arrêtons au bord de l'eau, le boy descend quelques marches de pierre, mais il s'aperçoit que nous ne le suivons point, et vient vers nous précipitamment. Nous avons vu une grande porte gardée par un annamite et nous avons franchi le seuil, tourné l'écran, allant délibérément vers la maison. Notre guide accourt effaré, et la voix tremblante supplie : « Y en a pas congaï, y en a mandarin ! » Nous avions pris pour quelque proxénète ou quelque complaisant le serviteur, et le palais pour... Les coolies sont très égayés et rient bien fort de cette méprise !

C'est aux sampans que nous allons... Je dois descendre le petit escalier branlottant, marcher sur les grosses pierres, soutenu par le boy, puis attendre que je sois annoncé. Cela est vite fait ; dans le petit toit rond, un panneau s'ouvre et je me glisse à l'intérieur. Il faut se figurer un toit de un mètre et demi de haut, à peine, formé par des claies de bambou arrondies, quelque chose comme une grande tuile, posée sur un bateau plat.

Cela forme un petit logis où l'on est très bien couché... Une congaï accroupie m'y accueille. Par le

panneau du fond, j'aperçois une vieille femme qui fait la dinette. Elles poussent des cris étouffés et se mettent très en colère, lorsqu'elles voient que deux autres visiteurs entrent à ma suite. J'ai laissé mon stick au travers de la petite porte, de façon qu'on ne puisse pas la fermer à mes compagnons, dont j'ai entendu les pas derrière moi. Nous sommes cinq dans cette chambrette étrange... mais nous n'y restons point : la femme est laide.

Notre guide est tout à fait indigné, des imprécations nous accompagnent. Nous pataugeons dans l'eau et glissons sur les marches du petit escalier...

Une pièce d'argent calme toutes les fureurs.

C'est dans la cité impériale que nous allons, cette fois. Le boy a hésité longtemps avant de nous conduire...

Les murs gris de l'enceinte fortifiée franchis, nous longeons quelques-unes des demeures en paillotte adossées au palais, où l'on voit, pendant le jour, les serviteurs et les gardes des mandarins traîner leurs souquenilles bleues et rouges.

Devant une demeure, au milieu de jardins maraîchers, il y a eu de longs pourparlers, puis l'on a détaché un panneau de nattes et nous sommes entrés dans une petite case.

Une annamite est étendue sur un lit de camp. Très fardée, très parée, avec beaucoup de bagues, beaucoup de chaînes, des bracelets. Est-ce quelque courtisane très riche? la femme abandonnée d'un Européen généreux?

Dès que nous avons été assis sur son lit, une main s'est égarée vers elle. Devenue hargneuse aussitôt, elle nous a signifié de « pas toucher »... Le boy nous a appris alors que « elle jamais français, elle mari annamite, elle pas vouloir !... » ; mais elle écoute ce que nous désirons et ses servantes partent...

Quelques meubles, le lit en bois brun, la pipe de bambou garni d'argent, tout atteste une demeure de gens riches. La belle annamite porte d'ailleurs une richesse sur elle. Nous entreprenons de parler de ses

petites affaires, — car elle fait métier de procurer des jolies femmes aux gens de qualité qui passent, — et surtout de la séduire par de belles promesses. Elle ne veut rien entendre. Fidèle à son mari? Peut-être. Il existait ici des lois féroces contre les femmes adultères. La coutume voulait que les amants fussent attachés l'un à l'autre et placés sur un radeau que l'on laissait aller au fil de l'eau. Ils mouraient de la sorte ; aucun annamite n'aurait touché à un de ces radeaux où le baiser se figeait pour toujours dans la mort... Est-ce crainte de ce châtiment, — que nous avons, d'ailleurs, aboli, — est-ce amour? Tout est possible ici. Le métier de proxénète n'est pas très discrédité et cette honnête épouse semble mettre une grande dignité à l'exercer...

Elle doit y avoir acquis de l'expérience, car notre compagnon est tout joyeux de la belle et forte femme qui arrive la première. Peu après, deux jeunes filles — de cet âge où l'indigène est vraiment très gracieuse et où l'européenne serait à peine nubile — entrent. Le boy, qui avait eu quelque querelle dans cette maison, — d'où ses hésitations, — semble radieux, tandis que la femme serre le prix de son intervention.

Notre compagnon, qui emmène à l'hôtel sa facile conquête, doit nous envoyer notre domestique... Le guide est parti en courant, car nous l'avons chargé de trouver deux sampans convenables... Suivis par les deux congaïs et nos coolies-xe, nous longeons le fleuve...

La nuit commence à s'éclaircir,des nuages passent dans le ciel. Nous gagnons l'embarcadère. Nous allons à pas lents, devisant d'un peu de tout, de Paris, peut-être...La partie que nous venons de projeter nous amuse d'avance ; nous sommes sous l'influence d'une joie très enfantine... Il y a des moments où, pour des motifs insignifiants, on retrouve des enthousiasmes et de l'exubérance...

En nous voyant arriver, on crie, car on se souvient de notre visite, mais le boy crie plus fort et nous avons les sampans demandés. J'expulse du mien toute une famille qui s'était entassée dans l'appartement, der-

rière la chambre. Une femme et trois enfants sont débarqués sans plus de façons, il trouveront à se nicher ailleurs ou attendront. Notre boy, le grave Haï, arrive avec une valise et un rouleau de nattes cambodgiennes. Il allume des lanternes chinoises et commence avec le guide de grandes explications. On ne pénétrera jamais le mystère des conversations entre boys, car il y a toujours des phrases et des phrases... et, de part et d'autre, pour l'interlocuteur, un grand dédain très comique. Haï, arraché aux douceurs de son lit, — un bout d'étoffe sur la dalle, — a, malgré ses cheveux en désordre, son chignon défait et son serre-tête de travers, plus que jamais l'air digne.

Enfin, nous voilà installés, les deux bateaux quittent la rive et commencent à descendre le fleuve. Le batelier, de l'arrière, dirige.

Sur la natte cambodgienne, la congaï a pris place. Il a fallu beaucoup insister pour la décider à se dévêtir. L'air de la nuit est très doux, très caressant. Dans le fond de notre petit coin, la lanterne chinoise brûle, voilée de papier huilé à gros caractères rouges. Un Bouddha bon garçon, accroché au toit, roule des yeux féroces. Au dehors, les ombres semblent pâlir, s'estomper de la demi-lueur de minuit.

Ma compagne, intimidée tout d'abord, s'est tue et a paru vouloir rester une petite chose inerte, prête à tout, mais que rien n'émouvra. Mes habits européens, la ténacité avec laquelle j'ai exigé son dévêtement, tout cela doit la troubler un peu. Et puis n'ai-je pas révolutionné les barques en chassant les habitants. Il faut, pour la faire sourire, beaucoup de singeries très drôles, de menaces pour rire, et lorsque je lui fais signe que, si elle continue à ressembler à un petit singe boudeur, je la précipiterai dans le fleuve, une caresse pour la rassurer. Alors, elle semble penser que je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air.

« Quand tu seras plus âgée, tu auras des bagues, des colliers et des bracelets... mais tu marcheras le ventre en avant, parce que c'est bien joli !... Je t'aime mieux ainsi, toute petite fille, sans bagues ni bracelets,

sans l'orgueil d'une taille exagérément cambrée, ni la fierté d'amours innombrables... »

Treize ans, quinze? Oh il ne faut pas s'indigner ! Une petite annamite de treize ans est femme depuis longtemps et son corps a déjà traîné sur bien des lits ou bien des herbes de brousse !... On raconte des histoires de vierges le soir aux fumeries, — de vierges ! — et, seul, celui qui conte ne sourit pas ! Il faudrait qu'une fille n'ait pas de camarades, qu'elle n'ait eu ni frère, ni père... Dans notre France ce serait un grand crime peut-être, mais ici, c'est tout naturel de les prendre alors qu'elles ne sont pas flétries encore !...

Elle jette vers Bouddha des bouffées de fumée et, m'ayant regardé, lui envoie une grimace.

Étendue sur le côté, ses petits seins bombant sa poitrine, la chute de ses hanches dessinant un joli profil, sous la lueur voilée de la lanterne, son corps est gracieux comme celui d'une fillette de France.

Est-elle très instruite dans son métier de prostituée, ou au contraire très inexpérimentée? Il me semble que son baiser est sincère et qu'il y a en son étreinte autre chose que de la bonne volonté... et surtout un désir de plaire bien rare en Extrême-Orient.

Le Bouddha a toujours son air furieux de croquemitaine pas méchant, la petite lanterne éclaire doucement la pièce...

Dehors, c'est une nuit très claire toute étoilée. La sensation que je suis très loin, très loin de mon cadre habituel et que ces étoiles m'étaient tout à fait ignorées quelques mois avant, me vient alors...

Sur l'ombre et le mystère des berges dont les feuilles frêles et les grandes palmes font de capricieuses ombres chinoises, des petits points bleus passent. On dirait des milliers de petits saphirs errant de ci de là. Des oiseaux réveillés, de temps en temps, prennent leur vol d'une branche à une autre, avec un bruit furtif de glissement et des cris d'appel... Un poisson s'élève de l'eau et retombe lourdement...

Accroupi à l'avant, le boy qui avait été notre guide, me tend une pipe. Haï qui m'a vu souvent fu-

mer ma grande pipe chinoise, s'en est muni ; car c'est le premier objet que songe à emporter avec lui un mandarin qui va en voyage ou simplement en visite...

Mes yeux suivent les berges et le fleuve majestueux. La pipe, après trois bouffées, me glisse des doigts, puis revient toute prête. Je suis étendu sur les petits carrés de l'oreiller cambodgien, déployé pour faire une couchette en pente. La petite annamite, blottie contre moi, fume des cigarettes...

La sensation d'être à l'autre bout du monde s'accentue délicieusement... La douceur de l'air, le calme du fleuve sur lequel nous glissons sans bruit, les grands arbres constellés de petites lueurs, la majesté sereine de la nuit me paraissent un décor tellement irréel, qu'il me semble que je vis bellement un rêve, et j'en ai beaucoup d'étonnement...

Il n'y a peut-être pas d'instants dont je me souvienne avec plus de regrets intenses que celui de cette descente de la rivière de Hué...

Une heure, deux peut être, s'écoulent, puis un chant s'élève. Sur un ton unique, avec des éclats de ci de là, c'est une longue complainte que mon sampanier reprend, au refrain... et c'est exquisement sauvage...

Le corps de ma petite maîtresse d'une heure frissonne ; un grand plaid l'ensevelit toute entière, sauf le nez qui sort comiquement... Pelotonnée en chat, ramassée sur elle-même, elle se blottit plus près de moi...

Interminablement, le chant continue, si rauque et si uniforme, qu'il se confond dans le décor tout entier et semble partir des fourrés sombres. Histoire merveilleuse, complainte monotone, pour moi c'est une note, très précise d'abord, qu'à la longue je considère comme sans fin.

Les paysages de mon pays, les fleuves lents et même la molle Charente aux eaux bleues et paresseuses, m'apparaissent confusément lointains... et je ne songe à la nostalgie que pour penser à celle que j'aurai, de ce pays-ci, plus tard

Une barque se dessine ; pour avertir, nos hommes

crient... la barque passe près de nous et s'en va... A quelques mètres, l'autre sampan glisse doucement. J'appelle mon ami, on accroche les embarcations.

L'annamite veut se vêtir, mais je la roule dans le plaid et avant qu'elle ait pu protester, elle est devenue un petit paquet sur mes bras.

Le souper est prêt, sur une petite natte fine. Haï le sert glissant sur le plabord, en se cramponnant au toit. Un souper pour rire, une dînette drôle faite de foie gras et de biscuits. A l'arrière on a cuit du riz, mais cela amuse énormément les petites congaïs de grignotter des gâteaux.

Je n'oublierai peut-être pas ces sandwiches étranges qui composent, avec quelques bananes, tout notre menu et qui suffisent à apaiser notre appétit... Avec des mines très amusantes, nos compagnes pillent le bol où sont empilés les gâteaux, étendent avec art le foie gras et lèchent leurs doigts...

Le bouchon de champagne leur fait pousser un cri. Elles ne se décident à y goûter qu'avec de grandes hésitations.

Elles s'étendent, posent la tête sur nos genoux et mordent, pour les fumer, des cigarettes. Elles sont tout à fait nues. Haï qui vient voir si nous n'avons besoin de rien, recule tout effaré en prenant son air très grave des grandes indignations...

Comme il ne reste qu'un gobelet de champagne, nous organisons un concours de grimaces, c'est le plus vilain petit minois qui gagnera. Des rires, des fureurs, des contorsions, des moues, tout le comique d'un pays où l'impassibilité est la grande élégance, se révèle tout à coup. Deux vrais petits singes très excités, très amusés qui jouent à être tout à fait drôles. L'une a le gobelet, mais nous l'arrêtons et c'est l'autre qui l'achève. Elles se mettent à jacasser dans leur langue et à se raconter des histoires qui les font rire. Alors nous nous apercevons qu'elles sont un peu grises...

Ma congaï tout à coup se lève et, toute nue, saute dans mon sampan. D'un coup de pied elle chasse le boy et appelle sa compagne qui sort elle aussi. Elles

commencent à danser ainsi à l'avant de chaque bateau.

Les sampans, détachés, descendent toujours le fleuve. Les bateliers s'amusent à les diriger en zigzag, à les faire se toucher presque, puis s'écarter doucement comme pour se fuir. Dansant et chantant, les deux congaïs miment des scènes d'amour. On dirait qu'elles vont se joindre, puis elles s'écartent et se fuient et reviennent. Elles ont des gestes apprêtés, des torsions de mains et de hanches qui me rappellent un peu les attitudes de la danseuse qui mima pour moi, certain soir, au Cambodge, quelques-unes de ses danses hiératiques... Cette fois ce n'est pas une de ces danses orientales où la passion tente de se montrer aussi réelle que possible, mais une série de tableaux très convenus, avec des paroles appropriées, qu'elles inventent peut-être...

Les silhouettes blanches sur le fond sombre de la rivière ont des tons d'apparitions chimériques. La barque voisine s'éloigne parfois assez loin pour que la petite congaï ne soit qu'une petite chose toute pâle se trémoussant dans la nuit... alors ce sont des appels déchirants, puis, à l'approche, une joie folle qui éclate. Elles sont très amusantes et très dramatiques aussi dans leurs intonations, mais dans leur jeu elles restent les petites femmelettes, un peu lourdes, à l'allure gauche...

Enfin, la grande représentation est terminée... et vite ma petite congaï vient se blottir sous son plaid... Une discussion éclate à l'arrière. Les boys se disputent au sujet d'un peu de rhum dont nous n'avons pas voulu... Les sampans décrivent un rond et la rame bat l'eau en cadence : nous revenons à Hué. Au loin, la Montagne-du-Roi — dont les empereurs ont fait planter les arêtes de grands arbres pour que, devant leur palais, il y ait un écran immense qui le cache de la campagne — paraît comme le dos chevelu d'un monstre énorme. Des rayons de lune jouent dans la dentelle de ses arbres. La lune se mire dans l'eau sombre, unie comme une glace.

Et doucement, sous la lueur de la lanterne, nous nous endormons l'un contre l'autre.

. . . .

Lorsque je m'éveillai, le lendemain, nous étions au quai de la Résidence supérieure où, déjà, l'on chargeait des provisions à bord de la chaloupe qui devait nous emmener visiter en leurs tombeaux, les empereurs défunts.

C'était le matin radieux des pays d'Extrême-Asie.

Nos petites amantes accroupies près de la berge, attendaient, posément, notre réveil pour recevoir le salaire de leur nuit...

. . . .

HANOI

Nous sommes installés à Hanoï dans une maison basse, précédée d'une large vérandah. Lorsque le soleil luit, elle paraît coquette presque, avec ses murs blancs, ses piliers carrés et son perron de quelques marches. Ce n'est point une demeure de luxe, ni même une coquette villa, comme on commence à en construire, — pour que les faubourgs ressemblent un peu à Courbevoie ou à Asnières ; — c'est une vraie demeure coloniale, où l'on a cherché à avoir de l'ombre pour les étés torrides. Sous la petite pluie fine, — le crachin, — elle est triste. La lourdeur de ses proportions, sa toiture un peu écrasée, au-dessus de l'unique étage, évoque une carapace de tortue, dont les tuiles ont la couleur brunâtre. Autour, c'est l'aridité des terrains à bâtir où l'herbe pousse en liberté, les verdures sombres de quelques aréquiers et la maigre feuillée des arbres du boulevard Rialan. La route qui y mène est large et bordée d'une chaussée couverte d'herbe, où symétriquement de petits arbres ont été plantés. Peu de maisons, le quartier est nouveau. C'est à merveille le logis qui nous convenait et dès que nous arrivâmes, je me sentis pris d'affection pour lui, pour son jardinet bien planté et même pour sa modeste grille un peu banlieusarde.

Notre cabinet de travail en occupait le centre, protégé contre les regards des passants, par un écran de bois jaune, recouvert d'une perse passée. Il ressemblait à quelque pièce d'une maison de campagne, avec ses murs peints d'une couleur rose, à fleurs brunes, ses sièges de rotin laqué en vert et son bureau ministre de bois noir. Le silence de cet appartement, sa sonorité sous les pas, me rappelaient des silences semblables, où les pas semblaient faire « craquer le plancher ». Le toit de la vérandah, empêchait la lumière d'y pénétrer autrement que très atténuée, très grise; il y régnait donc une demi-obscurité très douce, propice au recueillement et au travail, comparable à celle qui vient en France, pendant les jours gris de l'automne... et tout, en effet, pouvait nous faire croire a un automne où les ensoleillements et les brouillards se succèdent.

Tout un bric-à-brac hétéroclite d'objets étranges, disséminés dans la pièce, nous rappelait cependant que nous n'étions que des voyageurs fixés là par le hasard, pour quelques jours ou quelques semaines. Il y avait de tout dans un désordre savamment ordonnancé par notre boy désireux de se montrer homme de goût. Des lances annamites et des armes de pagode flanquaient les meubles où trainaient des Bouddhas de toutes sortes, des boites d'argent, des objets de cuivre, chandeliers, boites à bétel et brûle-parfums ; aux murs, des sabres, des drapeaux bigarrés de couleurs éclatantes, des oriflammes dentelées, des images naïves et des souhaits de bienvenue ; sur les meubles des soieries brodées du grimaçant dragon héraldique ; sur les tables ,des boîtes de laque, des éventails, une pipe à opium, pêle-mêle avec les carnets de notes, les épreuves photographiques, le papier à lettre, et les cigarettes, dans un bol de vieille faïence.

Nos visites à l'Exposition, nos promenades aux environs, nos excursions dans le quartier indigène, nous laissaient quelques loisirs, et c'était dans ce décor que nous les passions, à écrire un peu, à discuter beaucoup sur les charmes de cette ville, si vite édifiée, si élégante, si coquette.

Mais les environs avaient été vite connus, le quartier indigène vite fouillé et les heures inoccupées devenaient plus fréquentes. Quelques beaux jours nous avaient contraints à la sieste de l'après-midi, et, pendant la paresse de ce moment, le désir nous vint de trouver quelque compagne pour que le temps fuie plus vite.

Haï fut mandé certain jour. Il achevait une partie de ba-quan avec les autres domestiques de la maison et répondit à mon appel par son sonore cri de « voilàâ ». Il ne s'attendait point à la mission dont je voulais le charger.

« Haï, toi connaître congaï? »

La question le surprit, sa figure se renfrogna. J'ai dit maintes fois qu'il avait une grande gravité et se scandalisait facilement. Etait-ce par pudeur ou répugnance aux unions franco-annamites? Je ne sais, mais il n'avait pas manqué chaque fois, qu'il trouva près de moi une figure cousine de celle que devait avoir Madame son épouse, de montrer sa respectueuse indignation. Il hésita avant de me répondre, son visage brunit, ce qui est la façon de rougir des races de couleur.

« Pas connaître ! »

Je crus bon d'insister : « Camarades à toi connaître congaï?

« Cam'rades pas connaître !

Evidemment, il se refusait à la complaisance habituelle chez tous les boys, qui ne se font jamais prier pour trouver une femme... la leur en général. Il me parut si obstiné que je ne voulus pas insister. J'étais partagé entre le désir de me fâcher contre lui, ce que d'ailleurs je sentais parfaitement injuste, et l'envie de lui rire au nez. Les réprimandes, les interrogations, se terminaient toujours ainsi d'ailleurs ; sa gravité, lorsque quelque chose ne lui plaisait pas, ou qu'il ne comprenait pas mes paroles, était d'un comique irrésistible. J'appelai l'autre boy.

Celui-ci était un brave garçon, à l'air jovial, comprenant le français et très habile dans son métier : blanchisseur, cuisinier, valet de chambre, depuis la

conquête aux ordres d'Européens. Il grimaça un sourire, hocha la tête à mes recommandations ; comme je savais qu'elles ne seraient point suivies, je ne les lui ménageai point, car il est bon de perdre son temps...

Une demi-heure après, à peine, on frappait à ma porte. Je m'étais assoupi, je grommelai d'entrer et je perçus le glissement d'un gond. Le boy s'était déjà acquitté de sa mission. La femme entra bravement, comme quelqu'un de très habitué à ce genre de visite. Le ventre en avant, les bras ballants, elle s'arrêta devant mon lit et attendit.

Pour ne pas congédier, avant même que de lui avoir fait quelque politesse, une femme annamite, il faut connaître la race, avoir vu de ses pareilles déjà, être un peu habitué à leur physionomie particulière et surtout à leur élégance un peu spéciale. Elles ne font pas, à première vue, songer à la bagatelle, car elles semblent toujours se rendre à l'exécution capitale de leur plus proche parent. Le visage impassible, par sa forme ronde, par ses traits grossiers, ne tente pas, et la bouche qui découvre une dentition laquée, n'attire pas. Le premier baiser est toujours répugnant, et je n'ai pu m'y accoutumer. Leur seule beauté se cache sous la robe, en générale noire, qui tombe sans un ornement, sans un pli, des épaules aux chevilles : comme un sac. Elles ont ainsi un aspect de paquet mal enveloppé, qu'accentue encore la cambrure des reins, le ventre porté en avant, renflé et rond comme s'il portait un peu de l'espoir de la race.

Deux saluts, un vague « tchin-tchin » tête inclinée et mains jointes paume contre paume... Je suis servi à souhait. J'entends par là que mon désir n'a pas tardé à être satisfait. Le boy est d'ailleurs trés content de lui-même. Il m'explique que c'est la femme d'un de ses camarades, qu'il la connaît bien et répond d'elle. Le mari est musicien à la caserne proche et dort sur les lits de camp de la chambrée tandis que sa femme fait des *extra* en ville. Le cas n'est

pas rare. Celle-ci a été la congaï de quelques-uns de mes compatriotes. Elle récite quelques noms vagues et que je ne cherche point à reconnaître. Devant de telles références, qui aurait hésité?...

Vous connaissez l'histoire de la femme en caoutchouc qu'un capitaine de long-courrier avait embarqué à son bord pour distraire son état-major? J'ai soupçonné, chaque fois que je l'entendis conter, — et je l'ai bien entendu cent fois — le conteur d'altérer la vérité. Le capitaine avait embarqué une annamite. Par contre, sauf de très rares exceptions, — (des très jeunes filles ou des courtisanes dressées pour l'usage des Européens) — je n'ai jamais pu approcher une annamite sans penser à la femme en caoutchouc de l'équipage. Inerte et veule, l'air distrait, regardant le margouillat familier courir sur les murs ou les mousïtiques se heurter à la cage de gaze du lit, — la congadonne à peine la sensation d'amour et la conversation intime n'est qu'un monologue... écouté par une oreille complaisante. Ce n'est pas même machinal, car une machine serait montée plus habilement ,mais un abandon, un annihilement de tout l'être qui devient en quelque sorte un objet où le désir expire dans une satisfaction à demi-hygiénique...

Jean d'Estray

COIN DE JAPON

Semé de floraisons exquises et bizarres
Flotte en le plein soleil l'immense parasol
Dont l'ombre se découpe au fin nattis du sol ;
Dans le pur satzuma des arbres nains et rares.

Sur la cloison légère et mouvante ,sans tares,
Un grand Kakémono, présentant un dieu mol
Qui repose en le flou d'un paysage fol
Cadré de soie et or. Ni meubles ni carrares.

Au seuil des fins rideaux en perles de bambou
Le décor d'un ciel clair, vol d'ibis au long cou ;
Deux colombins tremblant d'amoureuses attaques,

Sur le frais tatamis une mousmé dansant ;
Au son de la birva, le rêveur paressant
En l'émerveillement des bronzes et des laques...

REGRETS

Japon mystérieux, idéal cher au rêve,
Patrie au sol rieur, fantastique et fleuri
Où l'éternel enfant, peuple jamais marri
Lançait jadis aux cieux des chefs d'œuvre, sans trêve.

Les étrangers maudits empoisonnent ta sève,
L'art pur et sans rival s'étiole, périt.
Et près la femme-fleur, l'arbre nain se flétrit
En les contournements d'un siècle qui s'achève.

Dans les faubourgs nouveaux passent, au sein des
Les élégants du jour, semblables à des sacs ; [fracs
Des superbes Rônins l'acier croule aux ferrailles !...

Et dans l'occidental corset, affreux, haï,
La beauté triste songe au fier samouraï
Dont brillent à ses yeux l'aigrette et les écailles !

Alphonse Gallais

LA FUMERIE D'OPIUM

I

Un jour obscur et jaune et des odeurs suspectes,
d'haleine et de moxas, et d'opium en feu,
prennent votre pensée houleuse et circonspecte
quand vous l'introduisez dans cet étrange lieu.

Des enfants du Céleste Empire du Milieu,
en riant quelques mots de lointains dialectes,
sur la lampe où naît un grésillement d'insectes,
préparent le poison divin et sirupeux.

Allongé sur le sol, l'impétrant dans sa pipe,
le reçoit en boulette et, selon le principe,
ne le fume que grâce à ces concours voisins.

Et vouées aux regards que l'abstrait vitrifie,
les Célestes Enfants, — très nues, — intensifient
le règne du Pavot plus doux que le Raisin.

II

Dans un cadre anormal de bain maure ou d'étuve,
ils fument, la pensée absente, l'air béat.
et comme l'opium n'est pas un vin qu'on cuve,
ce bonheur est profond, calme et sans aléa.

Les yeux fixés sur leur minuscule Vésuve,
ils suivent, nonchalants, leur songe d'opiat
dans un aérien labyrinthe d'effluves,
le même qui, d'ailleurs, toujours les récréa,

Près des Européens, les Chinois impassibles
ont de longues bouffées à peine perceptibles
pour mieux sentir le goût de la combustion.

Ces rêveurs sont des philosophes et des sages,
car ils ne sont épris que des seules images
dont ils sont maîtres, grâce à leurs illusions.

Pierre Boissie (1)

---

(1) Extrait de son volume *Cabarets d'Ivresse et d'Amour*, déjà cité.

POUPÉE NIPPONNE

Près du Trocadéro, pendant l'Exposition,
J'aperçus cette enfant adorable et niaise...
Ce fut le coup de foudre : et, pris de passion,
J'eus le désir subit de cette Japonaise.

Son œil noir scintillait comme un tison de braise.
Sa bouche ,très petite et peinte au vermillon,
Semblait dans son visage une petite fraise ;
Et son pied minuscule — un pied de Cendrillon

Son pied seul m'attirait dans toute sa personne ;
Et je la possédai, l'impubère mignonne...
Pour une pièce d'or son maître la vendit.

Mais lorsque je quittai cette enfant faite femme,
Elle me regarda... d'un regard interdit,
D'un bon regard d'amour qui me remua l'âme.

I

Le sofa sur lequel Hassan était couché
Etait dans son espèce une admirable chose.
Il était de peau d'ours, — mais d'un ours bien léché :
Moelleux comme une chatte, et frais comme une rose.
Hassan avait d'ailleurs une très noble pose,
Il était nu comme Eve à son premier péché.

II

Quoi ! tout nu ! dira-t-on, n'avait-il pas de honte?
Nu, dès le second mot ! — Que sera-ce à la fin? —
Monsieur, excusez-moi, — je commence ce conte
Juste quand mon héros vient de sortir du bain.
Je demande pour lui l'indulgence, et j'y compte.
Hassan était donc nu, — mais nu comme la main, —

III

Nu comme un plat d'argent, — nu comme un mur d'é-
Nu comme le discours d'un académicien. [glise,
Ma lectrice rougit, et je la scandalise.
Mais comment se fait-il, madame, que l'on dise
Que vous avez la jambe et la poitrine bien?
Comment le dirait-on, si l'on n'en savait rien?

IV

Madame alléguera qu'elle monte en berline ;
Qu'elle a passé les ponts quand il faisait du vent
Que lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine ;
Et tout le monde sait qu'elle a le pied charmant.
Mais moi qui ne suis pas du monde, j'imagine
Qu'elle aura trop aimé quelque indiscret amant.

V

Et quel crime est-ce donc de se mettre à son aise,
Quand on est tendrement aimée, — et qu'il fait chaud
On est si bien tout nu, dans une large chaise !
Croyez-m'en, belle dame, et, ne vous en déplaise,
Si vous m'apparteniez, vous y seriez bientôt.
Vous en crieriez sans doute un peu, mais pas bien haut.

VI

Dans un objet aimé quest-ce donc que l'on aime?
Est-ce du taffetas ou du papier gommé?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé?
Non, — ce qu'on aime en vous, madame, c'est vous-
La parure est une arme, et le bonheur suprême, [même.
Après qu'on a vaincu, c'est d'avoir désarmé.

VII

Tout est nu sur la terre, hormis l'hypocrisie ;
Tout est nu dans les cieux, tout est nu dans la vie,
Les tombeaux, les enfants et les divinités,
Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leurs
Ainsi donc le héros de cette comédie [beautés.
Restera nu, madame, — et vous y consentez.

Alfred de Mussel

(*Namouna, conle orienlal.*)

LE CRABE DE LA PRINCESSE ZULMÉ

Conte oriental, épicé, pour les grandes personnes.

La volupté seule a versé des pleurs.
Béranger.

J'attendais, dans le cabinet de travail du docteur J... que mon illustre ami voulût bien s'arracher un instant à son article scientifique, pour échanger avec lui une poignée de mains. J... était absorbé dans de profondes réflexions, la poitrine cassée sur le pupitre, et sa large barbe blonde balayant, comme un éventail, la feuille de papier... Pour me distraire, je me promenais dans la vaste pièce, lisant les titres des volumes épars sur les meubles, et consultant avec intérêt les vitrines qui recouvraient de précieux appareils de chirurgie.— Sur la cheminée, j'aperçus une petite fiole bouchée à l'émeri, pleine d'alcool, et contenant un crabe mignon, tout au plus gros comme le pouce, aux pattes fragiles et rosées, au ventre brun, tiqueté de marron clair, aux yeux d'émeraude sombre. Sur l'étiquette attachée au bouchon de la fiole, je lus :

Le crabe de la belle Zulmé
Fille du divin E'est Patrakovo
Conservé par le célèbre docteur
Karabi Atchoum
Cosmopoflis (Turquie-Mineure) An 1580
de leur ère chrétienne.

On pense si ma curiosité de conteur fut éveillée.

J... venait précisément d'achever son article, avec un soupir d'homme soulagé d'un poids énorme.

Je lui montrai le crabe :

— Qu'est-ce que cela?

Alors mon ami l'illustre docteur J..., débarrassé de l'ennuyeux article, redevint ce qu'il est habituellement: un homme du monde, et,les doigts dans les entournures de son gilet, il me fit le récit suivant, auquel je n'ai ap-

porté que les hongements nécessaires à la bonne entente littéraire qui doit toujours régner entre l'auteur et le lecteur.

Le docteur J... étant un peu farceur lorsqu'il en a fini d'un travail ennuyeux, je ne réponds pas de la véracité de mon conte oriental, qui aura du moins la qualité d'avoir été écrit à Paris, comme tous les contes orientaux.

I

Depuis quelque temps Zulmé, la fille du grand roi E'est Patrakovo, dépérissait considérablement. Belle d'une beauté de camée rose, elle avait un teint velouté de pêche fraîche que n'ont point caressée les gros doigts obscènes des marchands ; ses joues délicates étaient inondées d'un sang clair et léger, de la couleur des roses-thé.

Et voilà que subitement, ces belles couleurs s'en allaient, quittaient cette chair tendre et potelée, qui prenait des tons maladifs d'opale !

Ce changement dans la carnation du joli visage de sa fille fit grande impression sur E'est Patrakovo. Et lui-même, le vainqueur des Perses féroces et des Russiens cruels, le soldat énergique et fort blémit d'inquiétude.

Alors ce voyant, comme par un funeste enchantement, tous les personnages de la cour, de haute ou de moyenne noblesse, pâlirent, eux aussi, et dans le palais royal de Cosmopoflis-la Belle, on ne vit bientôt plus que figures allongées, traits bouleversés et yeux tristes et fiévreux, longuement cernés de taches violettes. Le grand docteur Karabi-Atchoum s'émut, lui aussi. Eh ! quoi, toute la cour allait-elle maigrir et blanchir, ainsi que la belle Zulmé? Qu'administrerait-il à ces fantômes, pour qu'ils revinssent à la vie, graduellement, sans secousses, peu à peu, comme ils paraissaient la quitter, et comme, après la pluie, la fleur flétrie par un soleil trop chaud se redresse, timide d'abord, puis forte et puissante, et de nouveau lourde de parfums? Le plus terrible était que cette cruelle

anémie empêchait les seigneurs de remplir leurs devoirs d'époux ; une subite impuissance les forçat à la chasteté, — une chasteté inutile, après laquelle ils se trouvaient plus épuisés que s'ils avaient goûtés journellement à toutes les joies de l'amour. Le brave docteur y perdait son latin et maigrissait lui aussi. Mais cette douleur n'était rien auprès de celle de Naïada, la gouvernante de Zulmé, brave quadragénaire massive et lente, qui avait élevé la jeune princesse et n'aimait qu'elle au monde, quoique les méchantes langues prétendissent que Naïada était liée au docteur Karabi par un amour très peu platonique et beaucoup charnel.

La pauvre Naïada se sentait plus malade que sa jeune maîtresse ; elle aussi avait changé, et d'autant plus que cette Naïada pouvait encore compter pour une belle femme, avant la désastreuse maladie de la princesse Zulmé : grande, forte, grasse, brune piquante, quoique un peu lourde, et qui avait dû être d'une grande beauté, vingt ans auparavant ; bien que ses charmes fussent éléphantesques, l'heureux mortel qui se les offrait devait en tirer encore d'inestimables jouissances, et d'autant meilleures qu'elles étaient défendues, car en prenant la responsabilité d'éduquer la princesse, Naïada avait fait le vœu de rester chaste. Avait-elle réellement violé ce vœu, et devons-nous croire ce que disaient les méchantes langues? Hélas ! si les méchantes langues ont souvent tort, elles ont quelquefois raison et un proverbe dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu. En tout cas, Karabi devait être un triste amoureux, surtout depuis la maladie de la princesse, qui avait entièrement retourné le pauvre homme. L'anémie qui sévissait à l'intérieur du palais de Cosmopoflis le contrariait parce que, du matin au soir, les courtisans pendus à sa robe, le consultaient sur les différents malaises qu'ils ressentaient. Il n'avait plus une minute à lui, même pour dormir ; à tout moment de la nuit, il était appelé auprès de Zulmé, de Naïada, ou de l'une des dames d'atour, qu'un évanouissement — d'ailleurs de courte durée, — ou de langoureuses vapeurs faisaient se

trémousser dans leur lit, sous l'œil attentif des esclaves inquiètes.

Les yeux humides de larmes, Karabi-Atchoum avait dû abandonner ses curieux ouvrages sur la rhubarbe et le système nerveux de la femme, auxquels il travaillait depuis plus de vingt ans, et qu'il remettait sur le métier matin et soir, afin de les polir et les repolir, selon le sage précepte heureusement répandu chez tous les peuples civilisés bien avant qu'un poète français des temps modernes l'eût mis en vers.

Tout contrit, le docteur était allé trouver E'est Patrakovo, s'était jeté à ses pieds, et avec des sanglots dans la voix lui avait demandé un aide... car il n'y pouvait plus tenir ; lui aussi allait être pris de l'hypocondrie contagieuse qui rongeait sourdement les courtisans de Sa Majesté, et s'il lui fallait se mettre au lit, que deviendraient les malades?

E'est Patrakovo fit la grimace, éternua, toussa, cracha et se moucha. Puis, relevant Karabi-Atchoum par l'oreille, il lui tint ce petit discours gonflé de saine logique :

— Karabi, mon ami, tu es un paresseux. Depuis trente ans que je t'ai attaché à mon service, tu n'as eu à me soigner que de quelques indispositions légères. Mes courtisans ne sont jamais malades, quoi que tu dises, et tu n'as point besoin d'aide ; je ne veux d'abord pas t'en donner pour cette prudente raison qu'au palais de Cosmopoflis, sa majesté le roi E'est Patrakovo, sa femme et sa fille, ses favorites, ses suivantes et ses esclaves ne veulent remettre leur existence qu'entre les mains expérimentées de l'immortel Karabi-Atchoum !

— Mais...

— Oui, je sais... Tu vas objecter à cela qu'un peu d'aide fait grand bien ! C'est, ma foi, vrai. Mais pas en ce qui concerne la médecine et la chirurgie : un médecin ne vous empoisonne pas toujours ; un chirurgien peut ne pas vous égorger ; mais, doublés d'un complice, ils ne vous manquent jamais. Ton *Mémoire secret sur la rhubarbe* en souffrira... je le regrette vivement ! Mais, ici, tu seras le seul disciple d'Es-

culape chargé d'arrêter les migraines et les défaillances, et d'administrer le bouillon pointu. J'ai dit.

Karabi-Atchoum n'avait pas répliqué... Un gros soupir fut sa seule réponse, et il partit en roulant de gros yeux ronds et en hochant sa vieille tête blanche.

II

« — Voyons ! raisonnons un peu. Pourquoi la Cour est-elle malade? Parce que le roi l'est ! Oui, sans doute ! Et pourquoi E'est Patrakovo est-il indisposé? Parce que la princesse Zulmé a les pâles couleurs... ce n'est que pour cela ! j'en mettrais ma main... quelque part. Je déduis de ceci qu'il vaut mieux, — et pour le plus grand bien de mon *Mémoire secret sur la rhubarbe* et de ma *Décentralisation raisonnée du système nerveux de la femme*, — ne soigner qu'une personne plutôt que trois cents ! Si je parviens à guérir Zulmé, E'est guérit ; et si E'est redevient joyeux, la cour retrouve bientôt sa belle santé. Allons-y gaiement ! »

C'était le bon Karabi qui se parlait ainsi, et reconnaissons en passant qu'il parlait avec le génie spontané du vrai logicien.

De ce jour le médecin de Sa Majesté se borna à ausculter Zulmé du matin au soir, à conseiller à la jeune fille l'absorption de divers vins et sirops de fer toniques et régénérateurs. Lorsque Naïada ou quelque autre grande dame avait mal à la tête, c'est à Zulmé que l'auteur du *Mémoire secret sur la rhubarbe* faisait absorber les classiques gouttes calmantes.

L'effet était satisfaisant.

Cependant, la jeune fille dépérissait de jour en jour, de plus en plus. Elle se plaignait à présent d'atroces douleurs d'entrailles, et, par instants, jetait des cris à fendre l'âme, notre âme fut-elle du bois le plus dur — et lorsqu'elle criait, toute la cour l'accompagnait avec pour chef d'orchestre le paternel E'est Patrakovo.

« — Il faut en finir ! eut le courage de se dire un

matin le docteur, que cette existence endiablée affolait. Comment, moi, (moi !)... je n'ai pas encore découvert ce qui peut tracasser cette petite ! C'est inconcevable !

Et le malheureux alla trouver sa bonne amie Naïada, qu'il questionna confidentiellement.

— Est-ce que la princesse a... etc.

— Oui.

— Depuis combien de temps?

— Toujours... toujours bien régulièrement... etc.

De plus en plus dépité, Karabi se rendit dans son bureau et il se creusa la tête en versant des larmes amères.

Il creusa une heure... il creusa deux heures... il creusa toute la matinée. Puis, au moment où la clochette des antichambres sonnait pour le premier repas :

— *Eureka* ! *Eureka* ! *Eureka* ! rugit-il par trois fois, en traversant les salons à grandes enjambées.

— Ciel ! il est fou ! murmurèrent quelques seigneurs en le voyant. Comme transportée par le courant électrique, la nouvelle fut bientôt sue dans tous les appartements que Karabi-Atchoum était fou.

— Il ne nous manquait plus que cela ! gémit Patrakovo en s'administrant un coup de poing dans le ventre. Malédiction ! Malédiction ! qui sauvera ma fille... ma Zulmé ! mon enfant !

— Un homme si savant, ma chère ! Il est l'auteur d'une *Décentralisation raisonnée du système nerveux de la femme* !

Et les physionomies de se bouleverser, les yeux de se tourner vers le ciel, les mains de se tordre désespéremment.

— Fou ! fou ! c'est à ne pas croire ! continuait Patrakovo en pleurant toutes les larmes de son grand corps. Fou... Atchoum fou ! c'est toute ma nation folle ! Ah ! mon dieu ! puisque vous avez...

— *Eureka* ! *Eureka* ! *Eureka* ! l'interrompit le docteur qui arrivait à fond de train, la perruque dérangée, le collet remonté jusqu'aux oreilles..

— Quoi? quoi? quoi? demandèrent cent voix sur le même ton.

— Qu'as-tu, malheureux fou? l'interrogea E'est Patrakovo avec pitié.

Karabi regarda un instant l'assistance et répondit simplement :

— Je ne suis pas fou... j'ai trouvé !

— Qu'as-tu trouvé?

— Le nom de la maladie qui ravage la beauté de son Altesse la princesse Zulmé !

— Dis, Atchoum ! dis, mon brave ! qu'est-ce? vite !

— Sire, je ne puis le dire qu'à votre majesté seule ! murmura le docteur en montrant l'assistance.

— Partez tous ! partez ! hurla Patrakovo.

Les courtisans s'éloignèrent, un peu décontenancés. Sur son trône E'est se trémoussait ,en proie à la plus vive des impatiences. Enfin, lorsque le dernier homme de cour eut disparu :

— Je t'écoute ; sois bref, dit-il au docteur.

Le bon Karabi respira bruyamment et :

— Son Altesse la princesse Zulmé a vingt-deux ans, commença t-il. Elle est d'un tempérament exubérant, — comme le vôtre, sire, — et la maladie dont elle est atteinte est bien facile à soigner. Communément, on l'appelle le mal d'amour, et le meilleur remède qu'on y ait trouvé est encore le mariage...

— Diable ! diable ! une enfant aussi bien élevée...

— Sire, l'Amour est un enfant mal élevé, lui. Il est sans-gêne, brutal un peu, mauvais sujet beaucoup, mais bon petit garçon au fond ; et s'il a parfois mauvaise tête, il a toujours bon cœur... Par exemple, il ne connaît pas les règles élémentaires du savoir-vivre !

— Diable ! diable ! comment marier Zulmé? On ne marie pas une princesse aussi facilement qu'une bergère. D'ailleurs, tu dois te tromper, Karabi : en dépit de mes conseils, de mes supplications, — voire de mes menaces, la petite. a déjà refusé deux superbes alliances ; mes sujets ignorent cela, et toi-même n'en savais rien ; sache-le donc : Zulmé ne veut pas se marier.

— Oui, sire... je comprends bien ; — ou plutôt je ne comprends plus : car ces tristesses, ces langueurs, ces insomnies. cette mélancolie... en un mot, tous ces prodomes du *mal d'amour*.

— Alors que faire ?

— Sire, je vais chercher.

— Cherche... cherche... et trouve, mon bon Karabi ! s'écria Patrakovo, en embrassant sur le crâne son vieux serviteur.

Tout confus, Karabi fit une révérence, prit congé du souverain et courut s'enfermer dans son cabinet :

Là, plongé dans un confortable fauteuil, les coudes sur une table de dissection et le menton entre les mains, il se creusa la tête.

Il creusa une heure... il creusa deux heures... il creusa toute l'après-midi.

III

— *Eureka* ! *Eureka* ! *Eureka* !

— Oh !

— Ah !

— Seigneur !

— Qui y a-t-il, bon dieu?

Les cris et les questions s'entre-croisaient, couverts par ce cri de bête sauvage :

— *Eureka* ! *Eureka* ! *Eureka* !

— Pauvre Atchoum ! fit une petite vicomtesse. Sa folie furieuse le reprend. Garez-vous, vicomte, le voilà ! Dieu, qu'il a l'air égaré !

Karabi-Atchoum traversait le salon, la toilette et la chevelure en désordre, les yeux fous.

E'est Patrakovo, qui faisait sa sieste, fut réveillé par les rumeurs et, comprenant à demi ce dont-il s'agissait ,se leva d'un bond et courut au devant de Karabi, qu'il fit entrer dans sa chambre.

— Eh ! bien qu'as-tu trouvé?

— *Eureka* ! *Eureka*... Ah ! oui... sire... eh bien? j'ai trouvé !

— Mais quoi?

— Le remède, sire,.. le remède !

— J'attends avec impatience...

— Heu ! heu ! c'est que ce serait un peu difficile de vous expliquer...

— Je veux tout savoir ! dis-moi tout... je suis prêt !

— Eh bien ! sire...

— Eh bien ! Atchoum?

— Voilà, sire... vous comprendrez... heu ! oui...

— J'attends, Karabi !

— Vous allez comprendre : le *mal d'amour*...

— Je sais ! je sais !

— Le *mal d'amour* est dangereux, et, si l'on ne marie pas aussi facilement une princesse qu'une bergère, il se manifeste aussi bien chez les filles des rois que chez les gardeuses de moutons...

— Accouche, Atchoum ! accouche, Karabi !

— Malheureusement, il n'existe qu'un remède...

— Nous nous le procurerons, dussé-je vendre mon palais.

— Oh ! sire, il ne coûte pas aussi cher que cela ; il ne coûte même rien du tout...

— Docteur, si tu n'arrives pas au fait, je te fais empaler !

— Eh bien ! voilà ! Pour que que le sujet atteint du funeste mal recouvre la force et la santé, l'appétit et la gaîté... pour que ses yeux redeviennent brillants et son teint carminé... princesse ou bergère, par le mariage ou par ce que vous voudrez, sire, il faut...

— Il faut?

— Il faut qu'il satisfasse aux exigences de la nature !

— Ciel ! que dis-tu?

— Je ne dis rien, j'enseigne ; c'est le bon Dieu qui. .

— Eh bien ! Karabi, nous la marierons !

— Sire, je dois vous faire remarquer que la princesse Zulmé se meurt...

— On ne meurt pas d'amour !

— Vous trouvez, sire? Ainsi ,moi qui...

— Tu n'en es pas mort, Karabi, puisque tu m'ennuies en ce moment avec tes réflexions !

L'auteur du *Mémoire secret sur la rhubarbe* secoua sa vieille tête

— Sire ! sire ! Ah ! sire ! murmura-t-il.

— Quoi?

— Si j'étais à votre place...

— Que ferais-tu !

— Sire, en attendant le mariage, qui peut n'avoir lieu que dans deux ans ou trois ans, je procurerais à la princesse...

— Allons ! que lui procurerais-tu?

— Le remède... sire ; le remède !

— C'est-à-dire...

— Oui, sire ! précisément...

— Voyons Karabi ! Crois-tu Zulmé aussi sérieusement malade?

— Peut-être est-elle à l'agonie en ce moment...

— Grands Dieux ! une enfant si bien élevée !

— Allons, sire ! ne perdons pas une seule journée. Pensez à choisir dès demain matin parmi vos pages...

— Entendu ! fit le paternel Patrakovo.

IV

Que se passa-t-il le soir même entre le roi, sa fille, Naïada et le docteur?

Nul ne le saura jamais. Toujours est-il que le lendemain matin, E'est Patrakovo, Zulmé et sa gouvernante flanqués du docteur Karabi-Atchoum passaient, dans le grand salon d'honneur du palais de Cosmopoflis, une revue de détail que nous ne détaillerons qu'avec précaution, afin de ménager les sens de nos lectrices.

Figurez-vous, rangés sur une seule ligne, cinq cents jeunes gens de seize à vingt-cinq ans, tous plus jolis les uns que les autres, entièrement nus, droits et immobiles... Ah ! le beau spectacle, pour une personne du sexe contraire !

Lorsque la jeune fille pénétra ,au bras de son père, dans le salon, une vive rougeur colora ses joues pâles. Quant à la brune Naïada, elle devint écarlate, malgré qu'elle fût quadragénaire et qu'elle eût, plus d'une fois, violé son vœu de chasteté !

— Elle rosit ! elle rosit ! s'écria Karabi en poussant

du coude le roi ; les couleurs reparaissent, tout va bien !

E'est le remercia d'un regard et, se tournant vers la princesse :

— Un blond? un brun? un roux? interrogea-t-il de sa voix la plus paternelle.

— Père, je ne sais... murmura Zulmé, confuse.

— Il faut savoir, mon enfant... il faut savoir ! si vous voulez guérir ! souffla d'une voix tremblotante Naïada dont les yeux brillaient étrangement.

— Eh bien ! ...un blond... dit la princesse.

— Choisis, ma fille, choisis ; il sont à toi... tous ! tous !

— Le docteur dit qu'il n'en faut qu'un...

— Prends-les tous, mon trésor... et redeviens belle !

Cependant la jeune fille adressait de timides regards à ces beaux jeunes gens qui se dévouaient pour elle.

— Tous sont gentils ! pensait-elle, fort embarrassée. Lequel prendre?

— Allons, Zulmé ; visitons ! regarde... choisis ! Tiens ! il est bien, ce blond ; le veux-tu?

Zulmé s'arrêta devant le jeune homme indiqué par le roi, et le regarda pendant quelques instants. C'était un fort joli garçon de seize ans, à la peau blanche comme celle d'une femme, aux muscles saillants. A la pensée qu'il pouvait guérir Zulmé, ses mains eurent de petits mouvements nerveux, et toute sa musculature se tendit.

— J'ai peur... dit Zulmé à cette vue.

Elle se serra contre E'est.

— Rassurez-vous, mon enfant, dit Naïada. Cela ne peut vous faire de mal ; au contraire...

— Passons à un autre, fit le roi. Je ne veux pas te contrarier.

On en examina un second, puis un troisième, puis un autre, et encore un autre. Lorsque la jeune princesse restait plus de dix secondes devant un garçon, l'adolescent, qu'émoustillait la charmante beauté, avait d'inquiétants mouvements ; si bien qu'au bout d'une minute, tous furent en état de lui ôter le mal d'amour.

— Elle rosit ! elle rosit ! continuait Atchoum, au comble de la joie, sans s'apercevoir que tout rosissait autour de lui.

Mais il fallait en finir. Choisir plus longtemps eût été ridicule et gênant. Zulmé, qui était une enfant bien élevée, comprit cela et, sans plus tarder, serrant le bras de son père, elle lui désigna un charmant page de dix-huit ans, très blond, très ...rose, de grandeur et de dimensions fort acceptables.

— C'est celui-là, ma fille?

— Oui, mon père...

E'est fit un geste :

Tous les jeunes gens s'éclipsèrent sans en demander plus, honteux et le nez bas.

E'est et Karabi Atchoum prirent à part le jeune guérisseur et lui firent certaines recommandations qu'il parut comprendre ; Naïada lui dit aussi quelques mots en particulier ; après quoi le roi, tout ému, embrassa tendrement sa fille et s'éloigna, entraînant le docteur et la gouvernante. Mais, inquiet, il colla son oreille à la porte, afin d'entendre les appels probables de Zulmé.

Pendant ce temps, le jeune page se livrait, sur la captivante personne de la princesse, à des manœuvres qu'il serait difficile de retracer. Zulmé, complaisante, se laissait faire, et l'amoureux remarquait, non sans dépit, qu'il n'éprouvait aucune difficulté physique à la guérir : « Pour une princesse, songeait-il, tout en accomplissant dignement sa besogne, — pour une princesse, elle n'a pas été longtemps sans se faire initier : le chemin est tout tracé ! » De son côté, le roi, qui n'entendait pas crier sa fille, ne put s'empêcher de faire cette remarque à Naïada :

— On voit que c'est une enfant bien élevée ; comme feue sa mère la première nuit de ses noces, elle se contente de serrer les dents... Pauvre petite vierge ! est-elle pudique !... Que pensez-vous, Naïada, — que penses-tu, Karabi, de ce jeune homme? pourvu qu'il ne la brutalise pas trop?

Atchoum allait répondre, lorsque des cris perçants, — des cris d'homme, — l'obligèrent à se taire ; au

même instant, le page ouvrait brusquement la porte, en tenant à deux mains certaine partie saillante de son individu, tout ensanglantée :

— Guérissez-moi, docteur ! Vite ! vite ! hurla-t-il !

— Attendez que je vous ausculte, au moins ! protesta Atchoum, qui ne s'emportait jamais.

Naïada s'était déjà évanouie d'émotion.

— Je souffre ! je souffre ! criait le page. Dépêchez-vous de me soulager : *son altesse m'a mordu !*

— Que veux-tu dire? questionna E'est Patrakovo, que l'émotion avait empêché jusqu'alors de parler.

Pour toute réponse, le jeune homme montra sa partie saillante, qui n'était plus précisément en fête.

Mais le roi poussa une exclamation d'étonnement : Il venait d'apercevoir sur cet appendice un crabe mignon, tout au plus gros comme le pouce, aux pattes fragiles et rosées, au ventre brun tiqueté de marron-clair, aux yeux d'émeraude sombre, qui se cramponnait désespéremment à son épave de chair rose, en la mordillant avec rage.

Le docteur saisit précautionneusement le petit animal et le posa dans le creux de sa main pour mieux le voir : et le front de Karabi se plissa, signe chez lui de réflexion difficultueuse. Zulmé apparaissait à ce moment, ne comprenant plus rien aux façons d'agir du page, si caressant et empressé au début de la séance, et qui paraissait si furieux maintenant.

— Dans mes bras ! ma fille, ma Zulmé ! s'écria E'est, de sa voix la plus paternelle.

— Mon père !

— Tu n'as pas ressenti de mal, au moins?

— Oh ! non papa ! — au contraire...

Et Zulmé souriait délicieusement, en coulant un regard troublé vers le pauvre jeune homme à peine revenu de sa douloureuse aventure. Pourtant, le premier mouvement de stupeur passé, le roi, la princesse et le page nageaient dans l'énigme... et le docteur aussi, à franchement parler. Karabi contemplait toujours le petit crabe qui gigotait dans le creux de sa main, étendu sur le dos, montrant son ventre brun

tiqueté de marron clair ; et le front découvert du savant se plissa de plus en plus.

— Karabi, dit le roi en prenant sa fille sur son sein, — je te charge d'éclaircir ce mystère.

— Sire ! je l'éclaicirai ! fit lugubrement Karabi, emportant le crabe.

Seul dans son cabinet, le brave docteur examina la petite créature dont il ne pouvait s'expliquer la présence ; il se creusa la tête pendant une heure, pendant deux heures ; il creusa jusqu'à dix heures du soir ; il creusa jusqu'à onze heures ; il creusa éperduement sauvagement, terriblement, jusqu'à minuit......

V

Il creusa toute la nuit.

VI

Il creusa tant qu'il creusa son tombeau.

Mais avant de mourir, l'infortuné Karabi eut le courage suprême d'achever ses deux ouvrages : le *Mémoire secret sur la rhubarbe* et la *Décentralisation du système nerveux de la femme* ; plus une brochure intitulée : *Rapport sur le crabe de son Altesse la princesse Zulmé.* C'est dans ce dernier petit ouvrage, obligeamment prêté par notre ami le docteur J***, que nous avons trouvé l'éclaircissement du mystère.

Zulmé prenait quelquefois, en cachette, un bain de mer, sous l'œil attentif des esclaves mises dans le secret, car son père lui avait défendu de se baigner ailleurs que dans la piscine du gynécée. Naïada était chargée de veiller à ce que la jeune fille ne désobéît pas à l'ordre paternel.

Or, Zulmé aimait s'ébattre dans la mer ; elle prolongeait ce bain et restait parfois une grande demi-heure à l'eau.

Certain jour, un petit crabe se faufila dans l'étroite personne de la princesse, dont il perfora le voile virgi-

nal ; ce petit crabe désobéissait à sa mère, qui lui avait toujours défendu de sortir sans elle : voilà où mène la désobéissance. Bien au chaud dans son nouveau repaire, le jeune animal s'y endormit et Zulmé sortit de l'onde sans se douter qu'un petit monstre reposait au sein de ses entrailles.

Dès ce moment, la princesse dépérit ; sa beauté de camée rose et son teint velouté de pêche fraîche, ses joues délicates, inondées d'un sang clair et léger, de la couleur des roses-thé, toutes ces jolies choses se fanèrent et prirent des tons maladifs d'opale ; la nuit, Zulmé poussait des cris à fendre l'âme : le crabe tenaillait sa jeune chair.

On comprend dès lors comment le page n'éprouva aucune difficulté à pénétrer la princesse, qui était pucelle après avoir perdu sa précieuse virginité : il serait à souhaiter que toutes nos petites filles la perdissent en de pareilles circonstances. On comprend aussi que le petit crabe, dérangé dans son sommeil, avait mordu cruellement l'intrus qui, du même coup, — si j'ose m'exprimer ainsi, — débarrassa Zulmé du petit animal et du mal d'amour.

Mais cet incident, simple en apparence, devait faire deux victimes :

Le brave docteur Karabi-Atchoum et son amie Naïada.

VII

Lorsqu'il eut lu et relu le « Rapport sur le Crabe de son Altesse la princesse Zulmé », le roi se trouva bien surpris : comment donc un petit crabe, de la famille des crabes de mer, avait-il pu se frayer un chemin jusqu'au séjour chaudement charnel dont le page l'avait si brusquement tiré?

Patrakovo flaira une cachotterie.

Il fit faire une enquête. Trois jeunes esclaves furent passées par le fouet ; cette petite correction eut pour résultat de leur délier la langue : et l'on sut ainsi que Naïada allait quelquefois le soir chez un docteur Karabi : sans doute pour faire avec lui de la

chirurgie ; et la jeune Zulmé profitait de cette absence pour s'échapper à son tour et aller prendre un bain de mer.

Quand il apprit cela, le roi rugit. Ainsi, il avait élevé et enrichi cette Naïada, pour la payer de son renoncement aux joies de l'amour et du vœu de se donner toute à l'éducation de la princesse, d'être une autre mère pour elle, — et cette femme abandonnait son poste sacré et se vautrait comme la dernière des prostituées de Cosmopoflis? et son complice était Karabi ! Karabi en qui il avait eu confiance ! Les misérables !

Quel désastre cette inconduite eût pu produire, sans l'initiative du docteur... et le hasard, qui fait si bien les choses ! Le roi ne pensait à cela qu'en frissonnant ; il voyait déjà sa fille mourante et s'imaginait les souffrances épouvantables de l'agonie.

Et l'âme paternelle frémissait noblement dans le grand corps indigné.

— Il faut que je punisse d'une manière exemplaire cette affreuse prostituée ! se dit-il enfin.

*
* *

Trois jours après cette résolution, la cour entière était réunie dans la grande salle des audiences. E'est, assis sur son trône d'or massif, dominait l'assistance...

Quand tous les dignitaires, les seigneurs et les dames furent présents, il se leva et prononça d'une voix vibrante.

— Vous allez assister au châtiment corporel d'une mégère que j'ai résolu de punir pour ses débordements... Est-il utile de vous la nommer? Tous vous avez deviné qu'il s'agit de Naïada, de Naïada inculpée de trois crimes : de parjure, de trahison et de luxure ! Gardes, introduisez la mégère...

Alors les assistants virent une portière se soulever au fond de la salle ; et Naïada parut, vêtue d'un pantalon de soie jaune et d'une veste rouge, et les mains attachées ; ses cheveux noirs étaient épars sur ses

épaules ; trois gardes la poussaient, et elle allait, les yeux baissés, le front bas, rouge autant que sa veste et à demi morte de frayeur et de honte ; pourtant, dans ses yeux absolument secs, brillait une petite flamme obstinée.

Des murmures l'accueillirent, et les gardes l'amenèrent jusqu'au milieu de la salle ; là ils la forcèrent à s'agenouiller.

Alors E'est Patrakovo leva un doigt pour imposer le silence ; et quand tout le monde se fut tu, il dit :

— J'ai condamné Karabi-Atchoum à la déchéance de son titre de docteur, et l'infâme Naïada à recevoir cent coups de fouet. Mais comme ma fille a insisté auprès de moi pour l'allégement de cette peine, je la réduis au nombre de cinquante coups, administrés publiquement sur les fesses et les cuisses de la coupable. Bourreaux, faites votre devoir...

Pas une parole n'accueillit cette décision ; dans cette assistance de deux mille personnes haletantes, on eût entendu voler une mouche.

Cependant deux gardes s'étaient approchés de Naïada.

L'un d'eux arracha sa veste rouge, et le torse parut, très blanc, très rond, et parfait, quoique les seins fussent un peu pesants et abondants.

Naïada cacha son visage, devenu écarlate, dans la niche de son bras gauche replié.

Le second garde arracha la ceinture du pantalon qui tomba...

Alors les charmes éléphantesques parurent...

Mais Naïada était déjà tombée d'elle-même en avant, le dos incliné et la tête collée sur la dalle, dans l'éparpillement de la chevelure noire, qui paraissait un immense chrysanthème sombre, tombé mourant et échevelé de sa tige.

Dans cette posture, Naïada avait le postérieur en l'air.

Ses cuisses étaient géantes, blanches dans l'entrebâillement jaune de la soie déchirée, sur laquelle ses chairs s'accroupissaient.

Les reins formaient une vallée, qui se reliait à la

sinuosité dorsale, et les fesses, rondes et exagérément grasses, surplombaient, semblables à deux collines neigeuses.

Dans l'ombre discrète du vallon des reins qui allait en se rétrécissant et formait un petit chemin creux, c'était l'indiscrétion d'un fouillis entrevu, la pubescence d'ébène, et le sexe, d'un beau rose délicat de corail rose, avec les vingt contours compliqués dont s'enveloppe ce fruit sauvage, qui s'ouvre et se referme comme une orange vivante et capricieuse, que le toucher fait se refermer à la manière du *mimosa pudica*, et qui s'ouvre au soleil de l'amour comme la belle de nuit s'entrebâille amoureusement sous le fluide argenté de la lune.

Les bourreaux, impassibles, le bras prêt à frapper, tenant le fouet développé, attendaient le signal.

Et le respiration incertaine de Naïada soulevait ses omoplates, faisait vaciller les reins, et donnait aux fesses un mouvement large de vague ; des frissons ondulaient, frissons de peur, frissons de froid, sur toute cette chair grelottante ; et toute cette chair béait, ainsi que dans l'attente d'un phallus bienfaisant qui la pénétrerait à fond...

Hélas pour elle !

E'est Patrakovo leva un doigt...

Aussitôt le fouet du premier garde se déroula et vint souffleter la chair.

Naïada avait entenu le sifflement de ce serpent de cuir ; par un mouvement d'instinct, elle se pelotonna sur les dalles, comme pour s'y incruster ; en même temps, ses chairs eurent un recul.

Mais le fouet les avait déjà atteintes et marquées d'une boursouflure...

Au même instant le deuxième garde donnait le deuxième coup de fouet.

Et ce fut une deuxième boursouflure.

Naïada, dans l'attente des coups, avait retenu le cri de douleur qui lui déchirait la gorge ; un seul gémissement passa entre ses dents serrées et ses lèvres crispées.

Mais en dix secondes, le fouet avait marqué dix fois sa chair.

Alors le gémissement se fit plus long, eut quelque chose du cri de l'animal ; il passait de l'aigu au grave, exactement pareil au râle d'une femme très amoureuse, dont les entrailles pantelantes s'inondent de jets ardents...

Dans la salle, on n'entendait plus que le sifflement des reptiles attachés aux poings solides des bourreaux, et ce gémissement, cette plainte étouffée et qui venait comme de sous terre.

Et les fouets douloureux tombaient dru, avec une impitoyable régularité, et imprimaient aux membres blancs la marque cuisante de leurs enlacements.

Les fesses de Naïada enflaient, les reins, les cuisses ; les boursouflures étaient énormes maintenant, et au vingt-cinquième coup, un peu de rosée rose perla en plaque, sur la fesse gauche, la plus atteinte, devenue molle comme une éponge.

Le gémissement de la flagellée s'était fait plus ample, et ce cri montait sous la voûte de la salle, en même temps que les trilles des fouets vengeurs. Sa chair semblait ne plus vivre ; entre chaque coup de fouet, le cri devenait plus aigu, et la rosée de sang coulait à présent entre les cuisses, et le sexe s'élargissait de cette douleur.

L'assistance, muette jusqu'alors, parut se réveiller, au quarantième coup de fouet.

Ces deux mille êtres humains, ces hommes, ces femmes qui s'en allaient de langueur huit jours auparavant, sentirent se réveiller en eux des désirs inespérés... Les mains frôleuses des hommes osèrent, à la faveur de la cohue, se glisser sous les pantalons de soie et dans les corsages entr'ouverts... Sans le cri infini de Naïada, on eût entendu cent petits cris bizarres, et de petits rires émus. Ces mains tâtèrent des chairs plus émues encore, et qui tremblaient de la flagellation infligée aux fesses de Naïada ; et ces mains captivèrent des seins comme des colombes. Ces mains firent plus encore. Le supplice de Naïada redonnait la vie à tous ces malades. Un désir monstre torturait leurs veu

tres redevenus brûlants ; leur chair sexuelle se dressait, intolérable ; et des extases malaisées furent la conclusion de ce supplice éminemment engageant.

Lorsque les gardes donnèrent à Naïada le cinquantième coup de fouet, l'honneur conjugal des époux de Cosmopoflis était racheté : bien des dames avaient les yeux cernés de diverses teintes mourantes, et les messieurs marchaient avec difficulté, comme s'ils avaient été gênés par quelque chose.

L'infortunée flagellée, évanouie, ne semblait plus une femme vivante, mais un cadavre plus que lourd, ensanglanté, et que l'on emportait avec efforts ; les seins, livrés à eux-mêmes, remuaient, très blancs sur la poitrine très blanche, tandis que la chair, exténuée, atteinte deux ou trois fois par l'extrémité des fouets, se refermait sur la rosée rose qui en découlait.

. . . .

Peu de temps après ces événements, le jeune page, cautérisé de sa morsure, épousait Zulmé ; la princesse, qui avait reçu une brillante éducation, pensa qu'elle ne pouvait mieux agir qu'en donnant sa main et son cœur à un homme dont elle avait tout d'abord apprécié la gymnastique amoureuse. Il serait supplémentaire de narrer la joie du paternel E'est Patrakovo et de décrire les illuminations qu'il y eut à cette occasion dans Cosmopoflis-la-Belle.

Naïada, chassée de la cour, devint une riche courtisane ; car, depuis l'exposition publique de ses charmes éléphantesques, quelques courtisans s'étaient épris de ces fesses flagellées ; des offres brillantes furent faites à leur propriétaire.

Quant au pauvre Karabi-Atchoum, il s'éteignit aussitôt après qu'il eut écrit la dernière ligne de ses traités et de son rapport. Cet homme-là s'était trop creusé la tête ; la disgrâce dont le roi l'avait frappé et le départ de Naïada lui portèrent le dernier coup.

Une fois de plus, l'amour était vainqueur de l'antiseptie ; le sort des docteurs est toujours pitoyable en littérature, qu'il s'agisse d'une comédie de Molière,

d'un récit de Boccace, ou d'un petit roman dans le goût de M. de Voltaire.

Tet est mon conte oriental, épicé, pour les grandes personnes, y compris les filles majeures.

Il finit sur le bonheur de jeunes héros bénis du jeune Eros : par le mariage d'une princesse avec un page, et une bonne flagellation sur le derrière d'une matrone...

*
* *

Comme tous les contes orientaux.

TABLE DES MATIÈRES

H. DARAGON, IMP.-ÉDITEUR, PARIS